



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

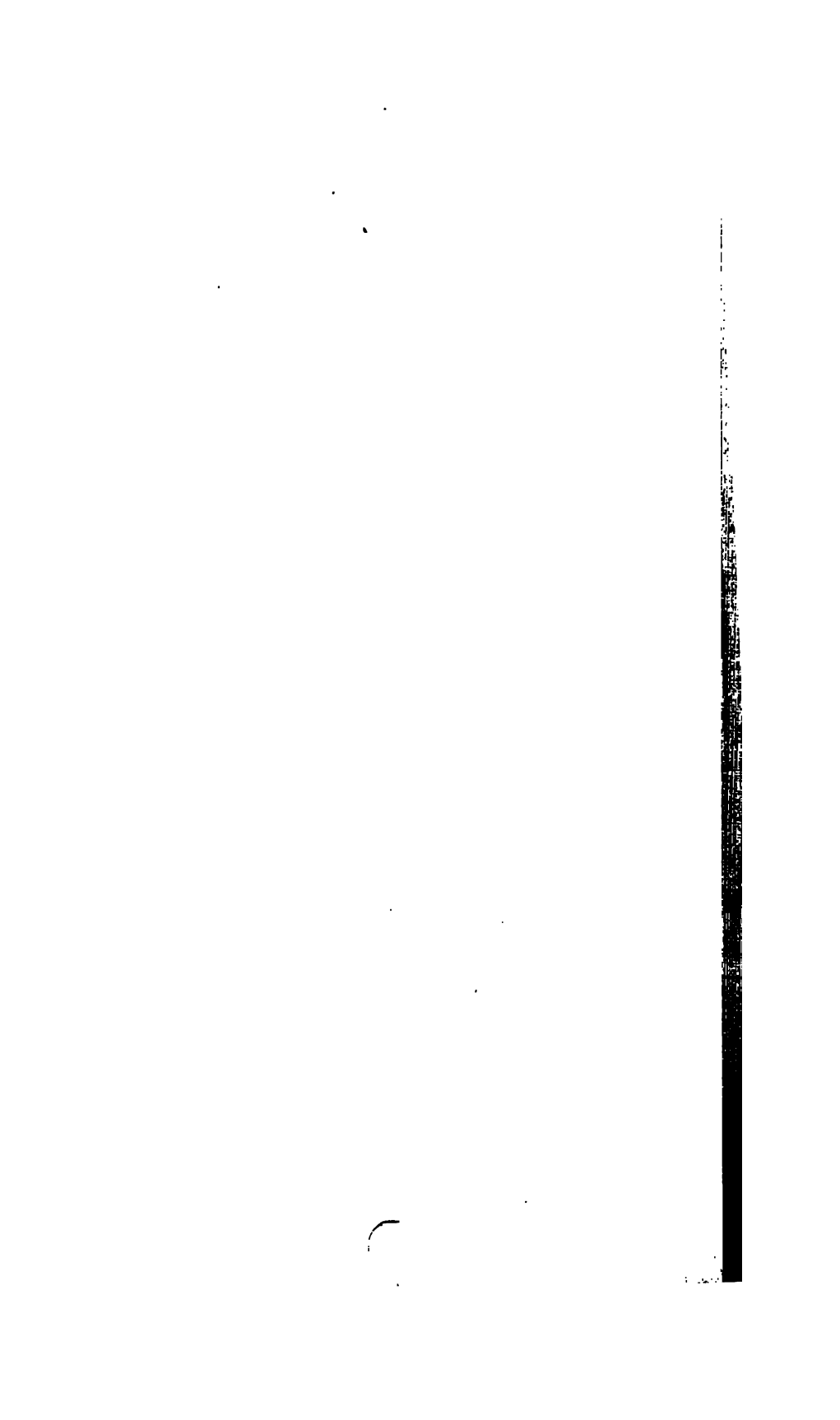
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06181125 7











В.З. Мираж. ф. XXI-II.

T A B L E A U
DES
RÉVOLUTIONS
DU SYSTÈME POLITIQUE
DE L'EUROPE

DEPUIS LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE.

PAR FRÉDÉRIC ANCILLON.

PROFESSEUR D'HISTOIRE À L'ACADÉMIE ROYALE MILITAIRE.

*Per tantos casus, per tot discrimina rerum
Tendimus.* VIRG.

Ponderibus librata suis. OVID.

PREMIÈRE PARTIE.
TOME PREMIER.

A BERLIN,
CHEZ CHARLES QUIEN.

1803.



NOV 23 1964
JUL 17 1964
MAY 17 1964

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Nécessité d'une garantie extérieure de l'existence et des droits des états. Tendance générale des puissances de l'Europe à créer un système d'équilibre. Plan et point de vue de cet ouvrage.

L'histoire et les voyages nous montrent par-tout les hommes réunis en sociétés plus ou moins imparfaites, organisées avec plus ou moins de sagesse et d'art, et qui doivent leur origine à des conventions tacites ou formelles, présumées ou réciproquement consenties.

Cependant, on peut et l'on doit même imaginer un état antérieur à

l'existence de la société, l'état de nature. Ce seroit une erreur grossière de confondre cet état avec l'état primitif, ou de croire que cet état qui n'a jamais existé tel qu'on le conçoit, a été l'état le plus heureux de l'espèce humaine. L'état de nature est une abstraction de l'état social; une supposition philosophique, nécessaire pour expliquer et légitimer l'état social; un roman qu'on place avant l'histoire, et qui nous offre dans toute leur simplicité, les éléments des combinaisons diverses et compliquées que nous présente l'histoire.

Dans cet état, les hommes doués de liberté et de raison sont placés à côté les uns des autres; la liberté de l'un est déjà limitée par la liberté de tous; la liberté de tous limitée par celle de chaque individu; les

droits, et les obligations qui leur correspondent, existent; mais ces droits, qui ne sont pas énoncés avec précision, restent dans le vague; et ces obligations, n'étant pas garanties par une force physique capable de les faire respecter par tous et en tout temps, sont vaines et illusoires.

La force et le droit sont des idées qui se repoussent, et l'une ne peut jamais fonder l'autre. Mais la force est la garantie naturelle du droit; elle lui donne de la réalité; elle assure son existence; sans elle il est précaire et nul. Or dans l'état de nature il n'y a d'autre force que celle des individus, et cette force est inégalement répartie; dans l'un, elle est assez grande pour menacer, compromettre, violer les droits de ses semblables; dans l'autre, elle est in-

suffisante pour défendre et protéger son existence et sa liberté.

Hobbes a eu tort d'avancer, que si l'on imaginoit un état antérieur à l'état social, il n'y auroit ni droits ni obligations, et que la mesure des forces y seroit l'unique mesure légitime des actions. La loi qui circonscrit l'activité d'un homme par celle des autres, et place entre eux les barrières du juste, existeroit toujours dans la théorie, et tout être raisonnable, admis en tiers dans les démêlés qui s'élèveroient entre eux, en jugeroit de cette manière; mais cette loi seroit nulle dans le fait, parce qu'elle seroit sans cesse violée, faute d'une garantie extérieure et d'une force coactive qui la fit respecter. L'inégalité des moyens d'attaque et de défense, l'égalité des be-

soins et des objets de convoitise, feroient de cet état où les hommes ne dépendroient de personne, mais où ils se craindroient sans cesse les uns les autres, un véritable état de guerre; et sous ce point de vue, Hobbes avoit raison.

Ce n'est donc pas l'existence de l'ordre social qui a fait naître les idées de droit et d'obligation, mais c'est l'existence précaire des droits et des obligations qui a amené l'ordre social. L'homme est fait pour la société; sans elle il périroit, ou du moins il ne développeroit pas ses forces; il ne posséderoit rien, parce qu'il posséderoit tout d'une manière précaire; il seroit tour-à-tour ravisseur ou dépouillé; il ne sauveroit pas sa personnalité, ou il détruiroit celle des autres. Ainsi, non seule-

ment l'homme peut, mais il doit former des associations politiques, car elles seules lui offrent protection et sûreté; et ce n'est que dans leur sein que des êtres, inégaux en forces, rivaux de desirs et de passions, et qui ont tous un égal besoin de justice, peuvent coëxister ensemble.

En effet, dans la société existe une volonté souveraine à laquelle toutes les volontés particulières sont obligées de se soumettre, et qui prononce dans les conflits nombreux qui s'élèvent entre elles, une force publique, qui toujours protectrice, parce qu'elle est toujours active, toujours menaçante et toujours supérieure à toutes les autres, contient toutes les forces particulières dans de justes limites. La volonté souveraine énonce et détermine les droits,

la puissance les assure et les garantit. Alors la loi sort du monde des idées, pour revêtir dans le monde réel des formes organisées; alors l'homme existe d'une manière digne de lui. Ce n'est plus un animal féroce qui dispute à d'autres animaux le sol qui les porte. C'est un être raisonnable qui vit avec d'autres êtres de la même espèce que lui, sans qu'il leur inspire de la crainte, ou qu'il en éprouve.

La force est donc la garantie nécessaire du droit, et sans elle il n'est qu'un vain mot, un véritable fantôme. Cette force n'existe que dans l'ordre social et par l'ordre social, ou plutôt elle le constitue. Ce n'est pas la moralité des hommes qui peut rassurer contre l'abus qu'ils pourroient faire de leurs moyens; ce n'est

pas elle qui fait régner le droit et la justice; c'est l'existence de la puissance publique qui produit ce bel effet. Les besoins sont si pressans, les passions si ardentes, les intérêts si opposés, l'empire de la raison est si foible, qu'il n'y a que l'impossibilité de résister à la puissance publique, garante et exécutrice des arrêts des tribunaux, qui empêche encore tous les jours les hommes d'en appeler à la force, de la validité prétendue de leurs droits. Donnez à l'accusé l'espérance de résister avec succès à l'exécution de la sentence qui le condamne, et si sa force est supérieure à celle de son adversaire, il emploiera la violence pour se mettre ou rester en possession de l'objet litigieux. Sur cent hommes, il n'y en a peut-être pas cinq que la

raison de droit empêche de plaider, ou que la conviction intime de la justice d'un arrêt engage à s'y soumettre.

L'absolue nécessité des gouvernemens explique et légitime leur existence; elle est à la fois le principe de leur origine et de leurs titres. Le même besoin a produit par-tout les mêmes effets. Les corps politiques ont pris naissance, et il y a eu autant d'états, de peuples, de nations, qu'il y a eu de sociétés d'hommes reconnoissant la même volonté souveraine, et obéissant à la même puissance publique.

Les différens états qui couvrent la surface du globe, sont des personnes morales; c'est-à-dire des êtres raisonnables et libres comme les individus qui les composent. Le

pouvoir souverain est, dans chacun d'eux, le principe vital, le lien de l'association, la clef de la voûte de l'édifice, à laquelle on ne sauroit toucher sans danger et sans crime; âme du corps politique, il pense, il veut, il agit, il a des droits et des obligations, et doit également maintenir les uns, et remplir les autres. Les souverains et les états, en leur qualité de personnes morales, sont justiciables de la même loi qui sert à déterminer les rapports des individus. Chacun d'eux a sa sphère d'activité qui est limitée par celle des autres; là où la liberté de l'un finit, celle de l'autre commence; et leurs propriétés respectives sont également sacrées. Il n'y a pas deux règles de justice différentes, l'une pour les particuliers, et l'autre pour

les états. Antérieurement à toute convention entre les souverains, il existe un droit des gens naturel, qui résulte de la simple idée de plusieurs peuples placés à côté les uns des autres, et qui contient la théorie des obligations auxquelles les états peuvent légitimement se contraindre les uns les autres, s'ils en ont la puissance et les moyens.

Ce droit existe, mais il manque d'une garantie extérieure; il n'y a point de pouvoir coactif, qui puisse forcer les différens états à ne pas dévier dans leurs relations de la ligne du juste. Les individus humains ont assuré leurs droits en créant cette garantie; ils ont créé cette garantie en formant l'ordre social, et en le formant ils sont sortis de l'état de nature. Les souverains sont donc

encore dans l'état de nature, puisqu'ils n'ont pas encore créé cette garantie commune de leur existence et de leurs droits, et que chacun d'eux est seul juge et seul défenseur de ce qui lui appartient exclusivement, et de ce que les autres doivent respecter.

Au défaut de cette garantie commune de leur existence et de leurs droits, qui a rendu de tout temps leur situation précaire, les souverains se sont liés réciproquement par des contrats appelés traités; ils ont usé de la prérogative de toutes les personnes libres et morales, de céder, d'acquérir et d'échanger des droits. La connoissance de ces traités forme le droit des gens conventionnel, ou le droit public. Mais ces engagements ont été pris et violés avec

une égale facilité. Comme eux-mêmes n'étoient pas garantis par une volonté et une puissance qui pussent assurer leur exécution, ils ont donné naissance à de nouvelles violences, ils ont multiplié les offenses et les plaintes, et ils n'ont obvié à rien. Sans doute, la règle du juste condamne ces infractions, et les principes du droit ordonnent aux états comme aux particuliers, de remplir leurs engagements; mais ces principes dénués d'un pouvoir coactif suffisant pour les faire respecter, ont existé dans la théorie, sans diriger la pratique.

Ici se présente une question qui doit intéresser vivement tous les amis de l'humanité. L'état de nature dans lequel vivent encore les sociétés, les unes à l'égard des autres, est un état

contraire au bonheur et à la destination de l'homme, où la force n'existe que pour violer impunément le droit, tandis qu'elle ne devrait exister que pour le protéger et pour punir les violateurs. Cet état éternise tous les malheurs réunis dans le seul fléau de la guerre; il amène des dangers toujours renaissans, ou du moins il entretient des jalousies, des défiances, des craintes perpétuelles, et provoque des mesures de précaution qui sont elles-mêmes déjà un mal réel. Les états ne doivent-ils pas tâcher de sortir de cette situation violente? Ne doivent-ils pas le souhaiter vivement? Et quels sont les moyens qui paroissent le plus appropriés à ce but?

Seroit-ce, comme quelques écrivains l'ont prétendu, d'établir en
Europe

Europe une monarchie universelle? Mais ce seroit signer l'arrêt de mort des corps politiques, de crainte de les voir exposés à des maladies et à des déchiremens cruels! Certes, le remède seroit pire que le mal; et quel est le corps politique qui se prêteroit à cette mesure, et voudroit commettre ce suicide? D'ailleurs, l'existence indépendante d'un grand nombre d'états divers, différens de constitutions et de lois, est le principe du développement, de la culture, du travail et de la richesse de l'Europe. La diversité des régimes a produit une utile émulation, une variété et une abondance d'idées, de sentimens, de caractères, qui s'effaceroit bientôt sous le sceptre uniforme d'un même maître. La fierté, la confiance, le patriotisme, la phy-

sionomie nationale, tout ce qui constitue la personnalité d'un peuple, disparaîtroit bientôt dans cet amalgame d'éléments hétérogènes. Enfin, quand le projet d'une monarchie universelle seroit praticable, quand il ne tendroit pas à dégrader l'espèce humaine, encore faudroit-il trouver un moyen de rendre son existence durable. On a toujours vu que ces états immenses, qui sembloient réaliser la monarchie universelle, ont été démembrés avec une grande facilité. C'est par des guerres longues et cruelles qu'il a été décidé à qui appartiendroient les membres épars de ces grands corps; même durant leur éphémère existence, ils ont plutôt végété que vécu; souvent la mort étoit déjà aux extrémités, lors-même

que le coeur avoit encore du mouvement.

Seroit-ce, de créer une association générale de toutes les puissances, dont les représentans formassent un tribunal souverain, qui déterminât les droits de chaque état, qui fixât leurs rapports mutuels, et qui les assurât par le déploiement d'une grande force coactive? Ce plan a existé dans la tête de Henri IV; il a été développé dans toute son étendue, avec plus de philanthropie que de solidité, par le vertueux abbé de St Pierre; en dernier lieu, un métaphysicien célèbre, qui paroît mieux connoître l'homme que les hommes, et qui s'est plus occupé de ce qu'ils doivent être que de ce qu'ils sont en effet, a ressuscité ce projet de paix perpétuelle, comme le seul

moyen de substituer pour les associations politiques, l'état social à l'état de nature. Des observations simples et frappantes suffisent pour faire sentir que ce projet est impraticable.

Pour que cet ordre de choses pût légitimement s'établir, il faudroit que tous les souverains y consentissent et y prêtassent les mains; or l'opposition de leurs intérêts et de leurs vues ne permet pas de l'espérer; l'existence de cet obstacle empêcheroit la création du moyen qui doit le faire disparaître pour toujours.

Les souverains ne pourroient former eux-mêmes cet aréopage, puisqu'ils seroient en même temps juges et parties. Il seroit difficile d'organiser ce tribunal de manière que les représentans des états divers, eussent

assez d'indépendance et de pouvoir, pour s'acquitter de leurs sublimes fonctions, et qu'ils n'en eussent pas assez pour aspirer et parvenir eux-mêmes à la souveraineté.

La puissance coactive, dont il faudroit revêtir cette espèce de conseil amphyctionique, devrait être aussi supérieure à celle de chaque état isolé, que dans chaque état la force publique l'est à la force des individus; mais il n'y auroit jamais entre la force du corps entier de l'association et celle de chacun de ses membres, la même disproportion qu'il y a entre la puissance publique et les moyens de résistance de chaque particulier. Un état pourra donc espérer de s'opposer à la volonté générale de l'association, et de désobéir impunément; du moment

où il le pourra, n'est-il pas vraisemblable qu'il le voudra tôt ou tard, et le réfractaire ne réussiroit-il pas probablement à détacher quelques autres membres de l'association? Et mettez qu'il n'y réussît pas; l'histoire toute entière prouve qu'une seule puissance a souvent triomphé des coalitions les plus redoutables; elle a opposé avec succès l'unité à la division, l'activité et l'énergie au principe de la moindre action possible, la direction uniforme de ses moyens aux directions variables et contradictoires que ses adversaires donnoient à leurs forces. Voyez la ligue de Cambrai, les guerres de l'Europe conjurée contre Louis XIV, et les victoires de Frédéric II. D'ailleurs, une tête organisée comme celle de Charles XII suffiroit pour renverser

tout ce bel ouvrage; plus il y auroit de danger à l'entreprendre, plus son audace seroit tentée de le faire, et la guerre seroit toujours nécessaire pour prévenir ou terminer les guerres.

Aussi un tribunal pareil n'a-t-il jamais existé. Les Amphyctions étoient chargés dans la Grèce de la garde du temple de Delphes, et l'on ne voit pas que dans les guerres sanglantes que se firent Athènes et Lacédémone, les Amphyctions ayent même essayé d'interposer leur médiation ou leur autorité. Dans les républiques fédératives, les congrès, ou les états-généraux, avoient une destination toute différente. Ils formoient le lien de l'association; leur activité et leur puissance étoient dirigées contre les ennemis exté-

rieurs, et ils étoient uniquement chargés de tout ce qui tenoit aux relations politiques. La Chambre impériale n'est que la miniature du grand Aréopage que l'on voudroit instituer; et cependant, combien sa marche n'est-elle pas embarrassée, sa justice lente et impuissante? Ses arrêts sont quelquefois exécutés par les princes puissans de l'Allemagne contre les états foibles et incapables de résister; mais elle se garde bien d'irriter les autres, et par des démarches précipitées, de provoquer leur désobéissance, et de mettre au jour toute sa foiblesse.

Direz-vous, que ce qui s'est fait jusqu'ici ne doit pas être la mesure de ce qui peut se faire? Mais dans toutes les questions de cet ordre, c'est de l'expérience, et non de sim-

ples possibilités qu'il faut partir. Dans le monde des idées, on fait abstraction des résistances locales et individuelles, et l'on se joue librement dans le vague de ses sublimes projets; mais dans le monde réel, où l'on veut appliquer ses idées aux hommes, il ne faut pas les regarder comme des chiffres que l'on place à volonté; le succès dépend de la connoissance de leur nature, de leurs penchans et de leurs passions. On a fait de tout temps des rêves plus ou moins ingénieux, plus ou moins brillans, et ces rêves n'ont pas été dangereux, tant qu'ils sont restés dans le palais des songes; mais aujourd'hui, où tout ce qui existoit autrefois, n'est presque plus qu'un rêve, et où les rêves sont devenus de tristes et sanglantes réalités, on ne

sauroit trop répéter, qu'en politique, ce qui s'est fait peut seul éclairer sur ce qui peut se faire, et que ce qui peut se faire est la mesure de ce qui doit se faire.

Pour substituer la paix à la guerre, et la garantie sociale à l'état de nature où se trouvent encore les puissances de l'Europe, seroit-il à souhaiter, comme l'a prétendu le célèbre Kant, le patriarche actuel de la métaphysique en Allemagne, que tous les gouvernemens fussent organisés suivant des formes représentatives, et ces formes assureroient-elles le règne de la justice? L'histoire toute entière dépose contre cette supposition; toutes les formes de gouvernement ont à-peu-près existé dans différens temps sur la surface du globe, et il n'y en a au-

cune qui ait prévenu toute espèce d'injustice et de violation de droit. La modération et la sagesse sont de tous les gouvernemens, parce qu'elles tiennent aux qualités personnelles de ceux qui gouvernent. Le défaut de modération se rencontre, de distance en distance, dans l'histoire de tous les états. Les craintes ou les espérances, les passions ou les calculs qui amènent et produisent les guerres, sont les mêmes dans tous les temps et dans tous les lieux; le plus ou le moins d'activité de ces causes tient à des circonstances locales. L'amour de la gloire, une inquiétude vague de la part des princes, et les vues ambitieuses des ministres, l'ont quelquefois fait déclarer sans justice et sans raison dans les monarchies. Dans

les aristocraties mêlées de démocratie, le sénat met tout son art à faire naître les guerres les unes des autres afin d'occuper le peuple au dehors, et d'arriver ainsi plus sûrement à une autorité sans partage. Les patriciens de Rome n'ont pas connu d'autre politique. On croiroit au premier coup-d'oeil, que dans les démocraties les guerres doivent être plus rares. Le peuple, dit-on, la fait à ses propres dépens, et il ne peut pas vouloir prodiguer son sang et son argent. Mais les démagogues lui donnent facilement le change; tantôt ils créent des dangers imaginaires, ou exagèrent les dangers réels, et lui persuadent qu'une guerre est nécessaire, tandis qu'elle est gratuite. Tantôt ils flattent son avidité en lui montrant en perspective un

riche butin, ou ils nourrissent et exaltent l'orgueil et les haines nationales. D'ailleurs, l'homme toujours ennemi du repos, l'est surtout dans les républiques, où le besoin d'émotions fortes et de mouvemens prononcés est plus universel et plus pressant, et où les formes mêmes multipliant les agitations, finissent par les faire aimer. Les gouvernemens les plus pacifiques par essence, paroissent être les aristocraties; elles craignent le mouvement: comme elles reposent sur le sommeil du peuple, ou sur son bien-être, ou sur le pouvoir des habitudes, dans tous les cas elles cherchent leur salut dans l'immobilité. Berne et Venise en ont offert des exemples frappans, mais qui ne sont pas de nature à donner le desir de les imiter.

Seroit-ce enfin des progrès de la raison et de la moralité qu'il faudroit attendre cette garantie de l'existence et de l'indépendance des états? La force morale tiendrait-elle jamais lieu de la force physique qui contient les individus dans la société? Quelque belles et consolantes que soient ces idées, elles ne méritent pas grande attention; ce sont des vapeurs agréablement colorées qui n'ont aucune espèce de consistance. Ce ne seront jamais les idées qui gouverneront le monde, car l'homme n'est pas une intelligence pure; ce seront toujours, plus ou moins, les besoins, les penchans et les passions; les passions sont immortelles, parce qu'elles renaissent avec les générations qui les éprouvent, et les objets qui les inspirent

et les nourrissent. C'est sur la crainte et la défiance que sont fondées la plupart des combinaisons politiques et toute la science des rapports qui lient les états les uns aux autres. Cette crainte et cette défiance indestructibles comme les passions qui les inspirent et les justifient, prolongent l'état de guerre ouverte et sourde, l'état de nature, dans lequel vivent encore les puissances de l'Europe.

Quiconque peut nous faire du mal, veut ou voudra nous en faire. Tel est le principe qui a guidé l'homme dans la formation des sociétés politiques; il a créé une puissance, qui contînt dans tous les individus la volonté et le pouvoir de faire le mal. Tel est encore le principe, qui dans plusieurs pays a fait imaginer la division et le partage des pouvoirs, par-

ce que la puissance absolue du gouvernement a paru quelquefois un danger de plus, qui pouvoit menacer la sûreté publique et le but de l'association. Telle est enfin la maxime fondamentale et la base de toute la politique. On ne peut pas se reposer sur la vertu; elle est ou douteuse et équivoque, ou secrète et inconnue; toutes les forces tiennent de la nature des corps expansibles qui cherchent à se dilater; on ne peut donc partir dans la grande société des états, où le droit n'a point de garantie extérieure, que de l'abus possible et même probable de la puissance.

Que doit-il résulter de là? Une défiance réciproque, des craintes et des inquiétudes toujours renaissantes et toujours actives. Chaque état,
dans

Du moment où ces maximes eurent été saisies, et où les nations se furent aperçues qu'elles étoient exposées à des dangers continuels et réciproques, la mesure de la puissance nationale étant l'unique mesure de la sûreté extérieure, ce fut à l'accroître, à l'étendre, à la consolider, qu'elles durent mettre tous leurs soins. Prévenir les progrès de la puissance de leurs ennemis naturels, donner à la leur le plus haut degré de force et de consistance par tous les moyens imaginables; au défaut d'accroissemens propres, internes, organiques, si je puis parler ainsi, qui pussent contre-balancer la masse qu'ils redoutoient, en former une à-peu-près égale par des alliances habilement combinées; telles ont été dans tous les temps, les principales

parties du plan de sûreté extérieure, qu'ont adopté et suivi les différens peuples de la terre.

Tracer le tableau des dangers qu'a courus l'existence nationale des divers états, et des mesures employées pour les garantir et les sauver, du déploiement de forces que l'injustice et la violence firent avec plus ou moins d'éclat et plus ou moins de succès pour détruire, et des moyens que créèrent le besoin de se conserver et le desir de se défendre; ce seroit faire l'histoire de la puissance des peuples, qui seule garantit leur existence, leur liberté et leurs droits, et qui dans la grande société des nations, a le même but que la force publique dans les sociétés civiles, protection des foibles, sûreté de tous.

Au premier coup-d'oeil, on peut craindre de ne voir dans un ouvrage où l'on envisageroit l'histoire sous ce point de vue, que des guerres, des négociations, des traités faits et rompus avec une égale facilité; mais pour peu qu'on y réfléchisse, on sentira bientôt que pour expliquer les actions et les entreprises des nations européennes sur le grand théâtre de l'Europe, leurs progrès et leur chute, leurs succès et leurs revers, l'emploi heureux ou malheureux qu'elles ont fait de leur puissance, il faudra parler de la nature et des révolutions de leur gouvernement, du caractère et des changemens de leurs lois, du genre et de la quantité de leur travail, de leurs usages, de leurs moeurs, de leurs vices, de leurs vertus, et de

ce qu'elles ont fait pour les lettres, les sciences et les arts. Ces considérations seules nous feront comprendre, comment des états redoutables ont été effacés de la carte politique; comment d'autres, dont on ignoroit presque l'existence, ont fait tout-à-coup connoître à leurs ennemis les craintes qu'ils avoient si long-temps éprouvées eux-mêmes; comment des projets hardis et menaçans ont été sur le point d'être réalisés, lorsque des causes imprévues et inconnues, parce qu'elles se préparoient lentement et dans le silence, en ont empêché l'exécution.

En effet, la puissance d'un état ne se compose pas en dernière analyse, de finances florissantes, d'une armée nombreuse et bien entretenue, d'alliances solides et naturelles; ce

sont les signes et les effets de la puissance, plutôt que la puissance elle-même; c'est le bras qui atteint et soulève l'objet, plutôt que la force qui le fait mouvoir, bien moins encore le principe de cette force. La puissance d'une nation dépend essentiellement de la richesse nationale, ou de l'excédent de la production en tout genre sur les besoins de la nation, de sa recette sur sa dépense; plus cet excédent est considérable, et plus elle a des moyens disponibles pour soutenir au dehors l'indépendance et l'honneur national. La richesse naît du travail, et non de la quantité du numéraire; le travail consiste dans la plus grande activité et la plus haute perfection de l'agriculture, des arts et du commerce; mais toutes ces sources

de bien-être sont plus ou moins fécondes, suivant que le gouvernement assure plus ou moins à tous les individus la liberté de leur industrie, l'entière et paisible jouissance des fruits qu'elle produit; que les lois facilitent l'acquisition des propriétés et les protègent toutes; que la religion éclaire plus l'esprit, agit plus sur les moeurs, exige moins de temps et de dépenses; et que les sciences étudient la nature, pour l'appliquer aux besoins et aux plaisirs de l'homme. Souvent encore, un état peu riche en moyens fait de grandes choses, et se défend avec succès contre des ennemis plus puissans que lui, par le bienfait de sa position géographique, quelquefois de sa pauvreté même; ou bien par l'action de causes morales, telles que le fana-

tisme religieux et politique, l'orgueil national, l'enthousiasme qu'inspire au peuple la personne même de l'homme qui le gouverne et qui dirige ses efforts. Ces réflexions suffisent pour prouver qu'on ne sauroit traiter l'histoire de la puissance et des relations extérieures des peuples de l'Europe, sans les envisager sous toutes les faces, tout en subordonnant les autres faits à ce point de vue général. A moins qu'on ne veuille montrer des effets sans causes, des actions sans motifs, et des événemens sans raisons, il faudra nécessairement lier à l'objet principal, tous les autres objets avec lesquels il soutient des rapports plus ou moins directs.

Tant que les nations n'ont pas communiqué entre elles, et que l'i-

gnorance ou l'orgueil national les isoloit sur le globe, elles n'ont su ni prévoir les dangers qui les menaçoient, ni les conjurer, en déployant leur puissance à propos, ou en se liguant contre un ennemi commun avec les nations qui avoient les mêmes craintes et le même intérêt. Se formoit-il quelque part une masse de forces redoutable? les peuples étoient quelquefois écrasés au moment même ou ils apprennent son existence. C'est-là ce qui explique les succès d'Alexandre et les conquêtes des Romains. Il n'y avoit point de système politique en Europe. Les nations succombèrent toutes sous les Armes de Rome, parce qu'elles permirent quelle les attaquât les unes après les autres, et qu'elles ne surent jamais agir de concert.

Dans le moyen âge, les états étoient foibles, obscurs et isolés; ils ne vivoient que dans le présent, et ne dirigeoient leur attention que sur les objets les plus voisins et les plus rapprochés d'eux. Leur raison inactive et encore enveloppée dans l'ignorance, ne savoit pas combiner, bien moins encore prévoir et diriger les événemens. Leur imagination d'autant plus oisive que leurs sens étoient plus occupés, les transportoit rarement dans l'avenir. Faute de communications, les peuples ne se connoissoient pas, et se fussent-ils connus, leur impuissance réciproque étoit telle, qu'ils n'avoient pas lieu de se craindre l'un l'autre, et de prendre les mesures et les précautions que la crainte dicte en cas pareil à la prudence. Aussi ne les

voit-on pas se jalouser réciproquement, agir de concert, faire la guerre et la paix, former des alliances ou les rompre d'après des principes fixes. Chaque état existoit pour soi; le prince et les sujets étoient également pauvres. On redoutoit momentanément ses voisins, quand ils étoient actifs, entreprenans, ambitieux; mais les projets manquoient d'ensemble, et les opérations militaires de tenue et de suite. On se brouilloit facilement, on se réconcilioit de même; on ne savoit pas faire des plans, et l'eût-on su, on ne savoit pas les exécuter, et les moyens de puissance étoient généralement aussi foibles que les moyens de combinaison.

L'aperçu des principaux événemens du moyen âge, qui sert d'introduction à cet ouvrage, prouvera

que durant cette époque, l'Europe fut étrangère à toute espèce de système politique. Ce ne fut que vers le milieu du quinzième siècle, après la prise de Constantinople, que le concours de causes physiques et morales, de lentes et longues préparations, de découvertes étonnantes, d'événemens singuliers, créa presque en même temps en Europe plusieurs masses de puissance, dont les unes purent entreprendre avec vigueur et avec audace, dont les autres purent se défendre avec persévérance et avec succès. A cette époque, la situation respective des puissances fit naître un système politique, qui changea souvent de forme et de direction, dont plusieurs états sortirent, où d'autres entrèrent, où de nouvelles créations firent aban-

donner les anciens principes, mais qui n'a pas cessé d'exister, et qui au moment de se dissoudre, se régénère toujours en quelque sorte lui-même.

C'est à le défendre, à le maintenir, à lui donner plus d'étendue et de stabilité, que tendent depuis trois siècles les efforts de l'Europe civilisée; tel est le but que l'on doit supposer aux gouvernemens, soit dans les travaux de la politique, soit dans les opérations de la guerre. L'histoire moderne présente le spectacle le plus révoltant pour quiconque a des principes de justice et d'humanité, quand on ne voit dans la politique que le jeu des passions qui jouent tantôt au plus fin, tantôt au plus fort, et qu'on attribue gratuitement toutes les guerres qui ont

désolé l'Europe, à l'ambition et à l'orgueil, à la vengeance et à la haine. Ce thème favori de tous les déclamateurs calomnie les souverains, dégrade l'humanité, et ne permet d'apercevoir dans le grand drame des événemens, qu'une succession d'êtres et d'actions où tout ne paroît exister que pour être détruit, où l'existence est à la fois le fait, la cause et la raison du fait, et où l'on marche sur des débris, des ruines, des cadavres, pour trouver encore des cadavres, des débris et des ruines, sans jamais arriver à quelque grand et consolant résultat.

Mais on peut, on doit même supposer autre chose, saisir un point de vue différent, et adopter d'autres principes; c'est le seul moyen de se réconcilier avec l'espèce humaine, de

s'estimer soi-même, et de rendre à l'histoire de l'intérêt et de la majesté. Les princes et les peuples, les ministres et les démagogues, ont sans doute multiplié les guerres sans nécessité, mais les guerres tiennent essentiellement à l'état de nature, dans lequel se trouvent les gouvernemens les uns à l'égard des autres. Les guerres injustes naissent du défaut d'une garantie commune, et prouvent sa nécessité; les guerres justes ne sont qu'un emploi légitime de la force pour faire triompher le droit; elles sont dans les rapports de nation à nation, ce que les mesures coercitives, les peines, les supplices, sont dans les rapports d'individu à individu; des moyens d'assurer le règne de la justice par le déploiement de la puissance. Depuis la fin du quin-

zième siècle, l'histoire de l'Europe paroît offrir le tableau grand et instructif des efforts, des tentatives, des essais plus ou moins heureux de tous les gouvernemens, pour sortir de l'état de nature, et pour établir entre eux une garantie sociale du droit, qui prévint l'abus de la force. Il n'y avoit qu'un moyen d'arriver à cette fin désirée; c'étoit d'opposer forces à forces, de contre-balancer l'action par la réaction, de maintenir l'ordre, l'harmonie, et le repos dans le monde des corps politiques, par les mêmes moyens qui entretiennent l'ordre, l'harmonie, et le repos dans le monde physique, et de tâcher d'amener l'équilibre, par des attractions habilement combinés.

C'est dans ce point de vue que
je

je compte présenter le tableau de l'histoire politique des trois derniers siècles. Nous y verrons les états suivre la seule maxime qui puisse les guider sûrement dans leur marche; c'est que la mesure des forces est la mesure des actions, et qu'on doit tout craindre de celui qui peut tout entreprendre: nous les verrons tâcher de créer une masse de puissance égale à celle qu'ils redoutent, soit en développant chacun par les miracles du travail et de la sagesse, leurs forces et leurs moyens naturels, comme les êtres organisés développent les leurs, soit en réunissant par des alliances bien calculées, leurs forces à celles d'autres états qui ont les mêmes intérêts qu'eux: nous les verrons assurer leur existence indépendante, en observant

d'un oeil jaloux ceux qui par leur position, leurs principes et leur moyens, doivent être regardés comme leurs ennemis naturels, et suivant la loi des affinités, resserrer les noeuds qui les unissent aux puissances qui ne peuvent leur faire aucun mal, mais qui peuvent en faire à leurs ennemis naturels; et jamais ils ne perdront de vue impunément ces principes directeurs: nous les verrons attaquer lorsqu'ils paroissent se défendre, se défendre lorsqu'ils paroissent attaquer, prendre des précautions hostiles et des mesures de prévoyance, qui de la part de particuliers seroient des mesures injustes, mais dont leur situation leur fait une loi: nous les verrons empêcher par une vigilance soutenue et une activité éclairée, qui

varie ses moyens sans perdre jamais son but de vue, qu'une puissance quelconque acquière une prépondérance décidée et complète; car de ce moment elle écraserait des autres, ou ne laisserait jouir que d'une existence précaire, qu'elles tiendroient de son insouciance et de son mépris, et non de la nécessité où elle se trouverait d'être juste.

Malheureusement les siècles que nous allons parcourir, nous offriront souvent le caprice, l'humeur, la passion usurpant la place d'une sage prévoyance, des moyens de défense et de garantie convertis en moyens de violence et d'oppression, des alliances mal combinés dans leurs élémens ou criminelles dans leurs objets, des traités qui s'effacent et se détruisent les uns les autres, sur-

tout des guerres longues et sanglantes, naissant les unes des autres; mais en fixant toujours le principe d'où elles dérivent, l'état de nature où se trouvent les nations, et le point auquel elles tendent, la garantie des existences et des droits, elles paroîtront peut-être moins fastidieuses et moins révoltantes. L'ami de l'humanité sera toujours aussi l'ami de la paix; mais s'il est éclairé, il verra que la guerre en a souvent été le moyen. Tout en faisant des vœux pour que les guerres deviennent moins fréquentes, et que le système des contre-forces s'établisse sur ses véritables bases, on ne doit jamais perdre de vue les idées suivantes.

Dans le plan du développement de l'espèce humaine, les guerres sont

des moyens analogues à tous les autres moyens, que la nature emploie pour forcer l'homme au travail, et le faire parvenir par le travail à l'exercice de toutes ses forces. La peine, le malheur, le besoin, sont nos véritables maîtres. Les volcans, les inondations, les tremblemens de terre, les ouragans, la grêle menacent ou détruisent sans cesse les fruits du travail de l'homme, et l'obligent ainsi à un travail nouveau.

Une longue paix perfectionne les arts et les talens, mais la guerre donnant une forte impulsion aux esprits, fait créer, inventer, découvrir: sans la dernière, on manqueroit peut-être de la force et de l'activité qui produisent; sans l'autre, du temps et du loisir qui achèvent et finissent.

La paix amène l'opulence, l'opulence multiplie les plaisirs des sens, et l'habitude de ces plaisirs produit la mollesse et l'égoïsme. Acquérir et jouir, devient la devise de tout le monde; les âmes s'énervent, et les caractères se dégradent. La guerre et les malheurs qu'elle entraîne à sa suite, développent des vertus mâles et fortes; sans elle le courage, la patience, la fermeté, le dévouement, le mépris de la mort disparaîtroient de dessus la terre. Les classes même qui ne prennent aucune part aux combats, apprennent à s'imposer des privations et à faire des sacrifices. Les premiers sont sans doute forcés, mais en les faisant l'âme acquiert du nerf, apprend le secret de vouloir, et en vient à en faire de volontaires; l'existence

et les biens devenant précaires, on sait mépriser ce qu'on peut perdre d'un moment à l'autre. Chez un peuple civilisé jusqu'à la corruption, il faut quelquefois que l'état entier périclite pour que l'esprit public se réveille, et c'est le cas de dire ce que Thémistocle disoit aux Athéniens: „Nous périssions si nous n'eussions péri.”

Loin de moi la pensée de prétendre affoiblir par ces réflexions l'horreur naturelle qu'inspire la guerre, et que je partage avec tous les coeurs sensibles! Elles tendent simplement à prouver que dans l'enchaînement général, il résulte quelquefois du bien de ce fléau destructeur. La paix sera toujours le premier de tous les bienfaits. Heureux les princes qui savent la conserver

à leurs peuples! Heureux les ministres qui mettent tous leurs soins à l'entretenir! Mais une nation ne doit jamais oublier qu'il est un mal plus grand que la guerre, c'est la perte de son indépendance politique et de son existence nationale; et il importe qu'elle se dise souvent à elle-même:

*Summum crede nefas, animam praeferre
pudori,*

Et propter vitam, vivendi perdere causas.



11
12
13
14

DIVISION GÉNÉRALE

DE L'OUVRAGE.

Le point de vue sous lequel je considère dans cet ouvrage l'histoire des trois derniers siècles, a été déterminé dans le discours préliminaire.

L'objet de ce tableau est de peindre la naissance, les développemens, les variations du système politique que les états de l'Europe ont suivi depuis la fin du quinzième siècle, pour acquérir ou conserver une existence indépendante, en opposant forces à forces et puissance à puissance.

Le but a toujours été le même. Le besoin desûreté y a toujours conduit ou

ramené les gouvernemens; l'instinct, la raison, et à son défaut les passions, l'ont toujours clairement indiqué; mais les moyens n'ont pas toujours été les mêmes et ne devoient pas l'être. Les changemens arrivés dans la puissance absolue et dans la puissance relative des nations, ont changé leurs rapports mutuels. De nouveaux dangers ont demandé de nouvelles ressources; de nouvelles relations, des applications différentes des mêmes principes, ou des principes différens; et pour rester fidèles à leur but, les états se sont vus dans la nécessité d'être infidèles à leurs anciennes maximes.

En étudiant les trois derniers siècles, le système politique m'a offert à côté d'une foule de modifications partielles et passagères, trois phases principales. Elles m'ont donné les trois époques suivantes, qui divisent naturellement cet ouvrage en trois parties distinctes.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

1492—1618.

Elle s'étend depuis la naissance du système politique, ou plutôt depuis les guerres de Charles VIII en Italie qui donnèrent l'éveil aux puissances de l'Europe, jusqu'au commencement de la guerre de trente ans.

Dans cette période l'Espagne s'élève au premier rang. Devenue puissance dominante et menaçante, elle pèse sur l'Europe, et forme le centre de tous les mouvemens politiques. Sa grandeur même lui devient funeste. Ses excès l'affoiblissent. La force croissante de la France la menace. Charles-quiné avoit créé la puissance de l'Espagne; Philippe II la soutient, puis en abuse; elle se perd sous le règne de ses successeurs.

L'histoire de cette époque forme la première partie de cet ouvrage, et c'est celle que nous donnons au public.

Cette époque se sous-divise en plusieurs périodes.

PREMIÈRE PÉRIODE

depuis 1493 — 1515.

Les guerres de Charles VIII et de Louis XII en Italie, entreprises sans nécessité et conduites sans art, hâtent l'élévation et augmentent la puissance de l'Espagne, que la France combat ensuite sans succès.

SECONDE PÉRIODE

depuis 1515 — 1556.

L'avènement de Charles-quinze au trône décide la prépondérance de l'Espagne. Ses guerres avec François I l'accroissent. Le siècle éblouissant des Médicis réfléchit sur l'Espagne une partie de son éclat. La réformation paroît d'abord la favoriser; elle lui oppose ensuite en Allemagne une heureuse résistance; elle ne s'introduit en Suède et en Danemarck que pour lui préparer des ennemis redoutables; en Angleterre, elle lui enlève un allié qui n'étoit pas son allié naturel, mais qui ne lui en étoit pas moins utile.

TROISIÈME PÉRIODE

depuis 1556—1598.

Le moment de l'abdication de Charles-quin, et plus encore celui de la paix de Câteau-Cambresis, est le moment de la plus grande puissance de l'Espagne. Philippe II domine en Europe. Les guerres civiles et religieuses de la France, la révolution que le gouvernement espagnol veut opérer dans les Pays-bas, et la guerre qu'il fait à l'Angleterre, devoient assurer, étendre, éterniser la domination de l'Espagne; et ces événemens se tournant contre elle, amènent sa décadence. Les efforts réunis de Henri IV, de Guillaume d'Orange et d'Elisabeth triomphent de la politique et des armes de Philippe. La puissance de l'Espagne descend avec lui au tombeau.

QUATRIÈME PÉRIODE

depuis 1598—1618.

Par le développement intérieur de ses forces, la France avance à grands pas dans la route de la puissance. La mort

de Henri IV l'arrête dans sa marche sans la faire reculer; mais cette mort dissipe de vastes projets. L'état de toutes les puissances de l'Europe, et surtout celui de l'Allemagne, annoncent de grands événemens. L'alliance des deux branches de la maison d'Autriche amène de nouveaux dangers. La lutte va s'engager, et les armes décideront si la maison d'Autriche se relèvera plus puissante, ou si la France sauvera la liberté religieuse et politique de l'Empire.

SECONDE PARTIE.

SECONDE ÉPOQUE.

1618—1715.

Depuis le commencement de la guerre de trente ans jusqu'à la paix de Rastadt et la mort de Louis XIV.

La guerre de trente ans étend au loin ses ravages, et entraîne dans son tourbillon dévorant presque toute l'Europe. La France applaudit en secret à l'élévation de Frédéric V; elle excite le Danemarck

et la Suède à défendre la religion protestante; Richelieu revient aux vrais principes, et ces principes deviennent la base de la politique de la France. La paix de Westphalie lui donne une influence décisive; la paix des Pyrénées lui assure le premier rang. La France acquiert une force prépondérante. Elle domine en Europe. Sa puissance s'accroît par le génie de Colbert. Louis XIV la déploie toute entière. A la paix de Nimègue, elle est à son plus haut degré d'élévation. Déjà elle menace la liberté générale, et abuse de sa supériorité. Le génie de Guillaume d'Orange, la révolution qui le place sur le trône d'Angleterre et la ligue d'Augsbourg entravent et arrêtent l'ambition de la France. A Ryswick, elle ne dicte plus la loi; à Utrecht et à Rastadt, elle conclut encore une paix avantageuse, mais elle est affoiblie, épuisée. Elle a encore de grandes ressources, mais elle ne domine plus.

Cette seconde époque renferme les sous-divisions suivantes.

LXIV

PREMIÈRE PÉRIODE

depuis 1618—1648.

Frédéric V enlève la Bohême à Ferdinand II; foiblement soutenu par les protestans, il perd sa couronne et ses états héréditaires. Malgré les efforts de Mansfeld et de Chrétien de Brunswick, Ferdinand II triomphe, et l'Allemagne paroît asservie. Premier acte de la guerre. Le Danemarck veut venger l'Allemagne; il échoue. La Suède, plus heureuse, lui succède sur la scène, et le génie de Gustave-Adolphe fait trembler la maison d'Autriche, dont la ruine paroît prochaine. Second acte. La France prend une part active à la guerre. Les traités de Münster et d'Osnabrück dissipent les craintes que la maison d'Autriche inspiroit à l'Allemagne, et servent de base à la grandeur de la France. Dénouement de la guerre.

SECONDE PÉRIODE

depuis 1648—1660.

L'Angleterre avoit paru effacée de la
carte

carte politique. Des révolutions intérieures et la guerre civile avoient concentré son activité dans son propre sein, et elle n'avoit employé ses forces qu'à se ruiner. Le génie profond et audacieux de Cromwell jette les fondemens de la considération et de l'influence politique de l'Angleterre. Déjà elle peut contre-balancer la France; la restauration de Charles II éloigne encore ce moment. Le Portugal secoue le joug de l'Espagne, et la France l'aide à recouvrer son indépendance. La Suède, sous Christine et sous son successeur, reste l'alliée fidèle de la France. Les guerres brillantes et stériles de Charles X affoiblissent la Suède; cependant elle conserve encore son crédit. La France paroît un moment menacée de perdre le sien par ses divisions intestines; mais elles ne sont que passagères. Mazarin triomphe de ses ennemis, et la paix qu'il conclut aux Pyrenées avec l'Espagne, assure la domination de la France.

TROISIÈME PÉRIODE

depuis 1660—1679.

La domination de la France se consolide par les travaux éclairés de Colbert. Les progrès de sa richesse nationale accélèrent ceux de sa puissance. Louis XIV en abuse, et la France fait éprouver à l'Europe les mêmes craintes et les mêmes dangers dont elle l'avoit délivrée en combattant la maison d'Autriche. Au mépris de ses renonciations, Louis fait la conquête des Pays-bas et de la Franche-comté. La Hollande, la Suède et l'Angleterre l'obligent par la triple alliance à renoncer à ses conquêtes. Le péril de l'équilibre fait abandonner à ces puissances leurs anciennes relations avec la France. Par la paix d'Aix-la-Chapelle (1668) Louis rend tout ce qu'il avoit pris, à l'exception de onze villes des Pays-bas. Bientôt la vengeance l'arme contre la Hollande. Elle est sur le point de succomber. Guillaume élevé à la dignité de stadthouder, conjure l'orage en formant une ligue contre la France.

l'Espagne, l'empereur, l'Empire se coalisent contre elle; mais après une guerre glorieuse, elle conclut des paix avantageuses et séparées, et dicte des lois à Nîmègue (1679). Elle est à sa plus haute élévation.

QUATRIÈME PÉRIODE

depuis 1669—1715.

De nouvelles injustices de Louis XIV provoquent une plus forte résistance. L'Europe sent de plus en plus la nécessité d'affaiblir et d'humilier la France. Guillaume d'Orange monte sur le trône d'Angleterre, et devient un ennemi redoutable. La ligue d'Augsbourg s'organise pour réprimer l'ambition de Louis, et pour assurer l'indépendance des autres états. La France montre de la modération à Ryswick (1697.) Cette modération est feinte. Louis convoite la succession du roi d'Espagne. Elle est assurée à son petit-fils par le testament de Charles II. Une nouvelle coalition se forme pour empêcher la maison de Bourbon d'engloutir l'immense succession du roi

d'Espagne. Le génie de Marlborough et celui d'Eugène font descendre la France de son élévation. Elle obtient à Utrecht et à Rastadt plus d'avantages, qu'elle ne pouvoit en espérer, mais elle est trop affoiblie pour inspirer encore des craintes légitimes au reste de l'Europe, et pour mettre l'équilibre en danger.

TROISIÈME PARTIE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

1715—1789.

Depuis la paix de Rastadt, jusqu'à la convocation des États-généraux.

Après la guerre de la succession d'Espagne, toutes les puissances qui y avoient pris part, épuisées d'hommes et d'argent, ne craignent rien les unes des autres, parce qu'elles ont toutes besoin de repos. L'ancien système politique éprouve de grandes modifications. Les deux masses qui, par leur rivalité avoient assuré l'équilibre de l'Europe, la France et la maison d'Autriche, voient d'heu-

reux rivaux se placer à côté d'elles, et les autres puissances se félicitent de ce que de nouveaux contre-poids garantissent leur existence. A cette époque, se forment trois grands états qui mettent un poids décisif dans la balance. La Russie victorieuse de la Suède acquiert par ses conquêtes de l'ascendant en Europe, et devient une véritable puissance par les progrès qu'elle fait dans les arts de la civilisation. La Prusse qui a obtenu la dignité royale, qui s'est agrandi par de nouvelles provinces, sort de son obscurité, et marche à la puissance par le système économique et militaire qu'elle adopte. L'Angleterre devient la reine des mers. Son industrie toujours active, un commerce immense, les ressources que lui ouvrent des emprunts organisés sur de nouveaux principes, lui permettent d'entretenir une marine formidable. Amie de la Hollande, du Portugal et de la Russie, ennemie naturelle de la France, elle lui est supérieure sur mer, et pour l'empêcher de ressusciter sa marine à qui la bataille de

la Hogue a porté un coup mortel, elle met tout son art à lui susciter des guerres continentales. La création de la Russie, les accroissemens de la Prusse, les progrès rapides de l'Angleterre donnent à la politique européenne un caractère et une direction nouvelle.

1715
jusqu'à
1740. Dans la première partie du siècle on n'a pas encore saisi les vrais principes, on sent qu'il est impossible de suivre entièrement les anciens, et de là les tâtonnemens, les essais, les variations de la politique; de là la mobilité perpétuelle des alliances que l'on forme et que l'on rompt sans égard au système des amitiés et des inimitiés naturelles.

1740
jusqu'à
1763. La Prusse combat pour son agrandissement, et ensuite pour son existence. La France ne gagne rien en attaquant la maison d'Autriche, et plus tard perd beaucoup en combattant pour elle. La maison d'Autriche s'affoiblit en voulant recouvrer ce qui étoit irrévocablement perdu. La Russie augmente son influence malgré ses erreurs politiques et ses agitations. L'Angleterre profite de la guerre

continentale dans laquelle la France perd ses forces pour étendre son commerce et sa puissance. Ce ne fut proprement qu'après la paix de Hubertsbourg que le système politique de l'Europe s'assit sur ses véritables bases.

Depuis cette époque on n'a plus crain¹⁷⁶³t la domination d'une seule puissance. ^{jusqu'à} 1789. Cinq grandes puissances, capables d'attaquer et de se défendre avec succès, s'observant d'un oeil attentif, offrent des points d'appui à tous les états du second rang, et paroissent assurer la stabilité de l'Europe. L'ambition de chacune d'elles peut encore former des projets contraires à la liberté des nations, mais les autres puissances les devinent, les combattent ou les déjouent. Chacune d'elles est obligée pour prendre des accroissemens de développer ses ressources intérieures, et de recourir au travail. Un esprit de perfectionement, une utile émulation d'activité se répandent à la vue d'un grand exemple dans tous les états. L'Europe avance d'un pas lent et tranquille, mais soutenu et sûr, dans la

voulu faire croire le contraire; mais, où les faits parlent, les sophismes échouent.

La révolution de France amenée par des causes étrangères au système politique de l'Europe, produit dans cette belle partie du monde un bouleversement général. La guerre que le parti révolutionnaire a préparée avec art, et conduite avec autant d'habileté que de fureur, change souvent d'objet et de moyens, dissout des états et en crée d'autres, et se termine par une suite de traités qui changent tous les anciens rapports, et donnent à l'Europe une face toute nouvelle. Ici commence un ordre de choses qui paroît contraire aux principes et à l'expérience des trois derniers siècles. Il semble que l'Europe cherche son salut dans un système que les générations précédentes ont regardé comme le plus grand des dangers. Mais ces faits sont trop voisins de nous pour appartenir à l'histoire. C'est un essai d'un genre tout-à-fait nouveau, sur lequel le temps seul peut et doit prononcer.

Tel est le plan général de cet ouvrage. On sentira qu'il ne faut pas chercher ici une histoire universelle des trois derniers siècles, bien moins encore l'histoire détaillée de chaque état de l'Europe. Mon travail a consisté uniquement dans le choix, l'enchaînement et l'exposition des faits qui, de près ou de loin, ont influé sur les phases du système politique. J'ai dû supposer beaucoup de choses connues; j'ai cru que relativement à l'objet de ce tableau, il y en avoit d'autres qu'il seroit inutile de connoître. Plus de détails auroient fait disparaître l'unité d'intention, au moyen de laquelle j'ai tâché d'organiser le cahos d'événemens que présente l'histoire moderne. Avec moins de détails, les résultats eussent été des énigmes, et cet ouvrage fût devenu une simple esquisse, sans aucune espèce de couleur, d'intérêt ni de vie.

On me reprochera peut-être d'avoir multiplié les portraits. Je puis assurer que je n'ai jamais eu le dessein d'en faire. Mais forcé de resserrer beaucoup

d'événemens dans un cadre étroit, et de faire connoître les principaux acteurs sans pouvoir dérouler leur vie toute entière, les portraits sont nés sous ma plume, du besoin de généraliser les faits. Ces portraits, j'ose le dire, sont le résultat de l'étude approfondie de la vie et du caractère des grands personnages qui successivement paroissent sur la scène. Ils offriront des contrastes et des antithèses: le goût repousse les antithèses de mots; la vérité demande qu'on mette en saillie les antithèses de choses et de qualités, les contrastes se trouvent dans la nature morale comme dans la nature physique. La loi des oppositions contient le secret de la composition et de l'existence de tous les êtres.

Il m'eût été facile de charger cet ouvrage de citations. Le lecteur instruit jugera si j'ai consulté les sources. On ne construit point de bâtiment sans échafaudage, mais l'échaffaudage doit disparaître quand le bâtiment est achevé.

A la fin de l'ouvrage se trouvera un chapitre de conclusions; je n'ai pas vou-

lu interrompre trop souvent le récit par des observations générales, et il vaudra mieux n'établir les conséquences qu'après avoir posé toutes les prémisses.

INTRODUCTION.

*Aperçu rapide des principaux événemens
du moyen âge.*

Depuis que l'artificieux Octave, prenant le nom d'Auguste, conservant le langage usité dans la république, et changeant les choses, eut établi à Rome le pouvoir absolu, l'empire subsista encore près de cinq siècles; mais il portoit en lui-même un principe de dépérissement et de mort. Dès le second siècle de l'Ère chrétienne il marchoit à grands pas à sa décadence. L'étendue de l'empire étoit trop vaste pour les forces d'un seul homme, L'éloignement des provinces fournissoit à des gouverneurs ambitieux les moyens de se rendre indépendans. Les armées, presque uniquement composées d'étran-

gers, ne pouvoient pas être animées par l'amour d'une partie qu'elles n'avoient jamais vue, et n'étoient plus contenues par une discipline sévère. Les prétoriens, ou gardes de l'empereur, avoient donné aux autres troupes le dangereux exemple de disposer de l'empire. Les armées des provinces le suivirent, et depuis le règne de Septime-Sévère, les soldats furent les maîtres de l'autorité suprême. Des empereurs qui ne devoient le trône qu'à leurs largesses et à la bonne volonté de l'armée, ne pouvoient ou ne vouloient pas rétablir les anciennes lois militaires. Les habitans des provinces vexées par les officiers publics, s'intéressoient peu à la conservation de l'empire et au maintien d'un gouvernement qui ne s'occupoit d'eux que pour les dépouiller. La religion chrétienne avoit fait de grands progrès dans toutes les parties de l'empire: cette doctrine qui devoit avoir une part si active à la civilisation de l'Europe, avoit introduit dans toutes les provinces un esprit de division; les ha-

195
de J. C.

bitans étoient partagés en deux classes qui se haïssoient mutuellement; les persécutions, rares dans les premiers siècles, étoient devenues plus communes, et les chrétiens, bien loin de faire des vœux et des efforts pour la conservation de l'empire, en faisoient pour sa chute qu'ils regardoient comme l'accomplissement de leurs prophéties. Rome même ne renfermoit dans ses murs que des hommes flétris par la servitude, amollis par les plaisirs, énervés par le luxe, tour-à-tour victimes et instrumens de la tyrannie, et une populace nombreuse, corrompue, accoutumée à vivre sans travail des largesses des empereurs, ne demandant que du pain et des jeux, également prête à tout souffrir et à tout commettre.

Dioclétien, dans le troisième siècle, 284. voulut soumettre les différentes parties de l'empire à une vigilance plus active, faciliter la défense et l'administration, en se donnant un collègue et en créant deux Césars, qui se partagèrent les provinces; mais il ne fit qu'augmenter le

nombre des germes de discorde, et porta un coup mortel à l'unité du corps politique. Constantin, en bâtissant à frais immenses une résidence nouvelle, et en y transférant le siège de l'empire, sous prétexte que Rome étoit trop éloignée du centre, détruisit le respect religieux et les idées de domination et de gloire qui tenoient au seul nom de Rome dans l'imagination des peuples, répandoient la confiance parmi les sujets et la terreur chez les ennemis. Théodose acheva ce que Dioclétien et Constantin avoient préparé, en partageant l'empire entre ses deux fils. En essayant de créer deux états nouveaux, il signa l'arrêt de destruction de l'héritage d'Auguste.

Cependant le colosse se soutint encore pendant quelque temps par son propre poids. Mais des peuples guerriers et braves, simples et pauvres, amis des dangers et endurcis aux fatigues, sortant des vastes marais, des forêts épaisses, ou des plaines arides qui formoient alors le nord du continent de l'Europe, attaquèrent de tous côtés ce

corps chancelant, le démembèrent et s'en partagèrent les débris. Ces peuples, placés à-peu-près dans les mêmes circonstances, offrent des traits de conformité frappans, et qui connoît les moeurs de l'un connoît celles de tous les autres, à quelques légères différences près; guerriers robustes et passionnés pour les exercices du corps, ils vivoient presque uniquement de la chasse et de la pêche, et connoissoient peu l'agriculture. Agrestes, mais hospitaliers, hardis et rusés dans leurs expéditions militaires, avides et pauvres, ils puisoient dans leur pauvreté des moeurs plutôt grossières que bonnes, un vif amour de l'indépendance, et le goût de la guerre et du butin. En tems de paix ils vivoient en société, sans presque connoître l'ordre social. Le défaut de propriétés fixes et l'absence des rapports civils rendoient les lois inutiles. Étoient-ils attaqués ou menacés par un ennemi redoutable? ils renonçoient pour le moment à leur farouche indépendance, formoient entre eux des confédérations, et choisissoient

pour les mener au combat des chefs qui, par leurs qualités personnelles, méritassent de les commander.

Telles étoient les nations qui punirent les anciens et nombreux forfaits des Romains, mais qui détruisirent tous les moyens et jusqu'aux principes de culture que ces maîtres du monde avoient répandus dans leur vaste empire, et par lesquels ils avoient en quelque sorte expié leurs guerres injustes et continuelles. Ces Barbares avoient long-temps été contenus par les armées formidables que depuis Auguste les Romains entretenoient sur les rives du Rhin et du Danube. Souvent vaincus, jamais domptés ni soumis, ils avoient appris de leurs vainqueurs l'art de les combattre avec avantage, et n'étant séparés d'eux que par le fleuve, le voisinage les avoit éclairés sur beaucoup d'objets. Mais depuis le
406. commencement du cinquième siècle de l'Ere Chrétienne les irruptions se multiplièrent, réussirent, et devinrent de véritables conquêtes. Des essaims de Barbares, poussés par cette inquiétude ac-

tive, naturelle au courage, par la nécessité de chercher ailleurs la subsistance que leur pays leur refusoit, se jetèrent en même temps sur les plus belles provinces de l'empire romain. Une lutte terrible s'engagea entre la valeur et l'audace qui vouloient tout envahir, et la mollesse qui vouloit tout conserver: les vices qui marchent à la suite des richesses et du luxe succombèrent sous les passions féroces, mais énergiques de la barbarie. La première impulsion fut donnée à ces peuples par les Huns, nation tartare qui avoit été chassée de ses foyers, et qui se précipitant de l'est de l'Asie sur l'ouest, imprima le mouvement aux peuples voisins. De proche en proche il se communiqua avec une prodigieuse rapidité, et bientôt il s'étendit de la mer Caspienne à la mer Baltique et de celle-ci à la Méditerranée. La circulation des peuples sur la surface du globe fut continuelle pendant un espace de quatre-vingts années, des flots d'hommes se pressoient, s'effaçoient l'un l'autre sur la surface de la terre en tour-

mente. La contrée abandonnée par l'un étoit bientôt occupée par un autre, et les pays changeoient de maîtres à tout moment. Les Vandales, les Suèves, les Alains donnent le premier signal, et franchissent le Rhin, se répandent dans les Gaules, et de là en Espagne. Les Visigoths, quittant les contrées situées entre le Danube et le Dniester; chas-
 415. sent de l'Espagne ceux qui l'avoient les premiers conquise. Les Bourguignons s'emparent de la partie occidentale de la Suisse et des provinces orientales des
 431. Gaules. Les Francs les y suivent, après avoir long-temps occupé la Belgique; sous la conduite de Clovis, ils battent les Romains à Soissons, les Visigoths à Vouillé, les Allemans à Zülpich, et restés seuls maîtres de ces vastes provinces de la Gaule, ils l'appellent France de leur nom. Les Saxons et les Angles, appelés par les Bretons pour les secourir contre les Écossois redoutés alors sous le nom de Pictes, abandonnent les côtes de l'Allemagne baignées par la mer du
 479. Nord, entrent dans la Grande-Bretagne,

et soumettent le pays qu'ils doivent défendre. La Hongrie, sous le nom de Pannonie, fut le partage des Huns; l'Italie même, déjà ravagée par les hordes féroces qui suivoient les bannières d'Alaric et d'Attila, mais qui n'avoient fait que passer, subit aussi le joug des Barbares; les Hérules, venus du cercle d'Autriche, avoient pénétré jusqu'à Rome. 476. Un Hérule nommé Odoacre, capitaine des gardes de l'empereur d'Occident, aima mieux le détrôner que le servir. Augustule, fantôme de monarque, fut le dernier des Césars, et vécut obscurément d'une pension alimentaire qu'il obtint de la générosité de son vainqueur.

Ainsi dans l'espace de quatre-vingts ans le monde policé changea de face, et une foule de nouveaux états prirent naissance. L'Europe méridionale n'étoit à cette époque qu'un vaste champ inculte, couvert de ruines et de débris magnifiques. Tout avoit péri sous le bras d'airain des Barbares. Les trésors de culture que les siècles avoient lentement formés, furent dissipés, détruits

ou enfouis. Les vainqueurs moins nombreux que les vaincus, leur prenant leurs propriétés adoptèrent leur religion et leur langue, et rendirent cet hommage involontaire à la supériorité de leurs lumières. Après un siècle d'agitation l'Europe se calma; le Nord appauvri d'hommes, ne pouvoit plus en envoyer pour désoler le Midi; les conquérans purent jouir tranquillement de leurs conquêtes. Dans le sixième siècle il y eut encore des oscillations, mais point de grands mouvemens hors de l'Italie. Un nouvel ordre de choses commençoit à se former, lorsque du fond de l'Arabie accourut un peuple jusqu'alors ignoré, qui menaça l'Europe d'un bouleversement total.

Mahomet et les Arabes.

— 622. —

Entre la mer Rouge, le golfe Persique, et les déserts qui s'étendant au nord, séparent les deux mers, est située la presque île de l'Arabie. Sa forme est presque triangulaire, et sa grandeur surpasse quarante-huit mille milles carrés. Ce vaste pays a été partagé dès les temps les plus reculés en Pétrée, Déserte et Heureuse. Les deux premières ne sont qu'une immense plaine de sable où l'oeil se perd, sans reposer sur la moindre trace de végétation. Aride et triste, elle n'offre au voyageur, ni un arbuste qui récréé sa vue, ni une eau courante qui rafraîchisse la soif dévorante qu'entretient toujours le vent brûlant du sud-ouest. A peine recueille-t-on assez d'eau dans les citernes pour subvenir aux premiers besoins des hommes et des troupeaux. L'Arabie Heureuse, située à l'ouest de la péninsule, ne doit ce beau nom qu'à l'impression délicieuse que devoit faire sur l'Arabe du désert

un sol moins stérile, le spectacle de la verdure, une température plus douce. Placée ailleurs et mieux entourée, cette contrée qui a enflammé l'imagination des poètes nationaux, n'exciteroit pas la même admiration. Cependant c'est la patrie de l'arbuste du café; les épices qu'elle produit l'ont rendue célèbre; ses parfums ont toujours été recherchés; on a même convoité son or, dans le temps où l'on ne connoissoit pas encore des mines plus riches et plus abondantes.

C'est là que depuis Ismaël à qui les Arabes font remonter leur origine, et peut-être bien avant lui, des hordes en grand nombre ont mené une vie pauvre, errante et vagabonde. La nature a déterminé de tout temps leur genre de vie, leurs occupations, leurs vices et leurs vertus; en leur dictant impérieusement le seul mode d'existence qui pût leur convenir, elle ne leur a pas permis de sortir du cercle étroit dans lequel elle les a confinés; tous les siècles et toutes les générations les re-

trouvent avec les mêmes traits; l'empreinte qu'ils tiennent du sol et du climat est ineffaçable: quand on lit les relations des voyageurs modernes, on croit lire l'histoire des patriarches dans le plus ancien de tous les livres; et rien ne ressemble plus à l'émir Abraham que la vie d'un émire arabe moderne. Leurs richesses ne consistent qu'en troupeaux. Le chameau que la nature semble avoir placé dans ces climats comme un dédommagement de tout ce qu'elle leur a refusé, qui par sa nature, sa sobriété, sa patience, est singulièrement approprié à ce sol aride, le chameau sert à leurs besoins, le cheval à leurs plaisirs; l'un est leur pourvoyeur, l'autre leur ami. Tout fait une loi aux Arabes de la vie nomade, et y perpétue avec elle les moeurs simples et les habitudes uniformes qui en sont inséparables. Ils n'ont point de demeure fixe; dans leurs courses vagabondes ils s'arrêtent par-tout où ils trouvent de l'eau et un peu d'herbe. Une citerne est un trésor, et par conséquent

un objet de contestation et de guerre. Ils reposent sous des tentes; leurs alimens sont grossiers et peu abondans. L'hospitalité commune parmi eux, y est plutôt un besoin qu'une vertu. Leur indépendance nationale a toujours été intacte; les déserts et la pauvreté les ont préservés de la guerre et de l'oppression. Ils vivent en société sans connoître de lois écrites. Chaque famille est isolée: le père est le chef de la petite société; à son défaut l'aîné des fils. Les familles en se multipliant forment des tribus qui respectent dans l'émir qui dirige leurs courses, la supériorité de l'âge et de l'expérience. Un jeune homme n'obtient une jeune fille que par des services rendus ou des présens faits au père. D'ailleurs, la condition des femmes est douce: elles inspirent l'amour, et même le respect, mais ce respect n'empêche pas la soumission que le mari exige d'elles. L'autorité des parens est forte et durable, car elle repose sur les moeurs, et elle tient lieu de tout autre pouvoir. Les

sions enfantées par la chaleur du climat, nourries et fortifiées par une vie itaire et assez oisive, y sont arden-
 et impétueuses, les attachemens pron-
 cés et constans, les haines profon-
 s, les vengeances longues et sanglan-
 s. La langue des Arabes est riche,
 rmonieuse, pittoresque; leur imagina-
 on vive et forte, exaltée par la soli-
 de et les voyages, en a fait des poë-
 s; dépourvue de faits et d'objets de
 omparaison, elle a enfanté des images
 gantesques et des fictions merveil-
 s. Entourés de contrées plus riches
 plus civilisées que les leurs, qu'ils
 e connoissent que par des traditions
 formes, ils y ont placé le théâtre
 ne grande partie de leurs contes.
 es chants, ces contes font leurs déli-
 s; ils les écoutent avec avidité, ils les
 bitent avec un vif intérêt dans les
 gs intervalles de repos et d'inaction
 e leur laissent leurs courses et leurs
 entures; et aux foires d'Okadh, ils se
 ssemblent avec empressement autour
 : conteur et du poëte le plus renommé.

Les chants forment leurs seuls monumens historiques. L'écriture n'a été connue chez eux que fort tard; l'alphabet dont ils se servent aujourd'hui, leur est commun avec les Persans, les Indoux, les Malais et les Turcs, et n'a paru qu'après l'Ère chrétienne. Leur religion consistoit dans le culte des astres, ce culte dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et tient par ses racines aux idées les plus naturelles, aux sentimens les plus humains. L'immortalité de l'âme étoit chez eux une idée vague plutôt qu'une croyance. La Caaba, ou la sainte chapelle étoit placée à la Mecque; la garde en étoit confiée aux Coreschites, et l'enceinte chargée d'emblémens; elle étoit généralement révérée comme un don du ciel et un gage de sa faveur. Les sacrifices étoient en honneur, et même les Arabes ne furent pas tout-à-fait étrangers à l'affreux usage d'immoler des victimes humaines.

Ainsi vivoit depuis une longue suite de siècles un peuple pauvre et ignoré,
mais

mais heureux sous ces deux rapports, et d'une physionomie marquée, originale et intéressante. Il n'avoit pas encore fait parler de lui par aucune entreprise brillante et lointaine. Les guerres obscures du désert naissoient et se terminoient tous les jours. L'Yémen, ou Arabie Heureuse, étoit la seule qui eût excité l'avidité des conquérans, plus encore par sa position que par ses productions territoriales. Les villes de Sanaa, d'Aden, de Mockha et d'Okadh, entrepôts du commerce de l'Inde, étoient fréquentées par les vaisseaux marchands d'un grand nombre de nations diverses. Les Romains soumièrent l'Yémen; plus tard les Persans y eurent une autorité incertaine et précaire. Mais ces peuples ne regardoient les Arabes qu'avec mépris, dédaignoient de les connoître, et n'avoient pas même l'idée de les craindre.

Dans le septième siècle de l'Ere chrétienne, ce peuple, sortant de ses déserts, imposa sa religion et ses lois à une grande partie du monde connu.

Ce fut un pauvre orphelin, qui n'avoit hérité de son père que cinq chameaux et un esclave, qui opéra cette prodigieuse révolution. Voyons d'abord les causes préparatoires de ce grand mouvement; nous verrons ensuite quelles en furent les causes directes et prochaines.

Dans le temps où Mahomet parut sur la scène, son oncle, Abu - Taleb, exerçoit la puissance civile et ecclésiastique sur la Mecque. L'Arabie étoit déchirée par un grand nombre de sectes; il y avoit des divisions dans le culte, et des divisions dans l'état; les tribus étoient en armes les unes contre les autres; la Mecque et Médine, qui ne sont éloignées que de dix journées de route; se portoient également une haine implacable. L'Yémen, Hira et Ghassan étoient gouvernés par de petits princes sans pouvoir, tributaires du roi de Perse, ou de l'empereur de Constantinople. On trouvoit en Arabie des sectateurs de tous les cultes; des païens attachés à l'ancienne religion sabéenne; d'autres à celle de Zoroastre; des juifs

et des chrétiens de toutes les sectes, principalement des Nestoriens. Au milieu de ce partage d'opinions, de rites et de cultes dont tous les esprits étoient las et dégoûtés, il n'étoit pas impossible de rallier les hordes éparses et les esprits divisés, en leur présentant quelque objet d'un intérêt commun, approprié à leur caractère, à leurs goûts favoris, à leurs passions dominantes, et qui flattât tous les partis en conservant quelque chose de chacun d'eux. Aucune puissance qui fût assez considérable et assez respectée pour étouffer la révolution, au moment même de sa naissance, n'existoit dans la presqu'île.

Au dehors, les états voisins de l'Arabie étoient vastes, mais foibles; c'étoient des corps immenses où le principe vital commençoit à languir et n'animoit plus les extrémités. Les Perses, ou Parthes, dont la puissance avoit si long-temps résisté aux Romains, et qui leur avoient opposé, au midi, une barrière aussi forte que les Germains au nord, les Parthes n'étoient plus gou-

vernés par la dynastie des Anurschivan qui avoit donné à cet état une succession de princes actifs et habiles. Beaucoup de concurrens se disputoient le trône chancelant; on y montoit par un crime, on en descendoit de même; les degrés étoient toujours couverts de sang. L'empire de Constantinople subsistoit encore, et devoit subsister encore long-temps; mais depuis Justinien tout y marchoit à grands pas vers une entière décadence. Occupés de disputes métaphysiques sur les points les plus subtils et les plus frivoles, les empereurs ne savoient plus être que de mauvais théologiens. La populace, toujours amie du changement, applaudissoit aux révoltes continuelles des soldats qui plaçoient et déplaçoient les souverains avec autant d'inconstance que de cruauté; dans les provinces, les mesures arbitraires de la cour, son avidité et le mécontentement général encourageoient les peuples voisins, et sembloient les inviter à tenter de faciles conquêtes. Ainsi en Arabie même, et

dans tous les états qui l'entouroient, rien ne pouvoit s'opposer aux succès de quelque aventurier hardi et entreprenant. Il suffisoit qu'il se présentât : il parut.

Mahomet, ou plutôt Mohammed, étoit d'une naissance illustre de la tribu des Coreischites, de la famille de Hascem. Il naquit à la Mecque. Il 571. perdit de bonne heure Abdallah son père, et sa mère Aminah, et son aïeul Motaleb, qui les avoit remplacés dans les soins de son éducation. Son oncle Abutaleb, prince de la Mecque, se chargea du jeune orphelin. Placé dans 594. le commerce d'une riche veuve nommée Cadisha, il gagne son coeur, et accepte sa main qu'elle lui offre. Les voyages qu'il entreprend pour étendre ses affaires, fournissent à son esprit actif et pénétrant les moyens et les occasions de s'instruire. Il rapproche et compare les peuples et les opinions; à force de rêver à l'histoire et à la nature des trois religions principales, il en crée une quatrième, formée du mé-

lange des premières; il se persuade ou feint d'être persuadé qu'il est destiné à en être l'apôtre et le prophète, et, à l'âge de quarante ans, il s'annonce en cette qualité dans sa maison, à ses affidés les plus intimes.

La nature l'avoit doué richement; elle avoit réuni dans sa personne toutes les qualités qui frappent les sens, séduisent l'imagination, et entraînent le vulgaire dans tous les temps et dans tous les lieux; elle y avoit joint des talens qui devoient faire sur un peuple tel que les Arabes une impression profonde. Sa figure imposante et sa physionomie majestueuse commandoient le respect et inspiroient l'amour. Né poète, il parloit supérieurement sa langue, et enflammoit ses auditeurs par la hardiesse de ses tableaux et la magie de ses images, et, par la puissance de la parole, il ôtoit jusqu'à l'envie de lui résister. Il étoit aussi ignorant que le reste de sa nation, mais il la connoissoit; le génie lui tenoit lieu de savoir. A la gravité arabe il joignoit ces grâ-

ces séduisantes qui préviennent et récompensent les services. Profond dans ses projets, tour-à-tour audacieux et rusé dans l'exécution, il savoit paroître réfléchi ou enthousiaste, prudent et réservé ou fanatique impétueux; peut-être étoit-il l'un et l'autre.

Sa doctrine et la forme qu'il lui donna font honneur à sa sagacité; elles étoient singulièrement analogues au caractère des Arabes et bien calculées sur l'effet qu'elles devoient produire. Le principe fondamental du Coran est énoncé en peu de mots et facile à saisir. *) Les suras ou les chapitres du Coran ont été publiés successivement par l'habile imposteur; il composoit à mesure qu'il en avoit besoin; de là le défaut de suite et d'ensemble, les incohérences, les contradictions, les absurdités; mais de là aussi cette vivacité de style, cette fraîcheur de coloris, ce ton de poète inspiré, que ceux qui ont lu le Coran dans la langue

*) Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.

originale disent être inimitables. Pour gagner les juifs et les chrétiens à sa nouvelle doctrine, il consacre le respect qu'ils ont pour les fondateurs de leur religion par le sien propre, et, tout en s'arrogeant le premier rang sur l'échelle des prophètes, il ne conteste pas aux autres leur titre ni la divinité de leur mission. La Caaba étoit révérée par les Arabes comme le point central de leurs cultes divers; le Coran renforce cette vénération, toutes les prières doivent être dirigées vers ce point unique. L'Arabe est passionné pour la poésie; c'est en beaux vers que Mahomet prêche sa doctrine, et ils paroissent si sublimes à ses auditeurs qu'ils demandent s'ils peuvent être l'ouvrage d'un homme. L'Arabe est fier et superbe, estime sa nation, et méprise les autres; Mahomet lui annonce que le ciel l'a choisi pour instrument de ses projets, qu'il doit éclairer et soumettre l'univers. L'Arabe aime la guerre, parce qu'il aime le mouvement, la gloire et le butin; c'est l'épée à la main que

Mahomet lui ordonne de faire triompher la nouvelle religion, et lui-même le mène à la victoire. L'Arabe est contemplatif et sentencieux: le Coran est plein de visions et de maximes. L'Arabe est plus sensuel que sensible, et préfère les sensations aux idées; et Mahomet arrange conformément à ses goûts le paradis qu'il lui promet. Peu de préceptes, la prière, les ablutions, le jeûne, l'aumône; et ces préceptes ne sont que des habitudes générales et anciennes qu'il érige en maximes. Enfin le dogme de la prédestination, qui a toujours été le dogme favori des Orientaux, qui a produit leur soumission servile à quiconque a voulu les assujettir, est confirmé par Mahomet, mais il sait faire un principe d'activité de ce qui jusqu'à lui n'avoit fait que des êtres passifs.

Ainsi le caractère des Arabes, leur état et celui des peuples voisins au commencement du septième siècle, les qualités personnelles de Mahomet, la nature et le ton de sa doctrine expliquent les prodigieux succès qu'il obtint les

dernières années de sa vie; mais ses premiers succès furent foibles et lents, et dans l'origine son plan n'étoit rien moins que vaste; il s'est étendu à raison des circonstances, et, comme il arrive toujours dans les révolutions, l'auteur en a peut-être été plus étonné que les spectateurs ou les victimes. Après avoir passé plusieurs jours en saintes contemplations dans une caverne du mont Hara, près de la Mecque, il sort de sa retraite (l'an 609 de l'Ere chrétienne) et s'annonce en qualité de prophète à sa famille. Ses premiers prosélytes, et ce furent sûrement les plus difficiles à convaincre, ont été Cadisha sa femme, sa nièce Waraka, son esclave Séid, son neveu Ali, fils d'Abutaleb, âgé de dix ans, et à la fin il persuada Abu-Bekr, son beau-père, d'embrasser l'Islamisme. Tel fut le commencement d'une religion qui devoit s'étendre depuis Samarcande jusqu'à Lisbonne.

Mais ses compatriotes, et même les Haschémites, membres de sa famille, se moquèrent de sa prétendue mission,

ne virèrent en lui qu'un fourbe ambitieux qui excitoit leur zèle en irritant leur jalousie, et les complots contre sa personne, les insultes, les persécutions se multiplièrent. Heureusement pour lui Mahomet convertit quelques habitans de Médine à sa nouvelle doctrine: leur haine contre la Mecque le dispensoit d'argumens. Bientôt Médine toute entière le reconnoît. Cependant on tente de nouveau de l'assassiner à la Mecque. Mahomet se sauve: dans sa fuite (Hedschra) il se cache pendant 622. trois jours dans la caverne de Thur, et, sortant de là, il arrive à Médine. Depuis cette époque il devient guerrier, et, à la tête des Médinois, il combat avec succès ses compatriotes; les premiers le récompensent en l'élevant à la dignité de leur prince, et, suivant l'usage de ces contrées, il est à la fois chef et sacrificateur, réunissant le pouvoir sacerdotal au pouvoir civil. Ses premières victoires attirent sous ses drapeaux tous ceux qui veulent admettre sa doctrine pour partager sa gloire

et sa conquête. L'enthousiasme se communique et s'exalte encore en se répandant. Des mots vagues et quelques idées confuses servent de ralliement à cette multitude armée; le fanatisme éteint toutes les autres passions chez les sectateurs; dans les chefs les passions prennent les traits et le langage du fanatisme. Déjà la Mecque est conquise, le roi d'Éthiopie reconnoît le nouveau prophète, et ce dernier ose sommer l'empereur Héraclius et le roi de Perse de suivre cet exemple.

630. Bientôt à la tête de 30000 hommes,
 631. il parcourut l'Arabie en maître, et, il va dévotement en pèlerinage à la Mecque, suivi de 100000 sectateurs; il meurt à Médine l'année suivante, à ce qu'on prétend, des suites d'un poison lent que lui avoit donné une femme ennemie après la prise de Chaïbar.

Le mouvement étoit imprimé, tous les esprits étoient dans une fermentation active, et les Arabes ne séparant plus les idées de salut et de conquête, ne respiroient que la guerre. Sous les

Chalifes successeurs de Mahomet, l'impulsion se communiqua au dehors, et les Arabes sortant de leurs antiques limites, se répandirent avec une impétuosité qu'on a peine à suivre, à l'est et à l'ouest. Leur puissance réelle n'avoit pas augmenté, ils n'étoient ni plus nombreux ni plus riches; mais les forces morales avoient multiplié leurs forces physiques en les concentrant toutes sur un seul point. Dès qu'ils eurent soumis d'autres provinces, ils acquirent de nouveaux moyens d'attaque. Les peuples vaincus et convertis par eux, devenoient les compagnons et les instrumens de leurs nouvelles victoires; ainsi, plus les Arabes conquéroient de terrain, plus ils étoient en état d'en conquérir encore. A la vérité leurs premiers Chalifes ne régnèrent pas long-temps, et moururent presque tous de mort violente; les divisions entre les Ommiades et les Alides commencèrent; mais la puissance des Arabes alla toujours croissant, parce que tous leurs chalifes furent soldats

ou le devinrent. Il n'y avoit que les qualités militaires qui pussent faire parvenir au trône; il n'y avoit qu'elles qui pussent y maintenir. Sous Abubekr les Arabes subjuguèrent la Syrie; Omar soumit la Perse jusqu'au Chorazan, la Palestine, la Phénicie, la Mésopotamie, l'Arménie, l'Égypte; ce fut lui qui bâtit Bassora pour vivifier le commerce de l'Inde, et qui introduisit l'Hégire. Osman s'empare des îles de Chypre et de Rhodes, et le Coran, soutenu par le fer des Arabes, pénètre jusqu'en Nubie. Sous Moavia, le premier chalife Ommiade, son empire s'étend jusqu'à Samarcande sur les confins de la petite Bucharie; les Arabes deviennent une puissance maritime; ils pillent et ravagent toutes les côtes de l'Asie-Mineure; l'empereur de Constantinople leur paye un tribut annuel, et achète la honte d'exister pour la somme d'un million et demi d'écus, ou 3000 livres d'or. Abdulmelek recule les frontières de l'empire jusqu'aux bornes de l'ancien territoire de Carthage. Sous Walid les

Arabes renforcés par les Maures passent la mer, débarquent en Espagne; dans les plaines de Xérès une seule bataille entraîne la chute de la monarchie des Visigoths, et décide du sort de cette belle et grande partie de l'Europe. Bientôt ils franchissent les Pyrénées, la France est entamée, la nouvelle religion menace d'envahir l'Europe. Charles-Martel sauve sa patrie, et avec elle l'humanité toute entière: la victoire de Tours qu'il remporte sur les Arabes, les éloigne pour toujours de ces contrées, et, mettant un frein à leur fureur, oppose à leurs progrès des barrières invincibles.

A quelles causes les Arabes durent-ils ces prodigieux succès? A la confiance, à l'audace plus qu'humaine que leur inspiroit une religion fausse, mais appropriée d'une manière unique à ce peuple inflammable, au courage de leurs chefs beaucoup plus qu'à leur habileté, et au terrible pouvoir dont les armoit leur double qualité de chefs de la religion et de chefs de l'état. Les Arabes,

de tout temps indépendans et jaloux de leur indépendance, plièrent sous un sceptre de fer qu'ils bénissoient, tandis qu'il les écrasoit de son poids. Ce qui les servit admirablement fut le défaut total d'ensemble dans la résistance qu'on leur opposa. Il n'y avoit point de communications ni d'accord entre les puissances qu'ils détruisirent successivement. Les deux états principaux, la Perse et l'empire Grec, étoient encore plus lâches que foibles. Ces fanatiques tombèrent sur eux avec toute la supériorité de force qu'un homme attaqué de la fièvre chaude doit avoir sur un malade que mine depuis long-temps une maladie de langueur. Enfin, la manière même dont ils faisoient la guerre assurait leurs triomphes: elle étoit pour eux un métier, et non un état passager; leur but, et non un simple moyen de parvenir à un ordre de choses fixe. La guerre alimentoit la guerre; le pays qu'ils venoient de conquérir étoit un point d'appui et de départ pour en conquérir d'autres. Ils ne s'amusoient pas

as à former des magasins, à rassembler de l'argent, à faire des préparatifs aucun genre: ils ne rencontroient dans leur chemin ni place forte, ni artillerie, rien ne les arrêtoit dans leur course pétueuse.

Vers le milieu du huitième siècle le torrent s'arrêta: il devoit perdre de force à mesure qu'il s'éloignoit de sa source. L'Arabie étoit épuisée; les gouverneurs de ce vaste empire ne se soucioient déjà plus de se battre pour le calife, et visioient à l'indépendance. Les conquérans aimèrent mieux jouir que d'entreprendre de nouvelles conquêtes. Bientôt le chalifat n'offrit plus que l'ombre de ce qu'il avoit été. Il n'y eut plus d'unité dans l'empire; les peuples s'en détachèrent ou en furent rachés l'un après l'autre, et le titre de calife ne fut plus qu'un nom sans pouvoir. Les chalifes Abassides eurent à lutter contre les Alides et les Ommyades: ces deux maisons ne purent les détrôner, les dépouillèrent successivement. Le mal commença aux

750
jusqu'à
933.

extrémités; d'abord à l'ouest de l'empire, puis à l'est; et il gagna bientôt le coeur. Les Ommiades réussirent à former de l'Espagne un état indépendant; ce fut Abdérame I qui entreprit et consumma ce grand ouvrage. L'Afrique fut aussi enlevée aux Abassides par les Alides. Mamoun donna à son général Taher dans le Khorazan un pouvoir dont il abusa pour envahir l'autorité suprême; et bientôt toutes les provinces de l'est de l'Asie furent perdues sans retour. A la cour des chalifes eux-mêmes les premiers ministres, sous les noms d'émirs et d'ou-rahs, s'arrogèrent tout le pouvoir, et le chalife ne fut plus que le premier ecclésiastique de Bagdad. Les Turcs, originaires du Curdistan, et qui formoient la garde prétorienne des chalifes, devinrent les tyrans de leurs maîtres et renversèrent le trône qu'ils devoient défendre: nous les verrons former de ses débris un nouvel empire non moins formidable.

La guerre avoit amené la conquête;

conquête, l'entière et paisible possession du pays. La paix amena le travail: l'agriculture, l'industrie et le commerce firent naître la richesse; la richesse donna le goût, le temps et les moyens de s'instruire. Les Arabes devinrent plus éclairés, mais ils tinrent toujours fortement à leur religion, ils ne connurent plus le fanatisme; l'enthousiasme qui avoit été le principe de leurs victoires et des dangers de l'Europe, s'éteignit faute d'alimens.

Dans l'état actuel de l'Europe les conquêtes et les succès des Arabes paroissent tenir du prodige; mais quand on pense à la foiblesse, ou plutôt à la nullité, et surtout à l'isolement des puissances de l'Europe à cette époque, l'étonnement cesse. Quelque actives que fussent toutes les causes qui donnoient aux sectateurs de Mahomet une grande énergie momentanée, ils durent en grande partie leurs victoires au peu de résistance qu'on leur opposa. Si le roi de Perse et l'empereur grec avoient réuni leurs forces à temps, les armées

de ces fanatiques n'eussent peut-être jamais dépassé les limites de l'Arabie, ou elles y eussent été bientôt refoulées. Après la chute du roi de Perse et la destruction de son empire, une coalition formée par les Grecs, les Visigoths, les Francs et les Lombards, auroit empêché les Arabes de pénétrer en Europe; mais ces états n'avoient aucune connoissance du danger qui les menaçoit, et le défaut total de communications rendoit tout concert impossible. La France voisine de l'Espagne vit tomber la monarchie des Visigoths sans faire le moindre mouvement. Le gouvernement ne portoit pas ses vues si loin, et l'état n'étoit même pas organisé pour des guerres extérieures. Quand les

738. Arabes passèrent les Pyrénées et pénétrèrent en France, Charles-Martel les arrêta, mais sa victoire fut plutôt un hasard heureux que l'effet d'une supériorité de forces, ou d'un plan réfléchi; et si l'Europe fut sauvée à cette époque, elle le dut moins à elle-même qu'à l'épuisement de ses ennemis. Les Arabes

toient affoiblis en s'étendant. Charles-Martel avoit si peu de puissance, qu'il mit si peu de suite dans ses opérations, qu'il leur laissa toutes les provinces de la France voisines des Pyrénées. Cependant, depuis cette période les Arabes ne firent plus de grandes courses, et se contentèrent d'infester les îles et les côtes de la Méditerranée. Mais à peine cet orage, qui s'étoit formé au dehors, se fut-il dissipé, que les états de l'Europe, foibles et désunis, se virent sur le point d'être incorporés à une monarchie universelle, dont le projet de Charles-Martel forma le plan, et qu'il réalisa en partie.

Charlemagne.

— 800. —

Les Francs conquérans des Gaules sous les ordres de Clovis, s'étoient, après la conquête, disséminés sur cette vaste surface. Devenus propriétaires, placés à une grande distance du centre de l'état, et vivant éloignés du chef, ils avoient laissé tomber en désuétude les formes politiques dont leurs ancêtres avoient été si jaloux; ou plutôt ces formes, peu assorties à leur nouvelle existence, étoient tombées d'elles-mêmes, et ils n'étoient pas assez éclairés ni assez clairvoyans pour leur en substituer d'autres. De simples chefs militaires, les rois étoient devenus des souverains absolus, ou du moins aspiroient à le devenir. Ils faisoient un abus d'autant plus révoltant de leur autorité, qu'ils n'étoient pas accoutumés à un grand pouvoir, et que le passage avoit été brusque. Il n'y avoit de contre-poids ou de frein à l'autorité royale ni dans les moeurs qui étoient féroces, ni

dans la religion qui ménageoit des accommodemens avec le ciel, ni dans les lois qui n'existoient point. Aussi toute l'histoire des Mérovingiens n'offre qu'un mélange révoltant de foiblesse et de cruauté, de débauches et de violences, d'impuissance au dehors et de despotisme au dedans. Dans le septième siècle, de simples officiers du palais qui sous le nom de maires devoient administrer la maison du roi, profitant de l'incapacité et de la mollesse de leurs maîtres, du mépris ou de la haine qu'on leur portoit, devinrent eux-mêmes de véritables souverains, d'abord sous le nom du souverain légitime, bientôt après sous le leur. La famille de Herstal ou d'Héristelles, qui présente une succession rare d'hommes à talens et à caractère, opéra dans l'espace d'un demi-siècle ce changement de dynastie. Pépin d'Héristelles fut l'auteur de la fortune de sa maison. Vainqueur, à la bataille de Testres, de Berthier maire de Neustrie; réunissant par cette mort la mairie des deux royaumes, il régna de

fait, et voulut bien laisser à Thierry III un vain titre. Son fils, Charles-Martel, hérita de sa place et de ses grandes qualités: sauveur de la France à la célèbre journée de Tours, l'éclat de sa gloire augmenta son crédit et sa puissance, et mit dans tout son jour la nullité de Thierry IV, qui auroit perdu le trône et la France, s'il avoit été réduit à les défendre. Le vainqueur des Sarrazins qui ne perdoit pas de vue l'élévation de sa famille, s'attacha les Francs les plus distingués par leurs qualités personnelles et par leurs richesses, en leur distribuant des terres à titre de fiefs, et prépara de cette manière une grande révolution dans l'état. Cependant, soit qu'il ne crût pas les esprits assez disposés à un changement total, soit par un reste de respect pour son souverain, il se contenta de la seconde place, ou plutôt il occupa la première, en laissant subsister à côté de lui un fantôme de roi. Il mourut en 740. Pépin, son fils, recueillit les fruits de ses travaux, de sa valeur et

e son adresse, détrôna Childéric III, le dernier des Mérovingiens, après avoir obtenu l'agrément du pape Zacharie, et assuré du vœu des Francs, il monta lui-même sur le trône. Il acquitta la dette qu'il avoit contractée avec le Saint-siège, en le secondant contre les Lombards. Zacharie avoit mis la couronne sur sa tête, et il sauva son successeur Clotaire II, de l'ambition d'Astolphe. Pendant un règne de dix-sept ans il montra un heureux tempérament d'audace et de prudence, de modération et de fermeté; il sut se faire pardonner son usurpation par l'usage qu'il fit du pouvoir, il se légitima et transmit le sceptre à ses deux fils, Charlemagne et Carloman, dont le second ne lui survécut pas long-temps, et dont l'autre, plus grand et plus heureux que lui, l'a entièrement éclipsé.

Charlemagne, fils de Pépin et de Berthe, avoit vingt-quatre ans quand il monta sur le trône. Jeune, ardent, ambitieux, placé à la tête d'une nation belliqueuse que la politique lui con-

seilloit d'occuper au dehors, afin d'assurer la tranquillité intérieure de l'état, Charles chercha l'occasion de faire la guerre: elle se présente toujours à qui la cherche; il prit les armes, et ne les quitta presque plus pendant tout son règne. Quarante années de combats servirent à créer et à consolider le plus vaste empire qui ait existé en Europe dans le moyen âge; il s'étendoit depuis la Calabre jusqu'à l'Eider qui sépare l'Allemagne du Danemarck; et depuis l'Océan jusqu'au Danube. Ce fut aux dépens des Lombards, des Saxons, des Bavaois, des Arabes et des Avars que se forma cette immense monarchie.

Les Lombards, appelés en Italie par Narsès, qui, pour se venger des insultes de l'impératrice Sophie, vouloit enlever ce beau pays à l'empire grec après le 568. lui avoir rendu, y étoient entrés sous la conduite d'Alboïn, et en avoient conquis rapidement toute la partie supérieure; plus tard, ils y joignirent le district de l'état ecclésiastique situé entre la mer Adriatique et Pérouse; plus

tard encore, un duc lombard domina sur toute la contrée qui s'étend entre Capoue et Tarente. Le reste appartenoit aux Grecs, et obéissoit à l'exarque de Ravenne. Les pays soumis aux Lombards, d'abord écrasés sous une aristocratie militaire qui réunissoit tous les défauts et tous les maux de l'anarchie et du despotisme, étoient parvenus insensiblement à un régime moins arbitraire et à des lois fixes. Pendant plus de deux siècles les évêques de Rome opposant l'adresse à la force, et la religion aux passions, avoient arrêté les progrès des Lombards, qui menaçoient d'un moment à l'autre d'envahir le reste de l'Italie. Lorsque les papes avoient vu que le roi Astolphe ne vouloit plus les ménager, ils avoient invité Pépin à passer les Alpes, et il avoit puni et contenu les Lombards. Charlemagne qui avoit épousé la fille de Didier, successeur d'Astolphe, l'avoit ensuite répudiée sans raison. Didier avoit accordé un asyle aux neveux du roi de France, et affectoit de les re-

garder comme les souverains légitimes des Francs. Ces torts réciproques devoient des deux côtés provoquer la vengeance. Didier fut assez imprudent pour offrir à Charlemagne l'occasion qu'il attendoit avec impatience. Le pape Adrien avoit refusé de reconnoître les neveux de Charlemagne, comme le roi des Lombards le desiroit. Didier prépare une invasion dans l'état ecclésiastique. Adrien tremblant implore le secours de Charlemagne; le jeune héros accourt, tourne les passages des Alpes que gardoient les Lombards, et entre en Italie. Les Lombards se renferment dans les murs de Pavie; la famine les oblige à se rendre. Charles ne rencontre plus de résistance: Didier prisonnier est envoyé en France, où il passe le reste de ses jours dans l'obscurité. Le royaume des Lombards, qui avoit duré deux-cents et six ans, finit avec lui. Charles se rend à Rome; Adrien le proclame roi d'Italie et patrice; Charles reconnoît ce service en conférant au pape une partie

de ses conquêtes dont il se réserve la souveraineté. Ce ne fut que vingt-six ans plus tard que Léon III, qui, blessé par des assassins, avoit été obligé de quitter Rome, et que Charles y avoit ramené en triomphe, renouvelant l'empire d'Occident, proclama dans l'église de St Pierre, la veille de Noël, Charles empereur romain et successeur des Césars. Le roi des Francs joua la surprise; mais tout avoit été concerté d'avance entre Léon et lui; le pape n'agit que par ses ordres, et ne fut que l'organe de sa volonté. Dans le fond, Charles se conféra lui-même la dignité impériale.

La guerre d'Italie ne fut pour ainsi dire qu'un épisode de la longue et sanglante guerre que Charles fit aux Saxons. Elle avoit commencé en 775; elle dura trente-trois ans, et ne fut terminée que par l'entière soumission de ce peuple jaloux de sa liberté et capable de la défendre, plus digne de l'immortalité par sa résistance opiniâtre que le vainqueur qui triompha d'elle. Cette nation ger-

manique occupoit les contrées situées entre l'Elbe et le Vésér, et s'étendoit jusqu'au Rhin. La Basse-Saxe et la Westphalie furent le théâtre de ses exploits et de ses malheurs. Partagés en Ostphales, Westphales et Engères, les Saxons étoient étroitement confédérés pour leur défense commune. Pauvres et braves, chasseurs et guerriers, étrangers aux moeurs douces et aux habitudes pacifiques que donne l'agriculture; passionnés pour leur sol inculte, leurs dieux grossiers, leurs usages barbares, parce qu'ils les tenoient de leurs ancêtres et qu'ils n'en connoissoient point d'autres, ils refusèrent long-temps d'adopter un culte étranger qui leur étoit odieux sous tous les rapports. C'étoit celui d'un vainqueur injuste; on le leur imposoit à main armée, et la dixme qu'on exigeoit d'eux pour en payer les frais étoit à leurs yeux un impôt aussi déshonorant que nouveau. Le héros des Saxons, immortalisé par les bardes, et digne de l'être, Witikind étoit l'âme de leurs mouvemens et de leurs pro-

jets; il les menoit aux combats, et plus souvent il les servoit de sa tête encore plus que de son bras; il resserroit par son habileté et son adresse les liens de l'ancienne confédération souvent prête à se dissoudre; il engageoit les peuplades voisines à entrer dans l'association; il essayoit même d'armer les Scandinaves contre les Francs. Cette guerre que Charlemagne fit aux Saxons avec tant d'acharnement, se terminoit presque tous les ans par une victoire qui étoit suivie d'une trêve; mais elle renaissoit, l'année suivante avec une nouvelle animosité. Les Saxons ne se croyoient pas liés par des engagemens que la force avoit dictés, et ils les rompoient dès qu'ils croyoient pouvoir le faire avec quelque avantage; vaincus, ils se dispersoient dans leur pays où des forêts impénétrables et de vastes marais empêchoient le vainqueur de les suivre; bientôt ils reparoissoient plus redoutables que jamais, et sembloient renaître du sein de leurs défaites. L'organisation militaire des Francs ne per-

mettoit pas à Charlemagne de les tenir long-temps sous les armes, de passer ses avantages et de profiter de succès. Composées de propriétaires terriens et d'hommes libres, ces armées qui n'étoient ni permanentes ni soldées ni assujetties à une discipline exacte se formoient et se débandaient avec une égale facilité; et quand les exactions duroient au-delà de six semaines, chaque guerrier retournoit tranquillement dans ses foyers.

Il paroît que Charlemagne entreprit la guerre contre les Saxons pour rentrer les provinces orientales de son empire à l'abri de leurs invasions qui commençaient de devenir plus fréquentes et plus redoutables; qu'il la continua avec cette persévérance qu'il mettoit dans toutes ses entreprises, et que la vengeance et l'amour de la gloire l'entraînèrent au-delà des bornes que l'humanité et peut-être même la politique prescrivoient. Ce ne fut pas pour civiliser les Saxons qu'il les combattit avec tant d'acharnement. L'idée d'emplo-

la force pour amener le règne de la raison et de la vérité n'étoit pas faite pour son siècle, ni analogue à son caractère: en la lui attribuant, les philosophes lui font trop et trop peu d'honneur. Ce ne fut pas non plus pour répandre la religion chrétienne dans ces contrées idolâtres qu'il y porta le fer et le feu; quoiqu'il fût fort attaché au culte de ses pères, il ne paroît pas que son zèle religieux ait été assez ardent ni assez aveugle pour l'animer seul à cette entreprise. La religion étoit un moyen dont il vouloit se servir pour mieux soumettre les Saxons, en adoucissant leurs moeurs; il croyoit assurer ainsi l'empire des lois; il espéroit les contenir dans cette vie par les terreurs de l'autre; il bâtissoit des églises dans les pays conquis et y fondoit des évêchés, dans les mêmes vues qui font élever aujourd'hui des forteresses.

A la fin il réussit. Wittikind lui-même se fit baptiser. Les évêchés de Hambourg, de Lubeck, de Brème et de Verden contribuèrent beaucoup dans la

suite à répandre en Allemagne les élémens de la civilisation et des arts; les Saxons apprirent de plus en plus à connoître les propriétés fixes et les travaux sédentaires, et devinrent ainsi des sujets soumis et tranquilles. Charle-

796. magne transplanta les plus inquiets et les plus dangereux dans d'autres provinces de ses états, dans la Franconie, dans la Flandre et dans l'Helvétie. Ce moyen étoit violent, mais il produisit son effet.

Les autres expéditions militaires de Charlemagne lui rapportèrent plus d'avantages qu'elles ne lui coûtèrent de peines et d'efforts, et furent plus utiles que brillantes, plus brillantes que

778. justes. Il passe en Espagne à l'instigation d'Ibn-Alrabi qui avoit imploré son secours contre Abdérame; ce n'étoit au fond qu'un sujet révolté, mais Charles ne néglige aucune occasion d'acquérir de la gloire et d'étendre ses domaines. Le succès le couronne; il traverse les Pyrénées, Barcelonne se rend, et il pousse ses conquêtes jusqu'à

l'Ebre. Si les Saxons lui avoient permis de profiter de ses avantages, il se seroit montré digne petit-fils de Charles-Martel; et la puissance des Arabes que son aïeul avoit arrêtée dans sa marche, auroit succombé sous ses armes. Mais des intérêts plus pressans l'appellent au nord: il repasse les Pyrénées, et y essuie un échec; Lupus, gouverneur de l'Aquitaine, le trahit et défait son arrière-garde; ce fut là que périt son neveu Roland, en combattant dans les défilés de Roncevaux, Roland que la muse du Boyard et de l'Arioste devoit immortaliser.

Tassillon duc de Bavière s'étoit cru assez puissant sous Pépin pour refuser de suivre sa bannière; il s'étoit rendu coupable du même délit envers Charles; gendre du malheureux Didier, il avoit épousé la cause de son beau-père. Cette fidélité étoit un crime aux yeux du vainqueur, qui dissimula sans pardonner. Charles saisit un moment de 787. relâche que lui laissent ses autres entreprises, pour punir le duc de Bavière

en détruisant sa puissance. Tassillon qui avoit en vain sollicité la médiation du pape, environné de tous côtés par les troupes victorieuses de Charles, se rend à discrétion; condamné à mort par les états assemblés à Ingelheim, on lui permet de vivre et d'aller ensevelir ses chagrins dans un cloître. L'année suivante Charles bat les Huns et les Avars qui avoient fait une invasion en Allemagne, les repousse au-delà du Danube, et ce fleuve devient la limite de son empire.

Après avoir cimenté par des victoires et des travaux soutenus un empire qu'il paroissoit au-dessus des forces d'un seul homme de gouverner, Charles se montra digne de sa fortune, et parut au niveau de sa place. Assez éclairé pour sentir que la puissance réelle ne consistoit que dans la perfection du gouvernement et dans le développement de toutes les forces d'un état, il parvint à organiser en un seul corps les provinces que ses armes avoient ajoutées à l'héritage de Pépin,

et à former un tout régulier de ces élémens hétérogènes. D'une main ferme, et avec un coup-d'oeil sûr, il dirigeoit les ressorts de cette vaste monarchie, et parcourant sans cesse les provinces dans toutes les saisons, il se multiplioit en quelque sorte. Ses ennemis avoient toujours à craindre sa présence; ses sujets pouvoient toujours l'espérer. Les lois préparées par l'empereur, discutées par son conseil, communiquées à tous les officiers civils et au clergé, afin de profiter de leurs observations, recevoient ensuite l'assentiment de la nation dans une assemblée solennelle. Autrefois, dans les forêts de la Germanie, la horde entière se réunissoit et prenoit part à cet acte politique. L'étendue de l'empire ne permettoit plus d'employer le même mode, et Charles fut le premier qui conçut l'heureuse idée de faire représenter le peuple par des députés pris dans chaque arrondissement: idée inconnue aux anciens, et qui a eu beaucoup d'influence sur la forme de gouvernement des nations

européennes; idée qui paroît offrir le seul moyen de donner au peuple des droits politiques, qui assure le concours des lumières sans nuire à l'unité d'action, et qui concilie l'ordre et la liberté. Cependant, par l'ascendant du génie et de l'autorité, Charles maîtrisoit ces assemblées du champ de mai: la loi qu'il proposoit étoit toujours reçue; c'étoit plutôt une manière solennelle de la proclamer qu'une véritable sanction. Instruit par l'observation et l'expérience, l'empereur n'avoit pas la manie de l'uniformité, maladie des petits esprits égarés par la fureur des systèmes. Souverain d'états qui n'avoient de commun que le même maître, et qui différoient de climat, de genre de vie, d'usages, de moeurs et d'habitudes, il plioit ses principes aux localités, ou plutôt il n'en avoit qu'un, celui d'atteindre partout le même but, justice et sûreté, en variant ses moyens selon que les circonstances l'exigeoient. Ses capitulaires qui ont été recueillis, prouvent une grande sagesse, et portent l'empreinte

d'un sens juste et droit qui n'est pas toujours l'apanage du génie. D'ailleurs, ces lois s'étendent à tous les objets. L'administration de la justice étoit aussi simple qu'elle devoit l'être chez un peuple où les rapports civils étoient peu nombreux et peu compliqués. C'étoient les comtes qui présidoient les tribunaux; ces tribunaux composés de douze assesseurs nommés par le peuple, avoient droit de vie et de mort, et prononçoient dans les causes criminelles; mais tous les ans des juges ambulans et royaux parcouroient les provinces, afin de contrôler la conduite des officiers publics, recevoir toutes les plaintes et faire droit à toutes. Les propriétaires terriens formoient l'armée; elle se rassembloit à l'ordre du monarque; les riches marchaient en personne, et leurs terres étoient cultivées par les serfs; ceux qui n'en possédoient pas, contribuoient suivant leur fortune à l'équipement des autres. On faisoit des approvisionnemens pour trois mois. Quiconque ne venoit pas se ranger

sous la bannière, étoit condamné à une amende. Les habitans de chaque comté étoient conduits par le comte. Ils combattoient en rangs serrés. Les armes étoient la lance, l'épée, le bouclier, l'arc et les flèches.

Les deux plus grandes dépenses des états modernes, l'armée et l'administration civile, étoient inconnues du temps de Charlemagne; aussi les revenus de l'état se réduisoient à peu de chose. Les hommes libres ne payoient aucune espèce de redevance; mais quand l'état étoit menacé, ils payoient de leurs personnes et de leur vie. Les vaincus étoient soumis à un impôt territorial, quand le vainqueur leur laissoit leurs champs; hors de là ils achetoient le droit de vivre par une capitation. Le souverain entretenoit sa cour et salarioit ses officiers du produit de ses domaines: il n'étoit lui-même qu'un riche propriétaire terrien, et ses richesses tenoient aux soins qu'il donnoit à son économie. Charlemagne s'occupoit avec une sorte de prédilection des ob-

jets de ce genre; ce puissant monarque vivoit en simple fermier; de la même main qui traçoit des lois aux peuples nombreux soumis à sa domination, il régloit les détails de son ménage, ordonnoit comment on devoit vendre les oeufs; il ne portoit d'autres vêtemens que ceux filés par sa femme et ses filles. L'ordre et la sagesse qu'il mettoit dans l'administration de ses affaires, entretenoient son opulence, et le dispensoient d'avoir recours à ses sujets pour obtenir d'eux des dons gratuits qui devoient encore plus coûter à demander qu'à accorder.

Charles jaloux de son autorité, craignoit d'en confier une portion considérable à ses subdélégués; il la partagea entre un grand nombre d'officiers publics. Il substitua par-tout les comtes aux ducs, parce que le ressort de la juridiction de ces derniers étoit trop vaste, et leur pouvoir trop étendu. Les titres, à cette époque, exprimoient encore des fonctions publiques, et n'étoient accordés qu'à raison de l'import-

tance des places. Ces places étoient personnelles, même amovibles ; mais insensiblement elles cessèrent de l'être, et devinrent héréditaires. Le clergé étoit puissant, car les largesses des peuples et des rois avoient fait de lui un riche propriétaire terrien ; ses membres étoient les seuls qui possédassent quelques connoissances, c'est-à-dire qui sussent lire et écrire ; il se faisoit craindre dans cette vie, parce qu'il dispensoit les peines et les récompenses de l'autre. Mais Charles savoit distinguer ce qu'il lui devoit comme chrétien, et ce qu'il se devoit à lui-même en qualité de monarque ; sous son règne, depuis l'évêque de Rome jusqu'au dernier ecclésiastique, le clergé fut respecté sans déférence servile, et bien loin de commander, il donna le premier l'exemple de l'obéissance.

Charlemagne l'employa à sa véritable destination, en l'associant aux travaux qu'il entreprit pour répandre dans ses vastes états des moyens d'instruction et des germes de culture. Ce

grand homme avoit senti, ou du moins soupçonné, qu'un certain degré de lumières, généralement répandu chez une nation, est essentiel au maintien de l'ordre social et aux succès de l'industrie humaine: il fit tout ce qu'on pouvoit faire de son temps pour tirer le peuple de l'ignorance profonde dans laquelle il étoit enseveli. On sourit en voyant à quels objets il attachoit de l'importance, et quelles mesures bizarres il adopta quelquefois; mais plus souvent on est saisi de respect et d'une sorte de douleur, en suivant les essais et les efforts de son génie, qui, abandonné à ses propres forces, se débatoit dans les ténèbres.

Charles n'avoit reçu que l'éducation de son siècle, qui étoit à-peu-près nulle, et n'apprit même à écrire que dans un âge assez avancé; mais son esprit actif sentoit le besoin de s'instruire; il étoit né avec le goût du beau, que ses voyages en Italie, et surtout à Rome, avoient pu développer. Les palais et les églises qu'il fit

bâtir à Aix-la-Chapelle, à Ingelheim et dans plusieurs autres villes, étoient plus imposans par leur masse qu'admirables par leurs proportions, et plutôt magnifiques que beaux; mais ils attestent qu'il aimoit les arts, et Gérard son architecte, qui travailloit souvent avec lui, ne paroît pas avoir été sans mérite pour son siècle. Charles aimoit le commerce des gens de lettres, et ce que tant de princes ont recherché par politique et par vanité, étoit chez lui une affection du coeur et un besoin impérieux. L'académie qu'il avoit créée à sa cour formoit sa société favorite. Alcuin, qu'il fit venir d'Angleterre, qu'il s'attacha par de nombreux bienfaits, étoit l'âme de ses projets, son conseil et son guide dans l'établissement des écoles et dans la réforme de l'éducation. Alcuin étoit un écrivain médiocre: son goût est mauvais, son latin un peu barbare; mais il avoit de l'instruction, de la vivacité d'esprit, les grâces de la conversation, qui se rencontrent sans celles du style, et une façon de penser

analogue à celle du prince. Théodebald, le jeune et beau Angilbert, partageoient les travaux et la faveur d'Alcuin; et si celui-ci se donnoit tout bonnement le surnom de Flaccus, Angilbert prenoit avec aussi peu de modestie, ou peut-être avec une égale naïveté, celui d'Homère; mais l'un et l'autre ouvrirent une école de sciences et de littérature où se formèrent des élèves dignes d'eux. Eginhart, l'auteur de la vie de Charlemagne, suffiroit pour leur faire honneur. Tous deux travaillèrent à créer et à organiser les écoles que l'empereur attacha à tous les cloîtres et à toutes les églises collégiales. On n'y enseignoit au peuple qu'à lire, à écrire, à chiffrer, et la musique; mais ce sont les grands moyens d'instruction qui peuvent conduire facilement plus loin. La musique; et surtout le chant d'église, étoit un des objets favoris de Charlemagne, qui vouloit relever et ennoblir le culte public. Ce qu'il fit pour répandre et perfectionner la langue allemande est connu: il fut le pre-

mier à l'employer dans les actes publics, et par ses ordres les ecclésiastiques traduisirent en allemand des morceaux des pères de l'église, qu'ils devoient lire au peuple les dimanches et les jours de fête.

Quand on embrasse d'un coup-d'oeil tout ce que Charlemagne fit pour asseoir sa puissance sur les fondemens des lois, du travail et de la culture, et pour consolider son empire, on ne peut lui refuser une juste admiration, et l'on conçoit comment on a pu dire qu'il étoit le plus grand homme de l'histoire moderne. L'unité que nous voyons dans ses plans d'administration est peut-être en partie notre ouvrage: ce qui n'étoit dans sa tête que des inspirations du génie, des idées heureuses, mais isolées et éparses, nées successivement, a pu prendre dans les têtes systématiques des écrivains modernes un caractère d'ensemble qui lui étoit étranger. Peut-être aussi que les ténèbres que présente l'histoire avant lui, et celles qui s'étendirent sur l'Europe après

sa mort, ont relevé l'éclat et le feu de son génie, et que la petitesse de tout ce qui l'environne prête à sa stature morale des proportions gigantesques. Mais certainement sa grandeur n'étoit pas empruntée; elle étoit réelle. Il n'avoit reçu d'autre éducation que celle des choses, et fut obligé de détruire et d'effacer celle que lui avoient donnée les hommes. Tandis que d'autres doivent beaucoup à leur siècle, il créa le sien; ou plutôt lui seul le constitue: ce qu'il fut, il le devint malgré les obstacles que lui présentoit l'époque où il parut; tandis qu'il faut mettre sur le compte des temps où ils vécurent, une partie de la gloire de ceux qu'on peut lui comparer, et qui lui disputent le premier rang. Dans sa vie privée il eut des moeurs douces et humaines, et cette simplicité qui n'est quelquefois qu'un raffinement d'orgueil, mais qui est un besoin et une espèce d'instinct de la vraie grandeur. Époux peu fidèle, ses attachemens ne prirent du moins jamais sur ses devoirs de souverain; les

femmes qu'il aima régnerent sur son cœur, sans régner sur l'état. Père d'Henri l'impie, on lui a reproché les relations de Berthe avec Angilbert, d'Emma avec Eginhart, qui se terminèrent par un double mariage, vrai scandale dans nos mœurs actuelles; mais dans les idées de ce siècle les rangs n'étoient pas encore invariablement fixés, et une pareille union n'avoit rien de déshonorant. Sa passion pour la guerre qui fit pendant quarante ans, ses conquêtes injustes, sa conduite envers ses neveux, la cruauté atroce dont il donna sanglantes preuves dans la guerre contre les Saxons, sont des délits plus graves qui méritent l'animadversion de l'histoire et la censure de la postérité car le génie ne légitime pas les faits, et la grandeur ne doit pas faire oublier les actions de lèse-humanité. Mais, de même qu'on a dit de Pierre que ses vertus étoient à lui, et que ses vices étoient à cette époque ceux de sa nation; de même, et à plus juste titre, on peut dire de Charlemagne que

ses grandes qualités furent son ouvrage et que ses fautes appartiennent à son siècle.

Nous n'avons tracé rapidement l'histoire de son règne et crayonné l'esprit de son administration, que pour montrer avec quelle facilité, avant qu'il existât plusieurs masses de puissance et que les états agissent de concert, on pouvoit renverser les états et marcher à grands pas à la monarchie universelle. Les nations n'avoient point de garantie de leur existence; un homme habile et entreprenant, profitant de leur isolement et de leur sécurité, les soumettoit l'une après l'autre. Si Didier, roi des Lombards, avoit lié ses intérêts avec ceux du puissant duc de Bavière Tassillon, et si celui-ci avoit associé les Saxons à ses projets de défense et d'attaque, Charlemagne auroit été forcé de rester dans les limites de la France. Mais le défaut de concert assura ses succès, et s'il ne chassa pas les Arabes de l'Espagne, et n'attaqua pas l'empire grec, c'est qu'il ne le voulut point. La

grande monarchie qu'il avoit fondée s'éroula après lui, et ce fut peut-être pour le bonheur de l'Europe; mais ce fut uniquement par des vices intérieurs et par des hasards imprévus qu'elle s'abîma.

Gouvernement féodal.

Le germe du gouvernement féodal se trouvoit peut-être déjà dans les institutions que les Germains transportèrent ou établirent dans leurs conquêtes; mais il est sûr que sous la première race on ne découvre aucune trace de son existence. Ce fut la famille des Héristelles qui prépara les accroissemens rapides et funestes du système de féodalité; le génie de Charlemagne l'empêcha pour un temps de se développer. Tout ploioit sous l'ascendant de son grand caractère; cependant il ne put ou ne voulut pas détruire le principe de cette constitution bizarre, qui sommeilloit dans toutes les parties de son vaste empire, et il n'eut ni le tem

ni les moyens d'assurer la permanence des lois politiques qu'il avoit créées, et que peut-être lui seul pouvoit maintenir. Les élémens de la monarchie qu'il avoit formée n'étoient pas assez homogènes pour tenir étroitement ensemble. Dans un si court espace les habitudes n'avoient pas pu naître, les mesures projetées s'exécuter en grand, les principes et les maximes passer dans l'opinion et devenir la raison publique: et, eût-il donné à son ouvrage la stabilité qui lui manquoit, eût-elle tenu contre l'impéritie et la foiblesse de Louis tour-à-tour asservi à sa femme, à ses enfans et aux prêtres? contre les guerres civiles qui virent des fils ingrats s'armer deux fois contre leur père, puis tourner leurs armes les uns contre les autres et faire réciproquement justice d'eux-mêmes? contre des partages sans cesse renouvelés, et qui se terminèrent par séparer entièrement la France de l'Italie et de l'Allemagne? enfin et surtout contre les usurpations des seigneurs, qui allèrent toujours croissant,

et dont le résultat fut de dépouiller les souverains et d'introduire l'anarchie dans tous les pays de l'Europe?

Une monarchie universelle seroit sans contredit un grand mal pour le monde, et plus un empire paroît s'approcher de ce terme, plus les vrais amis de l'humanité doivent souhaiter qu'il s'arrête ou qu'il recule dans sa marche. Une monarchie universelle amèneroit nécessairement l'oppression des peuples, et l'abus le plus criant du pouvoir y seroit inséparable de l'exercice du pouvoir; la force des choses y établirait un despotisme oriental sans frein, sans mesure et sans refuge; elle empêcheroit le développement des peuples, car l'émulation, la rivalité, la jalousie et des craintes réciproques sont des moyens de perfectionnement et des ressorts d'activité pour les nations comme pour les individus. Enfin elle aligneroit tout au même cordeau; sous le niveau de l'uniformité disparaîtroit cette heureuse variété de pensées et de sentimens, de talens et de goûts, d'habi-

tudes et d'actions, qui est tour-à-tour effet et cause du progrès des lumières, et avec l'existence nationale s'évanouiroient la physionomie et la personnalité de toutes les nations. Cependant, la durée de la monarchie de Charlemagne eût été un grand bienfait pour l'espèce humaine au prix de l'anarchie qu'introduisit en Europe le prétendu régime appelé féodal, et qui, décomposant la société dans ses élémens, ramena sous le nom d'ordre social un véritable état de nature.

Ce gouvernement féodal, qui a été, depuis Charlemagne jusqu'au quinzième siècle, celui de la plus grande partie de l'Europe, qui ne permit à aucune nation de devenir puissante et redoutable, et qui fit régner par-tout la force à la place de la justice, ne s'origine pas de la conquête que les Barbares firent de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre et de l'Italie; il est né quelques siècles plus tard. La plupart des peuples conquérans laissèrent aux vaincus une grande partie de leurs

terres, à des conditions plus ou moins défavorables. Les terres qu'ils prirent pour eux-mêmes, ou qu'ils reçurent à titre de récompense, furent pendant un long espace de temps des alleus, ou terres libres, qu'ils possédoient aux mêmes titres que le roi possédoit ses domaines. Mais il est certain que la différence entre les vainqueurs et les vaincus prépara la servitude de ces derniers. En vain avoient-ils sur leurs maîtres l'ascendant du nombre et des lumières, en vain ceux-ci adoptoient leur langue et embrassoient leur religion; des nations guerrières qui ne connoissoient d'autre supériorité que celle de la victoire, devoient mépriser les peuples qu'ils avoient soumis, et il n'y a pas loin du mépris à l'oppression.

Dans le huitième siècle, les rois, par politique, par crainte ou par faveur, donnèrent une partie de leurs terres à ceux qu'ils voulurent s'attacher particulièrement, en leur imposant des obligations différentes des obligations générales, et les fiefs prirent naissance:

ceux qui les recevoient étoient tenus à prêter un serment d'allégeance, à promettre fidélité et obéissance à celui qui les investissoit de ce nouveau domaine, et ils s'engageoient à marcher sous sa bannière dès qu'ils en seroient requis. Cet exemple fut bientôt suivi : beaucoup de propriétaires, dans l'espérance d'obtenir quelque portion des domaines de la couronne, firent hommage au seigneur roi de leurs biens-fonds, et s'empressèrent à tenir de lui, à titre de vasselage, ce qui déjà leur appartenoit ; d'autres trop obscurs et trop petits pour s'adresser directement au monarque, firent la même chose à l'égard de leurs voisins plus puissans qu'eux, et la crainte ou l'espérance les détermina à reconnoître pour seigneurs suzerains ceux qui jusqu'à cette époque avoient été leurs égaux.

Au commencement les fiefs étoient personnels : on pouvoit en être privé pour cause de forfaiture, et à la mort de l'usufruitier, ils retomboient au suzerain qui pouvoit en disposer pour

s'attacher de nouvelles créatures, ou pour récompenser de nouveaux services. Sous Charles-le-chaue les vassaux surprirent à son imprévoyance ou arrachèrent à sa foiblesse l'hérédité des fiefs. Dès ce moment les rois, dépouillés de leurs propriétés territoriales, furent pauvres, et par conséquent sans pouvoir. A la même époque les officiers de l'état, qui sous les noms de ducs, de comtes, de margraves, dirigeoient les forces militaires, ou rendoient la justice, ou percevoient les revenus du roi, ou défendoient les frontières, obtinrent que ces titres qui exprimoient des fonctions publiques, passeroient avec leurs places à leurs enfans, et deviendroient ainsi des propriétés de famille. Plusieurs même ne le demandèrent pas au souverain, et dans le désordre général, s'arrogèrent des droits que personne ne pouvoit ou ne vouloit leur contester. D'autres encore gardèrent le titre après avoir perdu la place, ou le prirent avant de l'avoir obtenue, et il y eut beaucoup plus de

titulaires que d'officiers réellement en fonctions.

Les rois ne pouvant plus rien donner ni rien enlever, ils ne furent plus obéis, car personne ne tenoit plus à eux ni par la crainte ni par l'espérance; il n'y eut plus d'ordre social, car il n'y eut plus de force coactive ni d'autorité tutélaire qui pussent assurer la justice et contenir la liberté de tous dans ses véritables limites. La mesure des moyens d'attaque et de violence devint l'unique mesure des droits. L'anarchie féodale répandant par-tout la défiance et la terreur, multiplia les liens féodaux; chacun ne consultant que les dangers du moment, préféra de mettre sa terre ou son champ, sa maison ou son donjon sous la protection d'un propriétaire plus riche et plus redoutable que lui, à se les voir enlever à main armée, et devenoit le vassal d'un seigneur qui relevoit immédiatement du roi, ou d'un couvent, d'une église, d'un chapitre; car dans ces siècles d'oppression le clergé du

moins étoit respecté, et c'étoit un grand bien. C'est ainsi que l'existence pacifique des habitans d'un pays et le défaut de garantie sociale donnoient au régime féodal plus d'extension et de consistance; et à mesure qu'il devenoit plus général, la misère et le malheur des peuples prenoient des accroissemens plus rapides. Les guerres entre les grands vassaux, et celles qu'ils faisoient à ceux d'un ordre inférieur étoient continuelles. Chacun ne prenoit conseil que du caprice, de la passion, de l'intérêt ou des circonstances qui lui promettoient des succès brillans; les traités n'étoient que des trêves de guerre ou des trêves momentanées; les combats renaissoient chaque jour sur tous les points de l'Europe; le laboureur sans propriété et même sa liberté personnelle, en étoit toujours l'instrument et la victime; les souverains sans moyens de contraindre l'obéissance, n'en avoient pas même pour résister aux violences dont ils étoient les objets. La seule for

mée de l'état étoit dans les réfractaires eux-mêmes, qui, divisés d'intérêts, se réunissoient pourtant contre celui qu'ils regardoient comme leur ennemi commun, et se montroient peu disposés à punir des torts qui étoient les leurs, ou qui pouvoient aisément le devenir. Tous les états de l'Europe, quelques légères différences près, présentent le même spectacle: un roi sans pouvoir, un peuple laborieux et pauvre, opprimé et ignorant, achetant la force de travail ce qu'il falloit pour ne pas mourir de faim, et une classe de propriétaires terriens riches et puissans, qui pesoit sur le roi et sur le peuple, et se montrait également l'ennemie de l'un et de l'autre.

Dans un ordre, ou plutôt dans un désordre pareil, aucune nation ne pouvoit résister avec énergie et succès à ces aventuriers militaires, guidés par l'amour de la gloire et du butin, conduits à la victoire par des chefs à qui ils savoyent obéir, et qui, véritable fléau de l'Europe depuis le règne de Charle-

magne, ajoutoient aux maux internes des états toutes les horreurs d'une guerre dévastatrice. Ces aventuriers étoient les Normands. Etrangers à l'agriculture, jetés par la nature sur les côtes de la mer, familiarisés avec ses phénomènes et ses dangers, pauvres et hardis, les habitans de la Jutlande, des îles du Dannemarc, et de la Norvège infestoient toutes les mers sur des barques qui portoient depuis douze jusqu'à cent-vingt hommes. Sans boussole, sans connoissances astronomiques, ils se hasardoient à courir les mers lointaines. On leur doit la découverte de l'Islande et du Groenland; on a même prétendu qu'ils avoient abordé dans l'Amérique septentrionale, et lui avoient donné le nom de Vinlande. Navigateurs audacieux, pirates insatiables, ils portoient la terreur sur toutes les côtes maritimes de l'Europe; sur leurs barques légères ils remontoient les fleuves, et pénétrant dans l'intérieur des terres, ils dévastoient les provinces, brûlant les villes et les villages. Nantes

gers, Tours, Blois, Orléans, Bordeaux, Rouen, Paris, Reims et Soissons furent le théâtre de leurs fureurs et de leur cruauté.

Les foibles successeurs de Charlemagne n'avoient ni les talens ni le pouvoir qu'il auroit fallu pour éloigner le danger toujours renaissant. Charles-le-chauve et Charles-le-gros essayèrent de le faire, et ne montrèrent que leur impuissance et leur incapacité. Les combats de la couronne faisoient des alliances particulières avec les Normands, et se félicitoient même d'une diversion qui favorisoit leurs vues ambitieuses. Les pirates devinrent peu-à-peu des conquérans. Enchantés du beau ciel et du sol fertile des contrées qu'ils envahissoient, ils songèrent à s'y fixer, et oublièrent facilement les frimats et la stérilité de leur terre natale. Charles-le-simple fut obligé de céder à Rollon, 912. Pour chef, la Petite-Bretagne et cette partie de la France septentrionale qui de leur nom fut appelée Normandie. Ils subjuguèrent depuis l'Angleterre,

après l'avoir désolée pendant deux siècles. *) La famille normande de Tancrede de Hauteville jeta les fondemens du royaume des deux Siciles, et dut son élévation à sa bravoure, à son habileté et à la politique des papes. **) Ce même peuple, la terreur de l'Europe durant près de trois siècles, créa les grandes monarchies du Nord. ***)

Sans doute il auroit été facile d'arrêter les Normands dès leurs premières invasions, si l'on avoit eu une marine, s'il y avoit eu de l'énergie, de la puissance et du concert dans un seul état de l'Europe, et si les états avoient fait cause commune contre un danger commun. Mais sous le gouvernement féodal chaque individu étoit en guerre avec tout le monde, excepté avec les ennemis de l'état.

*) Guillaume-le-conquérant, 1066.

**) Robert Guiscard, 1057.

***) Gorme le vieux en Norvège (836) réunit toutes les tribus danoises sous son sceptre. Ruric Sineus et Trévor se fixent en 850 sur les bords de la Néva.

Monarchie spirituelle des papes. Sa naissance. Ses progrès.

Au milieu de cette anarchie universelle se formoit en silence, et par des préparations lentes et insensibles, une puissance qui ne devoit reposer que sur l'opinion des peuples, et prouver par un grand exemple que l'opinion est la première des forces, et qu'elle triomphe tôt ou tard de toutes les résistances physiques. Cette puissance ne fut pas l'ouvrage d'un jour, elle dut beaucoup aux circonstances; la foiblesse des autres lui tint souvent lieu de force; le génie et l'habileté de ceux qui en furent les dépositaires, surent profiter des événemens, quelquefois les maîtriser. Elle a fait du mal, beaucoup de mal à l'Europe; nous venons trop tard pour le dire, plus tard encore pour le contester; mais elle a fait aussi du bien à l'Europe, et au défaut de la reconnoissance, la justice doit nous obliger d'en convenir. Dans le moyen âge, où il n'y avoit

point d'ordre social, elle seule sau
 peut-être l'Europe d'une entière ba
 barie: elle créa des rapports entre l
 nations les plus éloignées, elle fut
 centre commun, un point de ralliement
 pour les états isolés. A la vérité
 système politique qu'elle introduis
 n'étoit pas fondé sur la justice, et n'
 voit pas pour but des avantages m
 tuels; l'espèce de garantie qu'elle off
 aux nations, ne suffisoit pas pour a
 surer leur indépendance; elle-mêm
 étoit peut-être un danger d'un nouve
 genre, bien plutôt qu'une sauve-gard
 mais à cette malheureuse époque
 n'avoit que le choix des inconvénier
 Quand on rapproche le temps où l
 vêque de Rome n'étoit que le premi
 curé de la capitale, sans richesses
 sans pouvoir, tour-à-tour opprimé p
 les Barbares et par les empereurs,
 celui où il détrônoit les empereurs,
 du château de Canosse, se repaiss
 du spectacle de leurs humiliations,
 a peine à croire qu'il s'agisse de
 même puissance; mais l'étonneme

cesse quand on parcourt attentivement l'espace qui sépare les deux périodes, et que l'on passe par tous les degrés qui ont successivement conduit la monarchie des papes à sa plus haute élévation. Dans ce tableau, on ne sauroit séparer les progrès de la puissance séculière de ceux de la puissance spirituelle: elles se sont réciproquement rendu de grands services, et l'une a contribué au développement de l'autre.

Dans l'église primitive, la société chrétienne étoit soumise à un régime très-simple. Les anciens, ou suivant le mot grec, les presbytères, les surveillans ou évêques, les serviteurs ou diacres, furent chargés de la gouverner et de la servir. A mesure que les sociétés devinrent plus nombreuses et plus riches, ces fonctions devinrent aussi plus importantes, inspirèrent plus de considération, donnèrent plus de crédit et de pouvoir à ceux qui en étoient revêtus. L'évêque de Rome dut avoir de bonne heure entre ses confrères le même rang que Rome occupoit entre

les villes du monde connu, mais il n'y l'obtint qu'à l'époque où la religion chrétienne devint dominante sous le règne de Constantin-le-grand. Jusque-là, les persécutions que les chrétiens avoient essayées, tombant sur l'église de Rome plus que sur les autres, l'avoient tenue dans un état d'oppression aussi long que cruel. Mais, quoique Constantin eût embrassé le nouveau culte et lui eût accordé une entière protection, l'évêque de Rome n'étoit qu'un évêque métropolitain, et les églises d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem, et surtout celle de Constantinople, dispu-toient à la sienne la primauté. La translation de la résidence impériale, la division de l'empire, ses malheurs, les incursions des Barbares, favorisèrent les accroissemens du crédit de l'évêque de Rome; *) et depuis cette époque jus-
1073. qu'au règne de Grégoire VII, on peut dire que la marche de sa puissance a

*) Il ne fut pape que depuis 607, où Boniface III obtint de Constantinople le titre d'évêque universel.

été presque toujours progressive, quelquefois stationnaire, jamais rétrograde. Nous allons en suivre les développemens.

Dans le quatrième et le cinquième siècle, Rome abandonnée par des empereurs indignes du trône, n'eut souvent d'autre appui ni d'autre défenseur que son évêque. Le courage que les papes montrèrent dans leurs relations avec les farouches vainqueurs de l'empire, l'art avec lequel ils surent inspirer de la clémence aux Barbares, leur méritèrent la reconnaissance des Romains. St Léon sauva la capitale à l'époque où Attila ravageoit l'Italie; les prières et les larmes de ce respectable vieillard trouvèrent le chemin du cœur de ce barbare.

Après la destruction de l'empire d'Occident Constantinople prétendit être souveraine de Rome; mais l'éloignement relâchoit ces liens de dépendance; l'évêque devint la première personne de la ville; son crédit augmentoit à mesure que l'empereur grec perdoit le sien.

C'étoit à lui que l'on s'adressoit dans les situations critiques où le temps ne permettoit pas d'aller demander des ordres à Constantinople; c'étoit encore à lui que l'on avoit recours pour mitiger les ordres sévères et cruels que dictoit la cour de Byzance.

Sujet des Ostrogoths, il le redevint des Grecs. Les Lombards, qui ne ménageoient rien, respectèrent les barrières que leur opposa l'évêque de Rome, et l'exarchat de Ravenne fut épargné pendant cent quatre-vingt-trois ans; à la fin il tomba sous le bras des Lombards. Mais Astolphe rendit un véritable service au pape, eu le débarrassant d'un surveillant incommode et d'un rival dangereux.

Zacharie, qui fut assez habile pour bien accueillir la consultation de l'ambitieux Héristelle, parut disposer d'un trône en sanctionnant l'expulsion de Childéric III et l'élévation de Pépin. Cet exemple fait époque dans les annales de la cour de Rome: il étoit le premier de ce genre, et servit de titre pour en légitimer d'autres.

Etienne ne se contenta pas de cet honneur, qui donnoit plutôt des espérances que des avantages réels. Les Lombards l'inquiétoient: ils l'avoient délivré de l'exarque; il falloit empêcher qu'ils ne s'emparassent du St Siège. Il invoque le secours de Pépin; ce monarque, qui devoit au pape sa couronne, fait la loi aux Lombards, et donne à son bienfaiteur une grande partie de l'exarchat. Telle est la foible origine de la puissance temporelle des papes; cependant cette donation fit plutôt du pape un grand propriétaire qu'un souverain.

Charlemagne et Adrien V désiroient également, par des motifs différens, de détruire la puissance des Lombards; elle fut détruite, et Charles ajouta de nouvelles terres à celles que le St Siège avoit obtenues de la libéralité de Pépin.

Les papes aimoient mieux obéir à un souverain qui fût en quelque sorte de leur création, qu'à l'empereur grec qui les regardoit et les traitoit comme ses sujets naturels. Léon III renouvela

l'empire d'Occident dans la personne de Charles, de son aveu, ou même par son ordre. L'empereur agit toujours en maître de Rome et en supérieur du pape; mais il paroissoit tenir sa couronne de la libéralité de l'évêque. Cette circonstance produisit un grand effet dans l'opinion, et prépara les esprits à des événemens plus extraordinaires.

A cette époque, le pape se trouvoit débarrassé de tous les évêques qui lui dispuoient le premier rang: Antioche, Alexandrie, Jérusalem, conquises par les Arabes, avoient été forcées de suivre le Coran, et les premiers sièges de la chrétienté étoient devenus des églises mahométanes. Le patriarche de Constantinople restoit encore, et c'étoit un rival redoutable: placé près du trône, il pouvoit obtenir de lui ce que le pape, plus éloigné, pouvoit tout au plus s'arroger avec succès. Les disputes sur le culte des images entre l'église grecque et l'église latine amenèrent pour les papes une occasion favorable de les séparer entièrement, et

de se délivrer d'un concurrent dangereux. Sous le règne de Léon l'Isaurien 726. se prépara le grand schisme d'Orient, qui assura au pape la primauté dans tout l'Occident, et contribua beaucoup à l'accroissement de sa puissance.

Pendant que les papes marchaient lentement à la domination, peut-être même sans le savoir, ou du moins sûrement sans former de vastes plans d'ambition, la fondation des ordres monastiques leur préparoit dans tous les pays de l'Europe des instrumens nombreux et dociles. L'exagération d'une idée vraie et même grande, que la vertu consiste dans les sacrifices; le désir de se livrer sans partage à des contemplations religieuses, le dégoût du monde où l'on avoit éprouvé des revers, les malheurs des temps, avoient rempli les déserts d'ermites ou d'ascètes, dès le troisième siècle de l'Ere chrétienne. Antoine 305. et Pacôme avoient rapproché ces anachorètes, les avoient engagés à travailler et à vivre ensemble du produit de leur travail. Leurs besoins étoient peu nom-

breux; la chaleur du climat leur rendoit le jeûne facile. L'Égypte et la Syrie fut leur principal séjour; l'Égypte seule en comptoit cinquante mille. Le climat de la France et de l'Italie exigeoit un régime différent. Benoît de Nursia, qui connoissoit sa nation, son pays et son siècle, fut le véritable créateur des ordres monastiques. Il assujettit les moines à une règle fixe; les vœux qui les y lièrent furent déclarés irrévocables; leurs occupations devoient être les travaux mécaniques, la prière et l'étude. Les bénédictins restant longtemps fidèles à leur destination, devinrent les bienfaiteurs de leur siècle. Du mont Cassin, leur premier domicile, ils se répandirent par-tout, et par-tout par leurs soins éclairés et actifs les forêts abattues, les marais desséchés ouvrirent un vaste champ aux travaux de l'agriculture. Dans la suite, les ordres se multiplièrent au gré des idées et des passions, de l'orgueil et de l'enthousiasme, de l'ambition et de la piété de ceux qui les établirent. Leur mul-

tiplication excessive fut sans doute un grand mal pour la société, surtout lorsqu'ils devinrent riches et oisifs, qu'ils se peuplèrent de tyrans et de victimes, qu'ils entretenirent l'ignorance au lieu de répandre les lumières, et qu'ils devinrent dans tous les états de véritables corps d'armée dont les papes dispo-
soient contre les souverains. Mais il ne faut pas oublier qu'ils furent dans une partie du moyen âge la classe la plus active, la plus éclairée, la plus jalouse de répandre des lumières, et que les cloîtres furent à cette époque le berceau des arts et des sciences.

C'est de leur sein que sortirent ces missionnaires infatigables et courageux, qui poussés par une curiosité active ou par l'esprit de domination, plus souvent par le zèle de la religion, capables de tout sacrifier à ce qu'ils croyoient être la vérité, endurcis à tous les genres de souffrance, portèrent dans le nord de l'Europe les premières semences du christianisme, et donnèrent tant de fois au monde l'exemple d'un dévouement

sublime au devoir. Envoyés par les évêques de Rome, ils servirent plus que personne à étendre leur pouvoir; car tous les pays qu'ils convertissoient au christianisme, étoient en même temps soumis au pape, et étendoient les limites de sa juridiction. Colomban prêcha l'évangile aux Souabes, aux Bavarois, et Gallus partagea ses travaux; Kilian et Willebrod furent les apôtres des Francs et des Frisons; Boniface les éclipsa tous, et parcourut avec un saint zèle et de grands succès, la Hesse et la Thuringe; soutenu par les papes et par les rois de France; il bâtit des églises, et il donna le premier au clergé de l'Allemagne une organisation durable.

745. Archevêque de Maïence, il fut tout-puissant au-delà du Rhin, et auroit peut-être pu facilement se mettre dans une entière indépendance de la cour de Rome; mais, soit par conviction, soit par politique, il attacha toutes les églises de l'Allemagne au St Siège, et contribua de tout son pouvoir à augmenter celui du pape. Ansgare et

autbert propageoient le christianisme en Suède. Othon - le - grand employa pour soumettre les Esclavons, les mêmes moyens que Charlemagne avoit employés pour soumettre les Saxons; les évêchés de Magdebourg, de Misnie, de Brandebourg, de Naumbourg, et de Havelberg devinrent des écoles de culture et d'obéissance, et les progrès de la religion chrétienne accrurent rapidement la puissance du premier évêque de l'église latine, de l'évêque de Rome.

Ainsi les vertus des papes et les services qu'ils rendirent à l'Italie lors de l'incursion des Barbares, la destruction de l'empire d'Occident, l'éloignement et le despotisme impuissant de la cour de Constantinople, l'avidité des Lombards, l'ambition de Pépin et celle de son fils, leur libéralité et leur reconnaissance, les conquêtes des Arabes, les divisions que le culte des images excita dans l'église, le nombre et le succès des missions dans le nord de l'Europe, et la création des ordres monastiques, pré-

paroient les matériaux de l'édifice de la puissance pontificale. Le hasard en créa une partie, d'autres furent produits par la volonté et employés par la prévoyance; mais personne ne pensoit encore à la domination générale et absolue des papes sur les esprits. Le but que se proposoient ceux qui formèrent les institutions et amenèrent les événemens dont les papes ont dans la suite habilement profité, étoit moins éloigné et moins vaste; leurs combinaisons embrassoient une sphère plus étroite. D'ailleurs, ces matériaux étoient éparés et isolés; et sans le génie audacieux de Grégoire qui sut les rapprocher, les unir, en former un ensemble, jamais peut-être on ne se seroit douté de ce qu'il étoit possible d'en tirer. Les siècles précédens avoient travaillé pour lui, et il eut l'art d'y découvrir ce qui pouvoit servir à ses desseins; sa pensée féconda les germes qui dormoient dans le passé, et que lui seul pouvoit développer.

Hildebrand étoit né à Soane en

Toscane, de parens pauvres et obscurs. Un esprit réfléchi et sérieux, un caractère impérieux et dur lui firent choisir la règle de Clugni, et l'austérité de son genre de vie augmenta l'âpreté naturelle de son humeur. Italien de naissance, il partagea de bonne heure la haine que ses compatriotes portoient au despotisme que les Allemands vouloient exercer sur eux, et le mépris qu'ils avoient pour leur ignorance. On devina ses talens, et on se hâta de les mettre à profit. Dans sa jeunesse, il accompagna à la cour de l'empereur Henri III le pape Grégoire VI qui avoit été déposé, et peut-être le peu d'attention qu'on lui témoigna et les hauteurs dont il fut l'objet, déposèrent dans son coeur fier et vindicatif un levain d'animosité contre la maison de Franconie qui occupoit alors le trône impérial. Il jouit de toute la confiance de Victor II, d'Etienne X, de Nicolas II, d'Alexandre II; les affaires les plus importantes et les plus délicates lui furent abandonnées, et il les conduisit avec

un succès mérité. Ses relations et ses voyages, ses talens et les places qu'il occupa, lui fournirent les occasions et les moyens de connoître à fond l'état de l'Europe, les qualités des souverains, les dispositions des peuples, la mesure de résistance que des idées hardies pouvoient rencontrer, et la marche qu'il falloit suivre pour assurer leur triomphe. Pendant vingt ans qu'il gouverna la cour de Rome, il eut le temps de mûrir ses projets d'ambition, de combiner tous les élémens de son plan, d'enchaîner à son but tout ce qui de près ou de loin pouvoit lui être utile, et de se former au grand art d'employer à propos l'audace et la ruse. Elevé au pontificat, il ne tarda pas à réaliser le système de puissance qu'il avoit conçu dès long-temps, et dont il avoit fortement lié toutes les parties. Le moment étoit favorable à l'exécution de ses vues, et il vint à propos pour recueillir les fruits de plusieurs changemens qui s'étoient opérés dans la discipline et dans la doctrine de l'église. Les fausses

crétales qu'un moine mécontent de
 : supérieurs avoit forgées dans le
 uvième siècle, et qu'il avoit publiées
 as le nom du célèbre Isidore, arche-
 que de Séville, étoient peu-à-peu
 ties de l'obscurité dans laquelle l'i-
 orance du siècle, ou la politique des
 èques de Rome, les avoit laissées;
 bliées en apparence dans un temps
 il eût été facile de dévoiler la four-
 rie, elles s'étoient accréditées par le
 ence prudent qu'on avoit gardé sur
 : objet; bientôt on commença à met-
 en avant les maximes et les princi-
 s qu'elles contenoient, et qui tous
 doient à établir la suprématie du
 ge de Rome sur tous les autres siè-
 s et même sur tous les trônes. On
 oit fait quelques applications hardies
 heureuses de cette doctrine, et c'é-
 ient autant de faits dont on se ser-
 it pour l'appuyer. Tout le bas clergé,
 écontent ou jaloux du pouvoir des
 èques et des archevêques, saisissoit
 ec empressement le moyen que leur
 ésentent les fausses décrétales pour

se soustraire à ses supérieurs légitimes. L'usage s'introduisit d'évoquer les causes à Rome; on aimoit mieux obéir à un maître éloigné; la soumission à ses ordres paroissoit être volontaire, et non obligatoire. Les abbés qui voyoient de mauvais oeil les évêques disposer des biens des couvens, furent des premiers à solliciter des exemptions, et à demander de dépendre immédiatement de Rome. Plusieurs souverains avoient invoqué la médiation du pape dans leurs démêlés, quelquefois même dans leurs affaires de famille; les divorces des princes avoient été portés au tribunal de Rome, et sous les foibles successeurs de Charlemagne les papes avoient essayé les foudres de l'excommunication, et ces essais avoient réussi. De Constantinople même on s'étoit quelquefois adressé à l'évêque de Rome pour décider entre les concurrens au siège de la capitale, et Nicolas V avoit dans le neuvième siècle déposé le savant patriarche Photius. Ces événemens avoient donné au siège de Rome, à l'époque où Grégoire

goire parut sur la scène, une suprématie réelle.

Les changemens qui s'étoient faits dans la doctrine de l'église, légers dans l'origine et bientôt plus considérables, avoient d'abord été combattus et contestés; mais ils étoient généralement reçus dans le onzième siècle, et augmentoient les richesses, la considération et le pouvoir du clergé. La doctrine du purgatoire, si bien appropriée aux craintes et à la foiblesse des hommes, avoit acquis de l'importance depuis Grégoire-le-grand; l'idée de convertir en amendes les pénitences imposées par l'église avoit ouvert une source inépuisable de revenus, et la multitude de prières auxquelles on astreignoit les coupables avoit rendu le rosaire un objet de première nécessité. Paschase Ratbert s'étoit exprimé sur l'Eucharistie de manière à faire croire que les ecclésiastiques qui l'administroient étoient tous des personnages divins qui opéroient des miracles continuels. Les expressions de Paschase étoient devenues,

au temps de Grégoire VII, des expressions sacramentales: les idées qu'elles présentoient étoient des idées consacrées par le respect universel; elles relevoient le caractère et la destination du clergé, et plus le clergé s'élevoit dans l'opinion, plus le chef du clergé, le pape, devoit avoir de puissance et de crédit.

Grégoire VII en prenant possession du siège de Rome, sentit tout l'avantage qu'il pouvoit tirer des exemples du passé, des principes et des cérémonies de l'église, des idées régnantes et des préjugés dominans, pour faire de la puissance pontificale la première de toutes les puissances. Il n'ignoroit aucune des facilités que lui offroit sa position, et il n'étoit pas homme à les négliger. L'Europe ne fut pas longtemps en suspens sur ce qu'elle avoit lieu de craindre et d'espérer de lui. Il falloit d'abord commencer par assurer la liberté de l'élection des papes, et la mettre hors de toute atteinte de la part des empereurs. Jusqu'à cette époque

ils avoient regardé leur couronnement par l'évêque de Rome comme une cérémonie d'usage, et la confirmation de l'élection de ce même évêque comme une condition nécessaire et absolue de sa validité. Les empereurs de la maison de Saxe, se croyant rois d'Italie par cela même qu'ils portoient la couronne de Charlemagne, avoient envisagé les papes sous le même point de vue que lui, et ne les avoient pas toujours traités aussi bien qu'il avoit traité Léon III. Les Othons allant prendre la couronne à Rome, y avoient paru en maîtres, et si Othon III avoit réalisé son projet d'y transférer sa résidence, la monarchie des papes n'auroit probablement jamais existé. Déjà sous le pontificat de Nicolas II et d'Alexandre II, l'adroit Hildebrand avoit profité de la minorité de l'empereur Henri IV et de la régence foible de sa mère Agnès, pour proclamer des principes qui tendoient à préparer l'indépendance des papes. Il avoit été décidé que les cardinaux, qui dans l'origine n'étoient que

les chanoines de l'église de Rome, éliroient seuls l'évêque, et que la demande de confirmation à l'empereur n'étoit qu'un acte de complaisance de la part des papes; Alexandre II occupa même le St Siège malgré la reine Agnès qui vouloit y placer Honorius II. A la vérité, quand Hildebrand eut été élu, Rome demanda à Henri IV, devenu majeur, de le confirmer; mais à peine l'eut-il fait, et il le fit malgré les conseils de ses ministres qui l'avertirent de se défier de cet archidiacre, qu'il eut lieu de s'en repentir. Le premier usage que Grégoire fit de son pouvoir fut d'attaquer la prérogative impériale.

L'audace double les forces, parce qu'elle double l'opinion qu'on s'en forme; elle produit l'étonnement et la terreur, et l'un et l'autre paralysent et empêchent la résistance. C'est le mot de l'énigme que présentent tous les grands changemens qui ont eu lieu sur la scène du monde. Pour réussir dans les entreprises difficiles, il suffit quelquefois de faire croire qu'on est sûr

de réussir. L'exécution du plan de Grégoire VII en offre un exemple frappant. Quelles que fussent les préparations et les acheminemens des siècles qui l'avoient précédé, quelque favorable que fût le moment, il pouvoit paroître impossible de rompre brusquement les liens qui attachoient la puissance spirituelle à la puissance temporelle, et surtout de soumettre la seconde à la première. Qu'étoit-ce qu'un évêque de Rome à côté d'un empereur d'Allemagne tel que Henri IV, plus redoutable encore par ses qualités personnelles que par les forces de son empire, et qui, dans la lutte qui alloit s'engager, devoit être soutenu par tous les souverains de l'Europe? car cette cause leur étoit commune à tous. Grégoire ose annoncer ouvertement ses prétentions, ou plutôt il invoque ce qu'il appelle des droits incontestables, et, partant de là comme l'un fait, il lance ses foudres contre quiconque prétend les révoquer en doute. Dans ses principes l'église seule est souveraine, aucun laïque ne

peut conférer un bénéfice quelconque à un prêtre, sans se rendre coupable de simonie, crime puni par l'excommunication la plus prompte et la plus terrible. Aucun ecclésiastique ne doit se marier; le célibat est pour lui d'obligation stricte; il ne doit vivre et respirer que pour l'église, tenir tout d'elle, et lui rapporter tous les momens de son existence. Les évêques et les archevêques ne sont que les vicaires du pape; les rois eux-mêmes sont ses vassaux, et leurs royaumes sont les domaines du St Siège.

Telles étoient les maximes fondamentales de la nouvelle théorie qui vint étonner et diviser l'Europe; toutes les parties de la religion catholique, toutes les institutions et toutes les cérémonies furent attachées avec un art infini à cette doctrine inconcevable, et devinrent autant d'appuis et de conséquences de ses principes. Le système de la cour de Rome a été pour l'enchaînement, la liaison et la perfection de l'ensemble, le chef-d'oeuvre des sys-

nes. Son but étoit sans doute la mination la plus vaste, la plus com-
 te, la plus durable et la plus in-
 te que l'on puisse imaginer. Mais
 and on fait un moment abstraction
 but, on ne peut se défendre d'ad-
 rer à quel point tous les moyens d'y
 rvenir étoient bien choisis et bien
 culés. Il falloit une tête aussi for-
 ment organisée que celle de Grégoire
 ur créer d'un seul jet un tout aussi
 n lié; il falloit son courage pour le
 duire au grand jour, et une volonté
 fer, comme la sienne, pour le faire
 mphier de tous les obstacles. En
 n Henri IV, prince aussi éclairé et
 si intrépide que malheureux, s'élève
 tre cette doctrine subversive de l'or-
 social, et fait même déposer Gré-
 re dans un synode national tenu à
 orms; le pape emploie les mêmes 1075.
 ies contre lui, et, avec plus de suc-
 , délie ses sujets du serment de fidé-
 , et soulève toute l'Allemagne. La
 té de Henri est obligée de fléchir
 s l'orgueil de Grégoire; pendant les

rigueurs de l'hiver il va lui demander l'absolution, et ne l'obtient qu'après avoir passé trois jours dans la cour extérieure du château de Canosse, nus pieds et couvert d'une tunique de laine. En vain Robert Guiscard oppose aux prétentions du pape, qui réclame une partie du royaume de Naples et de la Sicile, un nom célèbre et redouté, des victoires et des forces militaires voisines de Rome et menaçantes. Ce brave Normand qui n'avoit jamais connu la crainte, cède à celle de l'excommunication. Les successeurs de Grégoire marchent sur ses traces; fidèles à ses principes, ils ne perdent jamais leur but de vue. Ce trône électif est successivement occupé par des hommes de caractère, d'âge, de condition différente; mais tous animés du même esprit, ils poursuivent le même objet, et ne varient que dans le choix des moyens. Ce que l'un arrache avec hauteur, l'autre l'obtient par la souplesse; celui-ci réussit par la rapidité de ses entreprises, celui-là arrive à ses fins en tem-

orisant à propos. Les générations se succèdent, et la cour de Rome ne se départ pas de ses anciennes maximes. La monarchie des papes s'établit sur le plan de Grégoire, par les talens, l'habileté et l'audace d'Urbain II, d'Innocent II, d'Alexandre III, d'Innocent III. Les souverains tour-à-tour attaqués, se soumettent par foiblesse ou par nécessité. La résistance même qu'ils opposent ne sert souvent qu'à aggraver leur sort, et à donner de nouvelles forces à la puissance pontificale. S'ils avoient pu concentrer leurs mesures, conjurer le danger au moment où il se montra, et réunir leurs moyens contre une surpation qui les atteignoit ou les menaçoit tous, jamais le St Siège n'auroit dominé les trônes; mais le défaut de communication entre les états, l'ignorance et la foiblesse, rendoient tout accord entr'eux impossible. Cette monarchie universelle d'un nouveau genre, qui n'avoit d'autres ressorts, d'autres sources de revenus, d'autres armes que ses opinions, naquit et se consolida,

parce que les papes trouvoient des alliés contre le souverain de chaque pays dans ses propres sujets qui étoient en révolte permanente contre lui; ils détrônèrent les empereurs d'Allemagne, en présentant aux villes de l'Italie l'appât de la liberté, et aux nobles de l'Empire germanique l'attrait de l'indépendance.

Cette puissance des papes alla toujours croissant jusqu'à Boniface VIII. Nous verrons dans le tableau de l'Europe au quinzième siècle, quels événemens préparèrent sa décadence et quelles causes l'amènèrent. Cette puissance reposoit sur l'ignorance et s'opposoit au développement des esprits; elle a souvent semé la division dans les états et allumé les guerres civiles, mais elle rapprocha les nations; elle fut pour les états ce que la puissance publique est pour les particuliers, un pouvoir coactif et menaçant; ce fut un tribunal suprême élevé au milieu de l'anarchie universelle et dont les arrêts furent quelquefois aussi respectables que respectés; elle prévint et arrêta le despo-

tisme des empereurs, remplaça le défaut d'équilibre, et diminua les inconvéniens du régime féodal.

C r o i s a d e s .

1095—1270.

Sur les côtes de la mer Méditerranée, à l'ouest de l'Asie, s'étend un petit pays, situé entre le 52 et le 53 degré de longitude, moins grand que la Sicile, et beaucoup moins fertile. Le Jourdain le traverse du nord au sud. Le long de ses rives courent des plaines; le reste du sol est montueux.

Ce coin de terre joue un grand rôle dans l'histoire. Il a été dès les temps les plus reculés, le théâtre d'événemens auxquels a tenu la civilisation d'une grande partie du monde. Berceau de deux religions, entées l'une sur l'autre, et qui ont eu une influence décisive sur les progrès de la moralité

et de la raison en Europe, ce pays a de tout temps intéressé l'homme religieux, le philosophe et l'ami de l'humanité. Depuis près de dix-huit siècles, les descendans de ses premiers habitans, dispersés sur toute la surface de la terre, conservent leur empreinte originaire, et sont autant de monumens irrécusables et qui se renouvellent sans cesse, de ses lois et de sa religion, de ses usages et de ses moeurs. Cette contrée a été successivement occupée par tous les conquérans de l'Asie. Jérusalem, prise par le farouche Omar, 638. avoit eu lieu de se louer de ses nouveaux maîtres. Les Chrétiens étoient restés en possession d'une partie de la ville, moyennant un certain nombre de pièces d'or. Les Mahométans les avoient laissé jouir en paix de la propriété du St Sépulcre; des essaims de pèlerins, séduits par le charme magique que d'illustres personnages répandent sur les lieux où ils vécurent, et croyant s'acquitter du devoir le plus sacré, accouroient de l'orient et de l'occident,

pour visiter cette terre sainte, et pouvoient satisfaire sans danger les besoins d'une piété innocente. Sous le troisième des Caliphes Fatimites, le fanatique Hakem, cette paix fut interrompue. Hakem aspirait à la gloire de prophète, et pour prouver sa mission, il persécuta les Chrétiens de la Palestine et détruisit leurs temples. Après la mort de cet insensé, les Arabes reprirent leurs habitudes, revinrent à leurs maximes de tolérance, et les pèlerins recommencèrent.

Dans le onzième siècle, les Turcomans, peuple nomade, originaire des contrées situées à l'est de la mer Caspienne, qui remplissoient l'Asie du bruit de leurs exploits, et fondoient un nouvel empire aux dépens des Arabes et des Grecs sous les princes de la famille de Seljuk, marchant de victoires en victoires, pénétrèrent aussi dans la Palestine et s'emparèrent de Jérusalem. Ces féroces vainqueurs 1076. n'épargnèrent les sectateurs d'aucun culte. Les Chrétiens périrent dans les

supplices. Le patriarche de Jérusalem fut traîné sur le pavé du temple, et y éprouva les plus cruels traitemens. Les pèlerins n'osoient plus approcher de la Palestine. L'Europe étoit indignée de ces sacrilèges, mais elle n'opposoit à ces outrages que des gémissemens stériles, lorsque tout-à-coup, à la voix d'un ermite, elle se précipita sur l'Asie pour reconquérir le St Sépulcre, et pendant un siècle et demi, elle arrosa du sang de ses habitans cette terre sainte et désirée.

Cet ermite, qui opéra un des plus grands mouvemens dont l'histoire ait conservé le souvenir, étoit natif d'Amiens, et se nommoit Pierre. Il avoit visité le St Sépulcre, environ vingt ans après que les Turcomans en eurent fait la conquête, et il avoit été témoin des malheurs et de l'oppression des Chrétiens. Ce spectacle avoit échauffé sa tête naturellement ardente: il se crut destiné par le ciel à des choses extraordinaires, et cette conviction intime lui donna le courage de les entrepren-

bre. et les moyens de les exécuter. Il se présente à Urbain II qui méditoit déjà le projet d'une guerre sainte; le pape sentant tout le parti qu'il peut tirer de ce fanatique, l'accueille, l'encourage, et l'envoie dans toute l'Europe enflammer les esprits, Son éloquence agreste et grossière, appropriée au caractère de ses auditeurs, produit des effets merveilleux. Il fait une peinture touchante de l'état de la Palestine et des malheurs des Chrétiens; il promet le ciel à ceux qui s'armeront pour les délivrer; son assurance en impose; son enthousiasme se communique, et s'agagne de proche en proche avec une prodigieuse rapidité; plus les idées sont confuses, les termes vagues, l'objet éloigné, et plus l'enthousiasme devient actif; chaque prosélyte est à son tour apôtre et prédicateur; l'exemple entraîne ceux que le fanatisme n'anime pas; il seroit inutile de rester tranquille au milieu du mouvement universel.

Urbain, croyant les esprits suffisamment préparés, convoque un concile à

Plaisance; il y eut un très-grand concours; les ambassadeurs de l'empereur grec y parurent en supplians, le discours du pape arracha des larmes aux auditeurs. La guerre auroit pu être proclamée avec succès. Mais, soit qu'Urbain ne jugeât pas que l'exaltation fût encore assez forte, soit que François d'origine, il voulût que la France fût le centre du grand mouvement qu'il méditoit, il convoque un second concile à Clermont en Auvergne; c'est là qu'au milieu d'une foule immense, il décrète la guerre sainte. Dieu le veut! devint le mot d'ordre; une croix rouge sur l'épaule ou sur la poitrine, le signe de ralliement. Cette formule vague, mais impérieuse, ce signe sensible, marque de distinction pour les vrais fidèles, multiplièrent à l'infini le nombre des dupes, qui devinrent presque toutes autant de victimes.

Au premier coup-d'oeil, les succès de Pierre l'ermite ont de quoi surprendre, mais la surprise cesse quand on examine attentivement, quel étoit à cette

ette époque l'état de l'Europe. Il étoit
 el qu'une guerre éloignée, difficile, re-
 gieuse, bien loin de contrarier les
 abitudes, les opinions, les intérêts des
 ifférentes classes de la société, étoit
 our toutes un besoin, ou du moins
 n objet très-séduisant. Le fanatisme
 le Pierre n'eût produit aucun effet
 ans un autre siècle. Il fut l'occasion,
 t non la cause des Croisades; et le
 u de son zèle tomba au milieu d'un
 as de matières inflammables qui n'at-
 ndoient qu'une étincelle pour s'em-
 aser.

Une guerre, dont la religion étoit
 objet, entreprise au nom et par l'or-
 e du pape, favorisoit trop les idées
 domination de la cour de Rome,
 our qu'elle n'en accueillît pas le pro-
 t avec chaleur. D'ailleurs, quelle ad-
 irable facilité cette guerre n'offroit-
 e pas pour écarter de l'Europe, ou
 our affoiblir des souverains dont l'am-
 tion, le caractère, les moyens déran-
 oient les vues ambitieuses de la cour
 Rome. La Palestine fut un lieu
 l.

d'exil, volontaire pour les uns, forcé pour les autres, où passèrent successivement Conrad III, Louis VII dit le jeune, Philippe Auguste, Richard-coeur-de-lion, et les deux Frédéric, dont les rares talens et la puissance étendue menaçoient d'ébranler le St. Siège. Le clergé de toute l'Europe, par politique, par fanatisme, ou par l'effet d'une soumission aveugle aux volontés de Rome, partageoit le zèle des papes pour les Croisades, et soutenoit de tout son crédit cette entreprise nouvelle qui devoit augmenter sa puissance. Les rois étoient charmés d'éloigner leurs belliqueux et turbulens vassaux; leur absence seule étoit un grand bien; leur mort devoit faire retomber des terres à la couronne; le desir qu'ils avoient de paroître avec éclat à la guerre, les engageoit à vendre leurs domaines, et dans leur précipitation, ils les vendoient à vil prix. D'autres souverains étoient eux-mêmes entraînés aux croisades par des idées religieuses, ou animés par l'esprit de Chevalerie, qui contribua beaucoup aux

succès des croisades, et que les croisades à leur tour fortifièrent et répandirent de plus en plus.

Cette institution singulière, dont on ne sauroit assigner la naissance ni indiquer l'auteur, est sortie insensiblement, avec ses lois, ses usages, ses caractères distinctifs, du sein des circonstances, et de l'état même de la civilisation en Europe. L'esprit de la chevalerie offroit un mélange unique de bravoure, de religion et d'amour. Les règles de l'ordre social, ou plutôt l'absence totale de garantie et de sûreté, bondannant les individus à leurs propres forces, il s'étoit formé pour le maintien de l'Europe, une confrérie d'hommes vaillans qui ne reconnoissoient d'autre chef et d'autre guide que l'honneur, n'avoient d'autre but que celui de protéger les foibles, d'autre besoin que celui de la gloire, d'autres moyens que les armes, d'autres plaisirs que les aventures, d'autres liens que la conformité des principes, des habitudes et les goûts. La vigueur, l'adresse, la

bravoure, la courtoisie étoient les seuls titres à l'admission; la lâcheté et la perfidie faisoient exclure de cette association fière, pure et libre. Elle reçut de l'influence du clergé et des idées dominantes un caractère religieux, de la clôture des femmes une teinte de galanterie, de l'activité de l'imagination, commune chez tous les hommes peu développés, de l'isolement et de l'ignorance des peuples, enfin du loisir et du désœuvrement des esprits la passion du merveilleux et les moyens d'en multiplier les effets. Les croisades ne produisirent pas l'esprit de la chevalerie, elles ne firent que le répandre et le nourrir, en transportant les chevaliers dans des contrées lointaines, inconnues, où le sol, le climat, les productions, les moeurs, le gouvernement, la religion, où tout étoit nouveau pour eux; ce fut au contraire l'esprit de la chevalerie qui accrédita les croisades, et qui rendit cette manie plus générale.

La plus grande partie des seigneurs ne prit part à ces expéditions que par

humeur chevaleresque; d'autres, en plus petit nombre, y cherchoient de nouveaux plaisirs, convoitoient les richesses de l'Orient, ou espéroient même d'y fonder des états puissans. Le peuple condamné à un travail pénible et ingrat qui lui donnoit à peine le nécessaire, étoit si malheureux que tout changement de place lui paroissoit un véritable bien. Les individus connoissoient peu les agrémens et les commodités de la vie: ils ne connoissoient que le besoin; n'ayant point de douces habitudes à rompre ni de sacrifices à faire, ils s'enrôloient avec plaisir. C'étoit un moyen sûr de se soustraire au servage. La paresse, la curiosité, l'amour du butin produisoient aussi leur effet, et entroient pour quelque chose dans le zèle. Enfin, une cause générale, d'une activité prodigieuse, se mêloit aux motifs particuliers aux différentes classes de la société. C'étoit la perspective d'obtenir le pardon de tous ses désordres, de s'assurer le salut par un moyen facile, d'échapper à tou-

tes les autres pénitences, et de mériter une indulgence plénière.

Telles furent les véritables causes de la maladie des Croisades. Sans compter les nombreux essaims d'aventuriers, qui sans chef, sans armes, sans guides se mirent en marche pour la Palestine, et périrent en route de famine, de maladies, ou par la vengeance des peuples justement indignés de leurs excès, il y a eu sept expéditions principales. La plupart de ces armées se rendirent par terre à Constantinople, passèrent la mer sur les vaisseaux que leur fournit l'empereur grec, ou que leur louèrent les Vénitiens, les Génois, les Pisans, et elles ne commencèrent leurs opérations militaires qu'après avoir débarqué sur les côtes de l'Asie-Mineure. La première croisade fut la seule qui réussit. Elle n'avoit à sa tête aucun souverain. De simples seigneurs, Raimond comte de Toulouse, Boémond, Hugues de Vermandois, Baudouin comte de Flandre, et son frère le sage et valeureux Godefroi, la com-

mandoient. Après les sièges difficiles et glorieux de Nicée et d'Antioche, ils assiégèrent Jérusalem, la prirent, et y ^{1099.} créèrent un royaume, dont Godefroi fut le premier et Lusignan le dernier souverain. Jérusalem retomba au pouvoir des infidèles.

Conrad III empereur d'Allemagne, ^{1147.} et Louis VII roi de France, entreprirent tous deux séparément de reconquérir la Terre sainte. Conrad qui avoit devancé Louis, étoit déjà battu quand Louis VII passa le Bosphore. Il le rencontra dans sa fuite. Louis ne fut pas plus heureux, et revint en Europe avec les débris de son armée. Frédéric Bar- ^{1188.}berousse, obligé de prendre les armes pour se soustraire aux persécutions des papes, eut d'abord des succès brillans. Il battit les Turcomans, il prit Icone, il pouvoit se flatter d'arriver au but, lorsqu'il périt pour s'être baigné imprudemment dans le Cydnus. Cette expédition de Frédéric Barberousse étoit proprement dirigée contre Saladin. Ce héros Turcoman, qui avoit toutes les

vertus de sa nation sans avoir aucun de ses vices, avoit fondé une grande puissance en Syrie et en Egypte. Il s'étoit emparé de Jérusalem, et en avoit chassé Guy de Lusignan. Ce fut contre lui que Richard-coeur-de-lion et Philippe Auguste prirent les armes. On choisit dans cette expédition le véritable moyen de réussir. On prit la route par mer. Richard étoit plus chevalier que général, et plus général que roi; Philippe Auguste étoit plutôt politique habile que guerrier heureux. La division se mit entre eux. Philippe retourna en Europe. Le roi d'Angleterre continua ses opérations militaires, et il obtint des succès brillans. La victoire d'Ascalon que Richard remporta sur Saladin, fut le dernier exploit du héros anglois dans la Palestine. La perfidie de Philippe Auguste l'obligea de conclure un traité peu avantageux, et de retourner en Europe. Bientôt après 1193. mourut Saladin, emportant au tombeau sa gloire toute entière.

Sous Innocent III, le plus audacieux

Les pontifes qui depuis Grégoire VII
 occupèrent la chaire de St Pierre,
 forma la quatrième croisade. Elle
 fut dirigée contre Constantinople, au
 lieu de l'être contre les Turcs. Les
 Français unis aux Vénitiens s'emparèrent
 de la capitale de l'empire grec.
 On vit la famille des Courtenais s'as-
 seoir sur le trône des empereurs, et
 les Comnènes fugitifs à Trébizonde.

L'illustre Frédéric II fut aussi con-
 vaincu de renoncer aux muses dont il
 méprisoit le commerce, pour prendre la
 croix; c'étoit le seul moyen de dissiper
 ses craintes que ses rares qualités don-
 noient au pape, et d'expier le tort de
 son mérite; mais il ne fit par cette
 défiance qu'ajourner des mal-
 heurs qu'il croyoit éviter pour tou-
 jours. Il mit à la voile à Brindes, et
 par crainte d'être excommunié par Gré-
 goire IX, il continua sa navigation mal-
 gré la saison avancée. Il obtint du
 Sultan la restitution de Jérusalem, de
 Bethléhem, de Nazareth, mais ses en-
 nemis ne lui pardonnèrent pas d'avoir

accordé aux Mahométans la liberté de culte qu'il assuroit aux Chrétiens.

Les deux dernières croisades furent entreprises par Louis IX roi de France, et toutes deux échouèrent. Ce prince juste et habile paya tribut aux erreurs de son siècle; peut-être jamais la religion n'eut-elle une plus grande part à une guerre religieuse. Il attaqua les Turcs en Afrique, et ce fut en conquérant l'Égypte qu'il voulut s'assurer la Palestine. Le plan étoit bien conçu, 1248. mais il fut mal exécuté. Louis s'embarqua pour son expédition; il prit 1249. Damiette, et s'avançant dans le pays après ses premiers succès, il trouva entre Maïssour et le Caire sa ruine et celle de son armée. Captif pendant 1254. cinq ans, il retourna en France. Le malheur ne l'avoit point corrigé, et l'expérience fut perdue pour lui. Il prépara une nouvelle expédition, dé- 1270. barqua à Tunis, et mourut sur l'ancien territoire de Carthage, laissant son armée dans la situation la plus critique. Son fils plus sage ne s'obstina pas à

continuer l'entreprise, et donna le signal au départ à ses troupes. Ce fut le dernier acte de cette sanglante tragédie, qui pendant près de deux siècles avoit occupé toute l'Europe, et qui lui coûta près de six millions d'hommes.

On peut demander: pourquoi les croisades ont-elles eu si peu de succès? Il est facile de répondre à cette question. La ligne d'opération des croisés étoit immense. Les armées une fois éloignées de leur pays natal, en étoient entièrement séparées, et ne pouvoient pas espérer des renforts. La route par terre étoit longue et difficile. Les fatigues et les maladies affoiblissoient l'armée avant qu'elle arrivât à Constantinople, et le défaut total de marine empêchoit de prendre le chemin le plus court et le plus sûr. Les empereurs grecs craignoient les succès des croisés beaucoup plus que ceux des Turcs. S'ils ne les trahirent pas, du moins ne les servirent-ils pas avec beaucoup de zèle; Alexis Comnène, prince fin et prudent, traça le premier

à cet égard à ses successeurs une route qu'ils suivirent fidèlement. La désunion des rois qui conduisoient ces armées, l'indiscipline des troupes féodales, l'influence d'un climat meurtrier pour les habitans du Nord, les excès et les débauches des soldats et des chefs, paralysèrent ou fondirent en peu de temps ces corps immenses. D'ailleurs, le sultan de Nicée et d'Antioche, et plus tard le célèbre Saladin, furent des ennemis redoutables qui savoient profiter de leur position. Enfin, le fanatisme des Chrétiens avoit allumé le fanatisme des Turcs, et sous ce rapport les deux partis se battoient à armes égales, et la vigueur de la résistance étoit proportionnée à la fureur de l'attaque.

Le mauvais succès de ces guerres religieuses n'empêcha pas qu'on n'en entreprît toujours de nouvelles, et cette manie dura pendant un siècle et demi. Ce phénomène a de quoi surprendre. L'enthousiasme pour un objet quelconque ne se soutient pas long-temps;

plus il a de force, plus il est passager. Rarement est-il à l'épreuve des révers, et survit-il à des défaites multipliées. Mais le fanatisme religieux qui animoit une grande partie des croisés, est, de tous les genres de fanatisme, celui dont les esprits une fois malades, guérissent le plus lentement. Comme il porte sur des objets qui se dérobent aux sens, et sur les rapports d'un monde invisible, l'expérience, véritable antidote de tous les autres genres de fanatisme, ne diminue en rien son activité. Les fatigues, les souffrances, les sacrifices, rendus inutiles par l'événement, n'en sont que plus méritoires à ses yeux. Il regarde les malheurs qu'il éprouve, fruits de l'incapacité et de l'imprudence, comme des épreuves plutôt que comme des leçons; moins il réussit dans ses entreprises, et plus il se fait un devoir de se roidir contre les obstacles, et de faire de nouveaux efforts. D'ailleurs, lorsque l'enthousiasme commençoit à se refroidir, les papes avoient soin de ranimer par les discours de leurs

agens et les prédications de leurs missionnaires. Ainsi le célèbre abbé de Clairvaux, St Bernard, à qui son éloquence, ses talens et ses vertus acquirent un si grand ascendant sur tous les esprits, ralluma en France et en Allemagne un feu prêt à s'éteindre, le zèle reprit de nouvelles forces, et l'on vit se former la seconde croisade. La politique des papes, l'ambition des princes et leur humeur chevaleresque eurent plus de part aux croisades qui suivirent les deux premières, que l'enthousiasme religieux. Cet enthousiasme fut le mobile principal de l'armée qui conquit Jérusalem sous les ordres de Godefroi, il animoit Louis VII et Conrad III; mais Richard-coeur-de-lion et Philippe Auguste desiroient plus la gloire que le salut. Les Frédéricis furent obligés de s'armer pour prévenir les foudres du Vatican, ou pour les éteindre. Ceux qui marchèrent sous leurs drapeaux vers la Terre-sainte tenoient beaucoup plus à leurs personnes qu'à cette expédition, ou ne vouloient que du mouvement et

du butin. Dans les deux dernières croisades, Louis IX avoit sûrement plus d'enthousiasme que les guerriers qui le suivoient et que l'obéissance ou l'honneur guerrière déterminoient beaucoup plus que l'intérêt de la religion. On a beaucoup écrit sur les effets que les croisades ont produits, et sur leurs conséquences heureuses ou funestes. Étoient-elles de pieuses folies, ou des entreprises sagement conçues et mal exécutées? Ont-elles été plus nuisibles qu'utiles, ou plus utiles que nuisibles? Il est aussi facile de décider la première de ces questions, qu'il l'est peu de décider la seconde à la satisfaction de tous les partis. Rien ne prouve mieux le défaut total de système politique en Europe que ces guerres prétendues saintes, qui armèrent successivement toutes les nations pour des intérêts chimériques. Aucun état n'eût osé envoyer toutes ses forces à une si grande distance, si les autres avoient été assez puissans ou assez éclairés pour profiter de cet avantage. Aucun

état ne se seroit affoibli, épuisé volontairement dans ces entreprises riles, si l'on avoit eu des idées justes sur la route qu'il falloit suivre, sur les pays qui devoient être le théâtre de la guerre, sur les difficultés de l'entreprise et sur le peu de fruits qu'on pouvoit se promettre, même des succès les plus brillans. Mais l'ignorance qui résultoit toujours de l'isolement des peuples, telle que tout le monde s'imaginait qu'il s'agissoit d'acquérir des avantages immenses au prix de légers sacrifices. Aucun danger ne menaçoit l'Europe du côté de l'Asie. Les Turcomans, des débris de l'empire des Arabes, avoient formé de nouveaux états, qui de gardes du chalife étoient devenus ses maîtres, avoient eu une perte de puissance qui pouvoit faire craindre à Constantinople, et même au nord de l'Europe, de voir renaître le territoire des conquêtes des Arabes. L'histoire offre peu d'exemples d'un succès de princes pareils à Toghrubeg, à son neveu Alp-Arslan, et surtout à Maschud Schah.

chacun successeur de ce dernier, qui furent les créateurs et les soutiens de cette puissance. Mais lorsque l'Europe arma contre l'Asie, le beau moment de l'empire des Seldschuckes étoit déjà passé. Cette monarchie s'étoit divisée en plusieurs petits états, et affoiblie par des partages toujours funestes. Il n'y avoit donc point de danger commun et imminent, qui puisse expliquer et justifier les croisades sous le point de vue politique.

L'empereur grec fut le seul qui gagnât aux succès de Godefroi de Bouillon. Il recouvra plusieurs provinces de l'Asie-Mineure que les Turcomans lui avoient enlevées. Sans contredit, Constantinople devoit être regardé comme le boulevard de l'Europe du côté du midi; mais ce boulevard n'étoit point menacé. Ce furent si peu des considérations de ce genre qui déterminèrent les souverains à prendre part aux croisades, que plus tard, à une époque où les états de l'Europe étoient déjà parvenus à une sorte de maturité politique.

tique, ils laissèrent tomber Constantinople sous les coups d'autres Turcs appelés Osmanlis, qui depuis la fin du treizième siècle avoient marché de conquêtes en conquêtes, et qui long-temps ont fait trembler l'Europe. Ainsi les croisades, qui au premier coup-d'oeil paroissent annoncer un concert politique entre les nations européennes bien avant le quinzième siècle, examinées de plus près, prouvent directement le contraire. Elles n'ont été que des folies longues et sanglantes que le pouvoir de l'imagination, les préjugés, les moeurs, les habitudes de la société à cette époque excusent et expliquent, mais qu'elles ne sauroient justifier. Les papes eurent des vues personnelles en les faisant prêcher et en forçant les princes à les entreprendre, et ces vues qui font peu d'honneur à leur moralité, en font beaucoup à leur discernement; mais si le St Siège a montré dans cette occasion une politique habile, il est clair que les autres états qui ont été ses instrumens et ses jouets, ses dupes

et ses victimes, n'en avoient point, ou en avoient une bien mauvaise.

Mais, par l'événement, les croisades n'ont-elles pas été un bien pour l'Europe; et n'ont-elles pas eu une grande influence sur la renaissance de l'ordre social, de l'industrie et du commerce? Pendant long-temps on n'a aperçu que les effets de ces pieuses extravagances, et ce point de vue ne leur étoit nullement favorable. La perte de cinq à six millions d'hommes, consumés par la faim, la fatigue, la soif, les maladies, les excès, le fer et le feu de l'ennemi, une perte immense de forces, de temps et de capitaux, l'accroissement du pouvoir de la cour de Rome, le goût des aventures, la passion des armes, le mépris des travaux paisibles, fixés dans toutes les têtes et devenant les traits caractéristiques du siècle; tel a été le produit net des croisades, tels ont été leurs effets directs et immédiats: qui pourroit sous ce rapport entreprendre leur apologie?

Aussi les écrivains qui ont voulu

les présenter dans un jour plus avantageux, se sont-ils appliqués à saisir et à mettre en saillie leurs suites indirectes et éloignées. On a dit que ces expéditions lointaines, et les nouveaux objets qu'elles faisoient passer sous les yeux des croisés, avoient dû frapper les esprits les moins attentifs, étendre leurs idées, et leur offrir de nombreux points de comparaison: que l'autorité des rois avoit gagné par l'absence ou la mort de leurs vassaux, et que les progrès de l'ordre social avoient été en raison directe de ces accroissemens; que le commerce des Vénitiens, des Pisans, des Génois avoit dû aux croisades son étendue, son activité et ses succès, et que sans ces entreprises, l'Europe n'auroit pas avancé à pas hâtifs, comme elle l'a fait, dans la carrière de la civilisation.

Remarquons d'abord, que dans cette chaîne immense de causes et d'effets dont se compose l'histoire du monde, il n'y a point de folie ni de crime qui de près ou de loin ne puisse amener

quelque chose d'utile; mais du moment où ces suites heureuses n'ont pas été prévues par l'agent, on ne sauroit lui en faire un mérite. A la vérité, dans l'enchaînement général de l'univers, les événemens préviennent, expient ou corrigent les effets des crimes et des erreurs des hommes; mais il ne s'ensuit pas que ces crimes et ces erreurs changent de nature. Comme aucune action humaine ne meurt stérile, il n'y en a aucune qui au bout d'un certain espace de temps, se mariant avec d'autres causes, n'ait peut-être produit beaucoup de bien; mais souvent l'action n'en a pas moins été téméraire ou criminelle, insensée ou coupable; ses effets immédiats appartiennent seuls à son auteur, et forment ses titres à la honte ou à la gloire. Une fois jetée dans l'immensité, nous ne sommes plus responsables de ce qu'elle amène; c'est la part du hasard, et non celle de l'homme. Ainsi les croisades pourroient avoir fait par l'enchaînement des circonstances, le bonheur de

l'espèce humaine, sans obtenir ni mériter de nous autre chose que des sentimens de pitié pour les victimes de ces pieuses folies, et de mépris pour ceux qui les sacrifèrent à leur ambition.

Certainement les croisades ont contribué aux progrès de la vie civile en Europe; mais on leur a fait honneur d'institutions qui existoient avant elles, ou qui sont nées trop long-temps après pour qu'on puisse les leur attribuer. Même dans le cercle des objets où l'on ne sauroit méconnoître leur influence, elle n'a été que secondaire et subordonnée à d'autres causes plus actives. Elles n'ont fait qu'accélérer la naissance ou les développemens de ce que la marche même de la civilisation et la force eussent amené un peu plus tard.

Ces voyages militaires offroient sans doute une grande variété d'objets et un vaste champ d'observations: mais il est un degré d'ignorance et de léthargie morale, où l'on ne veut pas voir, et où l'on ne sait pas observer. C'étoit

cas de la plupart de ceux qui prirent part aux croisades. D'ailleurs, les préjugés religieux et l'orgueil national ne pouvoient inspirer un souverain mépris pour tout ce qui tenoit de près ou de loin aux Infidèles. Les croisades firent librement fermenter des têtes jusqu'alors inertes, et mirent des idées nouvelles en circulation; mais en prenant pour mesure, et en l'appliquant aux esprits de cette époque, on est sûr de tomber dans l'exagération.

Les croisades ont augmenté la puissance des rois en augmentant leurs domaines; ceux qui furent assez sages pour ne pas prendre part au mouvement général, ont pu s'en servir pour affermir leur autorité; mais plusieurs souverains employèrent toutes leurs forces à ces coûteuses expéditions, et se firent eux-mêmes à leur tête. Les rois qui revirent leur patrie, revinrent plus passionnés pour la guerre, plus avides d'exploits et d'aventures, plus dociles et plus indomptables qu'ils étoient partis.

La principale cause des progrès du pouvoir royal, et par cela même de l'ordre social, fut l'établissement des communes, la création et la multiplication des villes. Dans plusieurs pays elles étoient nées et florissoient avant le croisades. On ne sauroit nier que ces guerres n'aient étendu la sphère de spéculations en étendant celle des connaissances, et que les républiques de l'Italie n'en aient profité pour acquies des lumières précieuses sur les productions des contrées que baigne la Méditerranée, et pour s'ouvrir de nouveaux débouchés; mais afin de rester toujours sur la ligne du vrai, n'oublions pas que Venise, Gènes, Pise étoient parvenues à l'époque des croisades à un haut degré de prospérité, qu'elles étoient déjà en relations de commerce avec Constantinople, et que les Arabes d'Espagne faisoient bien avant cette époque, par l'Égypte et les côtes de Syrie, le commerce de l'Inde.

Le plus grand bien que les croisades firent à l'Europe, fut le mouvement

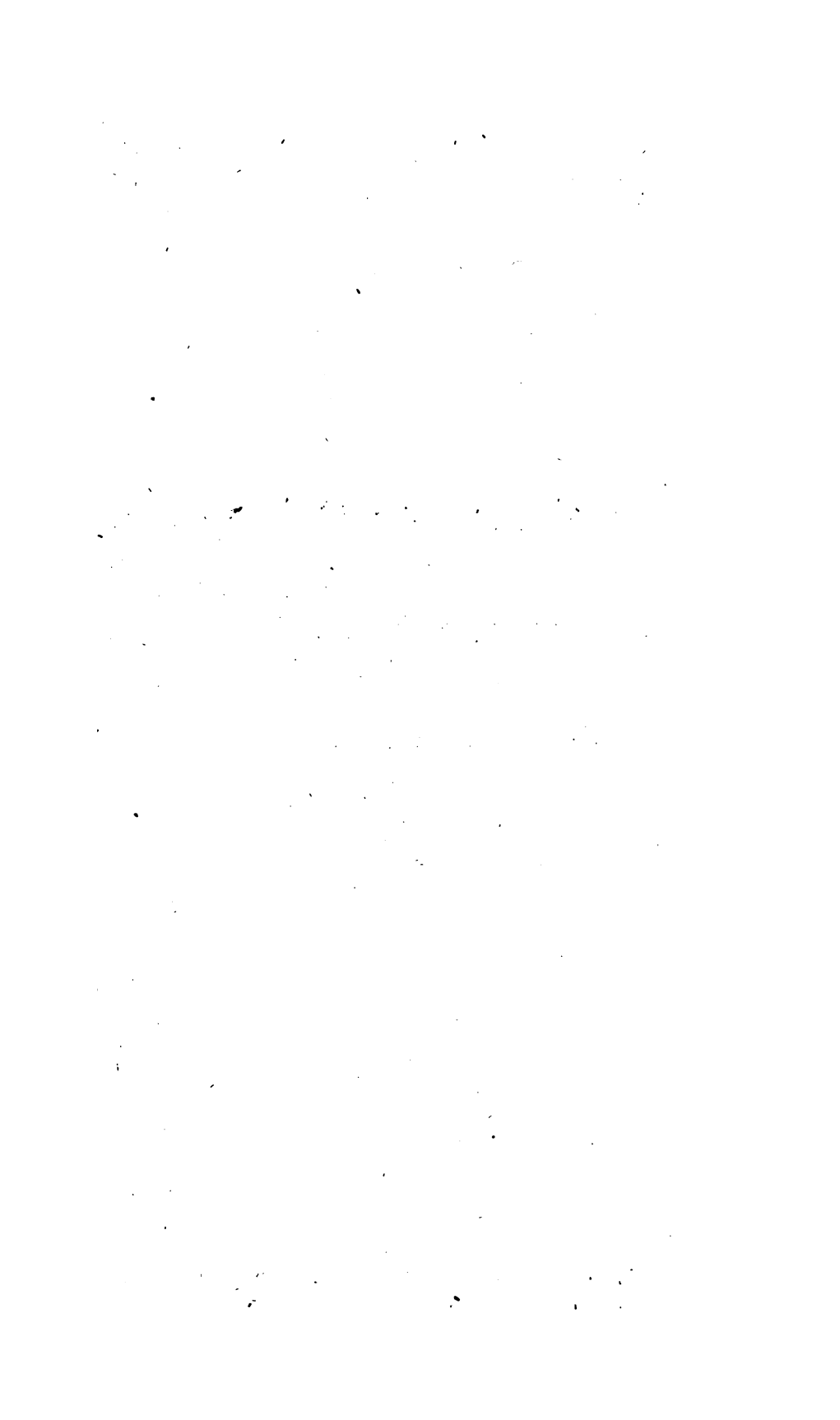
qu'elles lui imprimèrent, et la forte impulsion qu'elles donnèrent à tous les peuples. Les esprits étoient paralysés. Il falloit leur rendre l'usage de leurs forces par une commotion violente et soudaine. Le moyen qui l'opéra, fut une idée dominante. Elle étoit fausse, absurde même; mais c'étoit une idée, c'étoit déjà beaucoup que cette espèce d'empire que l'intelligence exerçoit sur la matière. Quand la société marche, et que l'activité générale tend par des moyens lents et insensibles à un perfectionnement réel, ce seroit délire ou crime que de produire un mouvement subit et universel, dont on ne pourroit calculer les effets, qui détruiroit le travail de la civilisation et dissoudroit la société dans ses élémens; mais quand toutes les forces sont dans un repos absolu et dans une stagnation complète, un grand mouvement est salutaire; il empêche la putréfaction, et fût-il mal dirigé dans son principe, il pourra devenir utile. Les croisades produisirent cet heureux effet; elles

agitèrent et secouèrent fortement l'espèce humaine en Europe. L'impulsion survécut à l'objet vers lequel elle avoit été dirigée. La folie cessa, mais l'activité des esprits se porta avec le plus grand succès sur tous les genres de travaux paisibles. La création de nouveaux besoins fut un nouveau bienfait des croisades. Les croisés apprirent à connoître des objets de jouissance qui leur étoient entièrement inconnus. Plusieurs contractèrent même l'habitude de plaisirs et de commodités nouvelles. De retour dans leur patrie, ils ne voulurent pas y renoncer. Pour se les procurer, il falloit ou les produire dans le pays même, ou multiplier le nombre d'autres productions qui pussent servir à les payer, et devenir des objets d'échange. Dans les deux cas, c'étoit au travail qu'il falloit avoir recours, et le seul moyen de l'encourager étoit d'améliorer le sort des classes laborieuses, et de les intéresser au succès de leur industrie en leur assurant la liberté de jouir des fruits de leur activité. On

multiplia le nombre des villes, on favorisa l'existence des artisans; le tiers-état prit des accroissemens rapides, et ce fut à lui que les états de l'Europe, à la fin du quinzième siècle, durent principalement les progrès de l'ordre social, de la puissance et de la richesse nationale.



T A B L E A U
DES
R É V O L U T I O N S
DU
SYSTÈME POLITIQUE DE L'EUROPE
DEPUIS
LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE.



CHAPITRE I.

Des causes qui ont préparé la naissance du système politique de l'Europe.

Dans l'ancien monde, tout reposoit sur l'esclavage domestique et personnel. Cette circonstance seule explique les travaux immenses que les anciens ont entrepris et exécutés, et fait comprendre la nature de leurs constitutions politiques. Ce fait seul rend raison de l'imperfection dans laquelle la plupart des arts mécaniques restèrent, même chez les Grecs et les Romains. Dans le moyen âge, l'asservissement de la majeure partie du peuple, l'indépendance des propriétaires terriens, et la nullité du pouvoir royal offroient un ordre de choses plus vicieux encore, et menaçoient de naturaliser dans tous les pays les maux de l'anarchie et du despotisme. La naissance des villes sauva l'Europe, fit prendre à la

civilisation une marche plus sûre, et étendit ses bienfaits aux individus de toutes les classes. Il se forma dans toutes les contrées une pépinière d'hommes libres et industriels, qui exercèrent les arts et les professions utiles. Des villes, véritable berceau de la liberté civile, elle se répandit dans les campagnes, affranchit insensiblement les laboureurs, leur procura et leur garantit justice et propriété. Le tiers-état vint se placer, dans les assemblées de la nation, après la noblesse et le clergé, mais à côté de ces ordres puissans. Le travail avoit amené le bien-être; le bien-être multiplia le travail. Il avoit fallu créer une sorte d'ordre social pour faire naître l'industrie; à mesure qu'elle fit des progrès, elle conduisit à perfectionner l'ordre social. Les rois avoient employé ce que l'anarchie féodale leur avoit laissé de pouvoir, pour établir les premières villes; les bourgeois de ces cités devenus industriels et riches, consacrèrent leur fortune et leurs bras à l'accroissement et au maintien du pouvoir royal, qui seul pouvoit leur servir d'égide contre le brigandage de leurs puissans voisins. L'industrie et le commerce amenèrent

un genre de richesses différentes de celles du sol, et créèrent des propriétaires qui n'avoient pas un pouce de terrain. La législation suivit dans ses progrès le développement de l'activité nationale; des propriétés nouvelles et une foule de nouveaux rapports exigeoient des lois nouvelles et des tribunaux mieux organisés; ces lois parurent, ces tribunaux prirent naissance: ainsi, dans l'Europe civilisée, la liberté civile, la puissance politique, la richesse nationale, les succès les plus brillans de la culture n'ont eu d'autre principe que l'industrie, et le travail a été le grand ressort du mécanisme et du perfectionnement de la société.

Ce fut en Italie que des circonstances heureuses amenèrent la fondation des premières villes, qui furent le berceau des sciences et des arts, et le foyer des lumières. Les bourgs fondés par l'empereur Henri I en Allemagne n'étoient que des enclos palissadés, où dans les invasions, les hommes et les troupeaux trouvoient un asyle. Dès le commencement du onzième siècle, Gènes, Lucques, Pise, Milan, Pavie, Asti, Crémone, Lodi étoient non seulement des villes florissantes, mais elles faisoient

des actes de souveraineté, concluoient des traités, et formoient des alliances. Plusieurs d'entre-elles durent leur activité et leur opulence aux avantages de leur position: la nature les invitoit au commerce; elles le firent. D'autres profitèrent des divisions qui agitèrent l'Italie dans le dixième siècle, pour acquérir des avantages précieux; caressées par tous les partis, elles obtinrent de tous des privilèges plus ou moins considérables. Les Othons restèrent trop peu de temps en Italie pour s'apercevoir des progrès de cette puissance naissante, et pour la combattre avec succès. Ils ne demandoient à leur passage qu'un hommage vague et de l'argent; on leur accordoit sans peine l'un et l'autre. Lorsque la grande querelle s'engagea au sujet des investitures, entre Grégoire VII et Henri IV, les villes d'Italie favorisèrent les projets de la cour de Rome, et elles virent avec plaisir la puissance spirituelle des papes empêcher les progrès de la puissance temporelle des empereurs. Les papes eurent l'art de persuader aux villes de la haute Italie qu'ils ne travailloient que pour leur liberté, ou plutôt elles firent semblant de le croire.

avoient déployée sur le théâtre de la politique et de la guerre, fut dirigée sur d'autres objets, et produisit les plus beaux fruits. Elles perfectionnèrent leur gouvernement municipal, qui inclinoit selon les localités à l'aristocratie ou à la démocratie. Elles créèrent des arts nouveaux, multiplièrent dans leur sein les travaux de tout genre, et firent seules le commerce de la Méditerranée et des mers voisines. Les guerres qu'elles firent aux seigneurs qui possédoient des terres dans leur voisinage, pour les en dépouiller, ou pour les forcer à venir se fixer au milieu d'elles, partagèrent quelque temps leurs forces; les guerres qu'elles se firent l'une à l'autre par jalousie et par ambition, devoient préparer leur décadence; mais elle fut long-temps lente et presque insensible. A l'époque des Croisades, elles étonnèrent l'Europe par le nombre de vaisseaux qu'elles mirent en mer, et par les sommes considérables qu'elles prêtèrent aux souverains. Cet étonnement fut suivi de comparaisons douloureuses, et de réflexions utiles. Les rois et les seigneurs sentirent que l'existence des villes favorisoit l'industrie, qu'elles seules pouvoient fournir aux

frais d'expéditions lointaines et difficiles ; et ils tâchèrent de créer chez eux cette classe active de citoyens, qui paroissoit être la véritable source de la richesse nationale.

Dans plusieurs pays elle avoit déjà pris naissance ; il suffisoit d'étendre et de multiplier ces établissemens. En France, les rois de la maison de Capet avoient employé ce moyen efficace de se ménager des ressources pécuniaires, et d'opposer un contre-poids au pouvoir de la noblesse et du clergé. Louis VI fut le premier qui créa des corporations d'artisans dans plusieurs districts de ses domaines ; il leur donna le droit de choisir leurs magistrats et de porter les armes, et ces communes reconnoissantes le soutinrent contre l'aristocratie féodale.

Cet exemple fut suivi en Angleterro et en Allemagne. Les relations de l'Empire germanique avec l'Italie y avoient fait connoître des objets de jouissance et du luxe que le travail et l'industrie pouvoient seuls donner les moyens d'acquérir. Les mines du Hartz et la culture de la vigne sur les bords du Rhin étoient des sources de richesses insuffisantes ; on tâcha de s'en

ouvrir de nouvelles. Les arts se multiplièrent. Ils cherchent la sûreté et le repos, et pour opérer avec succès ils ont besoin les uns des autres. Les artisans conduits à se rapprocher par leur dépendance mutuelle, réunirent leurs habitations dans le voisinage des églises qui attiroient beaucoup de monde, ou des couvens qui étoient respectés par la violence. Le premier usage qu'ils firent de l'argent que leur activité leur avoit procuré, fut d'acheter de leurs souverains qui étoient pauvres, ou de leurs seigneurs qui étoient avides, de nouveaux droits et une plus grande mesure de liberté. Bientôt ils obtinrent non seulement l'entière jouissance de leurs propriétés, mais encore une excellente garantie de leur existence politique, la permission de porter les armes. Les maîtrises prirent naissance. Elles devoient empêcher que les procédés des arts ne se perdissent, assurer à l'ouvrier les dédommagemens d'un long et pénible apprentissage, et dans un temps où la loi ne protégeoit pas encore les individus isolés, mettre chaque individu sous la sauvegarde d'un corps considéré.

Jusqu'à cette époque, la noblesse et le

argé avoient seuls formé la nation dans
 us les pays de l'Europe. Eux seuls étoient
 nsultés ou sollicités par les souverains
 and ils vouloient des conseils ou de l'ar-
 nt. Dans les contrées où les états ne
 rtageoient pas avec le prince le pouvoir
 iverain, le clergé et la noblesse avoient
 endant un certain degré d'influence sur
 législation. Cette influence étoit avouée
 la raison, et conforme aux vrais prin-
 es. Dans toute bonne constitution, la
 priété doit être la condition et la me-
 e des droits politiques, comme elle est
 sera toujours la mesure de l'intérêt que
 individus prennent à la chose publique,
 des services qu'ils sont en état de lui
 idre. Tant qu'il n'exista pas d'autres
 priétés que des propriétés territoriales,
 étoit dans l'ordre que ceux qui les pos-
 loient, représentassent l'état tout entier.
 is l'existence des villes, leur liberté et
 r industrie ayant créé un nouveau genre
 propriétés, la constitution politique de-
 t éprouver des changemens. Les bour-
 is souhaitèrent de députer aux assem-
 es de la nation, des hommes pris dans
 r sein qui pussent présenter et appuyer

leurs demandes, soutenir leurs intérêts, empêcher que les propriétaires terriens ne les sacrifassent à leur cupidité. Les rois favorisèrent les justes prétentions des villes. Ils voyoient dans leur influence politique un excellent moyen de contenir ces nobles fiers et belliqueux, toujours enclins à désobéissance et à la révolte. Les princes et les villes avoient les mêmes ennemis combattre et les mêmes dangers à craindre; l'identité de leurs intérêts devoit les unir. D'ailleurs, il y avoit plus de ressources et de numéraire dans les villes que dans les campagnes; et c'étoit d'argent que les princes avoient le plus besoin à une époque où ils étoient à-peu-près réduits aux revenus de leurs domaines. Les députés des villes furent donc admis à ces assemblées importantes où les rois conféroient avec les propriétaires sur les affaires générales de l'administration. Le tiers-état se forma, et prit par-tout des accroissements rapides.

Philippe-le-bel qui fut plus que hardi dans ses démêlés avec Boniface VIII, qui punit si cruellement les Templiers et leurs richesses, mais qui montra dans l

opérations du gouvernement un rare mélange de fermeté et d'adresse, convoqua les Etats de France, et ce furent les premiers où parurent les députés des villes. 1301.

En Angleterre, durant les troubles qu'excitèrent sous Henri III, des violations multipliées de la grande-charte, l'adroit Leicester qui étoit à la tête des mécontents, appela au parlement les députés des communes, afin de se ménager des appuis. 1258.

Le premier pas une fois fait, il ne fut plus possible de reculer. Henri III, après qu'il eût été rétabli sûr le trône, et son fils Edouard I, sanctionnèrent l'innovation de Leicester en suivant son exemple. Les querelles qui s'élevèrent au commencement du quatorzième siècle entre les maisons de Bavière, d'Autriche et de Luxembourg, au sujet de la couronne impériale, servirent à augmenter la puissance et le crédit des villes de l'Allemagne. Tous les partis recherchèrent leur amitié, et elles obtinrent voix et séance à la diète. Ce fut en 1309 qu'elles parurent pour la première fois à la diète de Spire, et qu'elles formèrent un troisième collège. Sous Louis de Bavière, 1344.

à la diète de Francfort, elles eurent déjà un suffrage décisif.

L'existence politique que les villes avoient acquise dans le treizième et le quatorzième siècle, étoit le fruit de leur activité; elle exerça à son tour une action aussi forte que bienfaisante sur les progrès de leur industrie et sur l'accroissement de leurs richesses. Plus on acquéroit de capitaux, et plus on avoit de moyens de les augmenter à l'indéfinité. La division du travail ignorée des anciens, impraticable dans les siècles d'ignorance et de barbarie, s'établit et se répandit de plus en plus. Ce principe si simple et si fécond en conséquences, auquel tient en grande partie toute la civilisation moderne, fut suggéré par la réunion d'un grand nombre d'artisans dans le même lieu, dicté par la nécessité, ou inspiré par cet instinct de l'intérêt propre que l'on prendroit quelquefois pour du génie. La création des jurandes étoit déjà une application heureuse de ce principe, mais qui, dans la suite, devoit empêcher des applications plus heureuses encore, et s'opposer à de nouvelles subdivisions du travail. L'agriculture éprouva aussi les effets de l'industrie des villes. Elles renfermoient beaucoup de consommateurs; leur

issance augmentoit tous les jours leurs consommations; ces demandes réveilloient ou encourageoient l'agriculture: et la terre produisit davantage, parce qu'on la sollicita par un travail plus soutenu.

Dans les Pays-bas, en Allemagne, en Angleterre, il se forma des confédérations de villes, qui avoient pour but de simplifier, d'accélérer, de multiplier les affaires mercantiles, d'entreprendre à frais communs des expéditions lointaines, coûteuses, ou d'assurer le transport des marchandises et la liberté du commerce en déployant l'appareil de la puissance. Le voisinage de la mer, de grands fleuves navigables, et la douceur du gouvernement, avoient élevé les villes des Pays-bas à une prospérité aussi brillante que solide. Celles d'une partie de l'Allemagne avoient marché dans la même route avec un succès égal. Elles créèrent une association célèbre, connue sous le nom de Hanse. Les premiers fondateurs en avoient été jetés par la ville de Brème, mais elle s'accrut et fleurit principalement dans le treizième et le quatorzième siècle. Le nombre des villes montoit à soixante-douze; selon d'autres, à 1164.

quatre-vingt. Anvers, Rotterdam, Bruges, Ostende et Dunkerque dans les Pays-bas, Calais, Rouen, St Malo, Bordeaux, Bayonne et Marseille en France, Barcelone, Séville et Cadix en Espagne, Lisbonne en Portugal, Livourne, Naples, Messine en Italie, Londres, Hambourg, Brême, Lubeck, Danzig, étoient les villes les plus puissantes et qui avoient le plus d'influence dans la ligue. Leurs spéculations mercantiles s'étendoient des mers qui baignent l'Italie, à celles qui sont voisines du pôle. L'activité du commerce vivifioit l'industrie, et les productions variées de l'industrie alimentoient le commerce. La Hanse avoit choisi quatre bureaux principaux pour l'adresse et l'expédition des marchandises, Londres, Bergen, Nowogorod et Bruges. Les seigneurs hasardoient rarement d'attaquer les propriétés des villes hanséatiques. Elles se faisoient respecter et craindre des souverains eux-mêmes. Waldemar III roi de Danemarck, et Eric furent obligés de s'humilier devant cette association de simples marchands.

1348.

1428.

Ainsi la liberté civile avoit amené l'industrie, l'industrie avoit appelé le com-

nerce; la richesse nationale se formoit dans plusieurs pays. Il se trouvoit dans les villes des capitaux considérables, nés de l'excédent annuel des productions sur les consommations. Ces capitaux appliqués à de nouvelles entreprises, se reproduisoient eux-mêmes, et pouvoient être employés à des objets d'utilité générale. La puissance nationale existoit déjà, et la puissance publique devoit nécessairement en résulter. Ces effets ne s'annoncèrent dans la plupart des états de l'Europe, d'une manière frappante, que vers la fin du quinzième siècle. Ce fut alors qu'on put voir clairement que le travail étoit la véritable base de la société civile. Les guerres sanglantes entre la France et l'Angleterre, qui commencèrent sous Philippe de Valois, et durèrent jusques sous le règne de Charles VII, les discordes civiles qui agitèrent l'Angleterre pendant plus de quarante ans, les troubles de l'Allemagne, qui ne devinrent plus rares que depuis l'avènement de Frédéric III au trône impérial, avoient empêché le développement rapide de tous les germes d'activité, d'opulence, de civilisation que la création des villes avoit préparés et

déposés dans tous les pays. Mais les progrès avoient été réels, quoique souvent ils fussent lents et insensibles. Vers la fin du quinzième siècle, se trouvoient en Italie, en France, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, des élémens et des moyens de puissance, qui placés sous une seule main, pouvoient créer pour chacun de ces états, de grands dangers et de grandes ressources.

Dans toutes les contrées dont nous venons de parler, l'anarchie féodale avoit fait place à une autorité tutélaire. Au milieu de tous ces pouvoirs des seigneurs et des vassaux, qui s'entre-détruisoient les uns les autres, et qui faisoient de tous ceux qui étoient capables de défendre leurs droits à main armée, autant de petits souverains, s'étoit formée une puissance qui mettait de l'unité dans le corps politique, commençoit à faire, de ces associations bizarres, de véritables états. Plusieurs circonstances avoient concouru dans le treizième et le quatorzième siècle à l'accroissement de l'autorité royale. Les Croisades y avoient contribué indirectement. L'existence des communes avoit offert aux souverains des ressources pécuniaires plus abondantes que

es dons gratuits de leurs vassaux, des amis naturels dans l'assemblée des Etats, des alliés puissans en temps de guerre.

L'introduction du droit romain et l'établissement des justices royales augmentèrent beaucoup la prérogative des princes. Le code de Théodose avoit toujours conservé quelque autorité en Italie; mais il étoit inconnu au reste de l'Europe. Au commencement du onzième siècle on enseigna publiquement le droit romain à Bologne. On accourut de toutes les parties de l'Europe à cette école célèbre, et bientôt la nouvelle jurisprudence fut généralement adoptée. Les villes où les rapports civils de toute espèce s'étoient multipliés, trouvoient dans les lois romaines la décision des cas litigieux qui se présentoient au milieu d'elles. Les maximes du droit romain étoient très-favorables au pouvoir monarchique, et devoient être bien accueillies des souverains. Au jugement de Dieu et aux épreuves équivoques ou absurdes dont on s'étoit servi jusqu'à cette époque pour constater l'innocence ou le crime, la jurisprudence romaine substituoit une marche qui devoit conduire plus sûre-

ment au but, l'examen des témoins et des circonstances matérielles du fait. L'application de ces nouveaux principes demandoit de l'intelligence et de l'instruction. Les rois créèrent des tribunaux d'appel, mieux composés que ne l'étoient et ne pouvoient l'être les justices seigneuriales. Le besoin fit porter à ces tribunaux, non seulement les procès qui s'élevoient dans les domaines de la couronne, mais encore les causes compliquées et difficiles qui s'agitoient dans les villes et entre les seigneurs eux-mêmes. Déjà vers la fin du treizième siècle, cet usage avoit presque obtenu force de loi. Le roi étoit regardé comme l'organe suprême de la justice, comme l'appui et le protecteur des victimes de l'oppression. Ce bel attribut de la souveraineté lui donna un pouvoir réel et un plus grand pouvoir dans l'opinion. De plus, beaucoup de grands fiefs furent incorporés et réunis à la couronne dans les différentes contrées de l'Europe, et cette incorporation augmenta la force du prince, et diminua la résistance qu'il rencontroit dans l'exercice de son pouvoir.

L'affoiblissement de la puissance des
papes

papes tournoit aussi dans tous les états au profit de l'autorité monarchique. Les Croisades avoient porté d'abord le crédit de la cour de Rome au plus haut degré; mais les mauvais succès qu'elles eurent, et les lumières qu'elles répandirent, lui enlevèrent dans la suite une partie de son prodigieux ascendant. Dans ses démêlés avec Boniface VIII, Philippe-le-bel avoit donné l'exemple d'une fermeté inflexible et d'une audace heureuse. Cet exemple qui apprenoit aux souverains le secret de leurs forces, ne fut pas perdu. La translation du siège pontifical à Avignon, où il resta soixante-dix ans, fit perdre au pape la force d'opinion que lui donnoient les idées de puissance qui tenoient toujours au seul nom de Rome dans l'imagination des peuples. Depuis l'arrêt injuste et sanglant qui abolit l'ordre des Templiers, on ne vit en lui que l'instrument docile des volontés de Philippe-le-bel. Le schisme d'Occident offrit à l'Europe pendant trente-huit ans le spectacle scandaleux de deux ou trois concurrens se disputant la chaire de St Pierre, reconnus par quelques états, rejetés par les autres, s'anathématisant l'un l'autre

1308.

1377.

et se déclarant chacun seul véritable et seul infailible. Ces scènes révoltantes, mais instructives, firent faire d'utiles réflexions. Les esprits s'éclairèrent, et l'on commença à traiter d'usurpation le pouvoir que les papes exerçoient sur les souverains. Les conciles de Pise, de Constance et de Bâle, convoqués pour mettre fin au schisme et pour réformer l'église, eurent de la peine à réussir dans l'une de ces opérations, et n'entreprirent jamais l'autre. Mais leur autorité parut supérieure à celle des papes. Si les pères du concile ne guérirent pas les maux de l'église, ils les découvrirent sans ménagement à l'Europe entière. Des abus qui n'avoient pas encore été dénoncés à l'opinion publique, le furent par des hommes qu'on ne pouvoit pas soupçonner de partialité, et qui s'élevèrent contre eux avec autant de vérité que de force. Les prédications et les écrits de Wicléf, de Jean Huss et de Jérôme de Prague, trouvèrent les esprits bien préparés à recevoir des impressions contre la cour de Rome; la mauvaise foi et le fanatisme dont les derniers furent les victimes, servirent peut-être mieux leur cause qu'ils ne l'eussent

it eux-mêmes par le raisonnement et par l'éloquence. Toutes ces causes réunies voient abaissé le pouvoir redoutable des papes, sous lequel dans le douzième et le treizième siècle, les souverains s'étoient vus forcés de plier la tête. Les rois gagnèrent beaucoup à cet abaissement. Les seigneurs ne pouvant plus espérer de protection efficace de la part du chef de l'église dans leurs révoltes, ces révoltes devinrent moins fréquentes, et furent plus rarement impunites. Les princes ne redoutant plus les foudres de l'excommunication, procédèrent contre les réfractaires avec plus de vigueur et une juste sévérité.

Ils le firent avec d'autant plus de succès, que l'augmentation de leurs revenus et les secours qu'ils trouvoient au besoin dans la richesse et la libéralité des villes, leur permirent d'entretenir vers le milieu du quinzième siècle des troupes permanentes et soldées. Jusqu'alors il n'y avoit eu d'autre force publique que les vassaux, qui se refusoient à maintenir l'ordre dans l'intérieur des états, et qui ne se prêtoient que difficilement à des opérations suivies au dehors. Les Brabançons en Angleterre,

les bandes noires que Charles V envoya en Castille sous les ordres de du Guesclin, n'étoient que des troupes levées momentanément et mal disciplinées. Charles VII forma le premier en France un corps de gendarmerie, qu'il entretint à ses dépens, même en temps de paix, dont il pouvoit se servir également contre les ennemis de la France et contre ses sujets rebelles, et qui fut le noyau des nombreuses et brillantes armées que nous verrons agir dans le seizième siècle. Cette institution multiplia les moyens de défense, et devoit naturellement suggérer aux souverains des projets de conquête.

L'invention de la poudre à canon, ou plutôt l'application de la poudre à l'art de la guerre, fournit aux souverains de grandes facilités pour combattre ces chevaliers retranchés dans leurs donjons, ces vassaux puissans, habiles à manier la lance et l'épée. On a disputé sur l'époque de l'invention de la poudre et sur ses véritables auteurs. Les Chinois, les Arabes, les Européens ont tous leurs partisans qui veulent leur en attribuer la gloire. Les Anglois la revendiquent pour Roger Bacon, les Alle-

nands pour Berthold Schwartz. Ce qu'il y a de certain, c'est que la poudre ne fut employée qu'en Europe, à la fin du quatorzième siècle, à multiplier les moyens de détruire l'espèce humaine. Il est douteux que les Anglois aient dû les victoires de Creci, de Poitiers et d'Azincourt à l'usage heureux qu'ils firent de quelques coulevrines, mais il est incontestable que sous le règne de Charles VII on avoit non seulement des arquebuses, mais une sorte d'artillerie. Ces nouvelles armes, inconnues aux anciens, ont amené de savantes applications des mathématiques à l'art de la guerre, changé entièrement la tactique, préservé l'Europe d'invasions et de conquêtes pareilles à celles de Gengiskhan et de Tamerlan; elles ont rendu les combats moins acharnés sans les rendre moins meurtriers, les guerres plus dispendieuses sans les rendre plus rares; elles ont affoibli dans les armées l'action des causes morales, et réduit le soldat à l'état de simple machine. Dans leur origine, elles furent néprisées par ces braves chevaliers accoutumés à serrer leur ennemi de près, et ils médaignèrent d'en faire usage. Les rois

s'en servirent avec d'autant plus de succès pour dompter les grands vassaux, et pour les soumettre aux lois. Insensiblement les armes à feu décréditant les anciennes armes, firent tomber la chevalerie en désuétude, et amenèrent par degrés l'abolition entière du système militaire féodal.

Sous Louis XI, Maximilien I et Henri VII, ces causes avoient déjà produit leur effet. Les ressorts de l'état étoient soumis à l'action du monarque. La puissance publique dont il étoit le dépositaire, n'avoit pas existé tant que ses élémens n'avoient pas été réunis. Les nations commencèrent à s'observer, à s'étudier, à se connoître réciproquement. Louis XI fut le premier qui imagina d'avoir dans tous les pays de l'Europe des observateurs avoués qui pussent l'instruire de la situation des choses et des personnes dans les autres états, des démarches, et même des projets de toutes les cours. Ces communications actives et continuelles entre les peuples, ont fait de la totalité du monde policé une espèce de république fédérative et d'ensemble organisé. Les relations devenant plus fréquentes à mesure qu'on se connoissoit mieux

On sentit la nécessité de rendre plus faciles et plus rapides les moyens de transporter les choses et les personnes. Louis XI dont la politique inquiète et soupçonneuse vouloit être informée de tout, introduisit l'usage d'envoyer les lettres par des courriers fixes et réglés. On a attribué à l'université de Paris l'invention des postes et des messageries, invention importante, qui a peut-être fait disparaître l'hospitalité, mais qui a lié les états et rapproché les nations. Son existence suppose qu'il y a déjà chez un peuple une grande circulation d'hommes et de marchandises, mais elle rend à son tour cette circulation plus rapide, plus animée, plus générale.

Les progrès de la navigation et les grandes découvertes qu'ils ont amenées à la fin du quinzième siècle, ont bien plus encore rapproché les nations, et leur ont facilité les moyens de se connoître. La découverte de l'Amérique, le nouveau passage aux Indes-orientales trouvé par Vasco le Gama, ont été les principes féconds de l'industrie, les ressorts de la richesse et de la puissance des états de l'Europe, et eussent seuls suffi pour changer cette époque la face de la terre.

1492.

1498.

La boussole perfectionnée par Flavio 1302. Gioja, pouvoit guider l'audace des navigateurs sur des mers inconnues. Le prince Henri, fils de Jean I roi de Portugal, animé de la passion des découvertes, versé dans les mathématiques et dans la géographie, actif, entreprenant, éclairé, ouvrit lui-même à ses compatriotes la carrière où la gloire les attendoit. Il fixa son séjour à Sagres en Algarve, à peu de distance du cap St Vincent. De là ses regards tomboient sur l'océan Atlantique, et cette vue animant de plus en plus son ardeur, il ne se lassoit pas d'équiper des vaisseaux, d'envoyer des hommes sûrs à la découverte de nouveaux pays, et de prendre une part directe à ces expéditions. Sous l'influence de son activité et de son génie, les Portugais découvrirent Madère, les îles du Cap-vert et les îles Açores, et doublant le cap Bojador s'avancèrent le long des côtes de l'Afrique, plus loin qu'on ne l'avoit fait encore. La forte impulsion qu'il avoit donnée à ses contemporains, lui survécut. Les entreprises et les découvertes se succédèrent avec rapidité sous le règne d'Alphonse V, de Jean II, et d'Emanuel-le-grand. La navi-

gation hardie et heureuse de Vasco de Gama autour de l'Afrique, son arrivée sur les côtes de Malabar, les expéditions nombreuses qui suivirent la première, les conquêtes audacieuses, les victoires brillantes des Almeyde et des Albuquerque, les établissemens que les Portugais formèrent depuis Ceuta jusques sur les côtes de la Chine, n'auroient peut-être jamais eu lieu sans l'impulsion donnée à la nation portugaise par l'imagination active du prince Henri.

Le tableau des grandes entreprises, des vastes projets, des actions héroïques que les Portugais exécutèrent à cette époque, appartient aussi peu à l'objet que je traite que l'histoire de ce Génois qui devina l'existence du nouveau continent, changea les destinées de l'Europe, trouva ce qu'il ne cherchoit pas, et chercha vainement ce qui jusqu'au temps où nous vivons n'a pu encore être trouvé. Il faut un véritable acte de renoncement à soi-même, pour se refuser au plaisir de peindre Colomb s'élevant d'une condition obscure et du sein de la pauvreté à des connoissances géographiques supérieures à ses moyens, et

étonnantes pour son siècle; passionné pour les voyages maritimes, plus encore par le besoin d'une imagination ardente que par l'amour de la gloire; tourmenté de la grande idée qu'il a saisie, incapable de la réaliser sans secours étrangers, offrant successivement son projet à sa patrie, au Portugal, à l'Espagne, à l'Angleterre; rebuté par les uns, accueilli et bercé de vaines espérances par les autres, et obtenant à la fin de la reine Isabelle les moyens de réaliser le plan qu'il a conçu; voyant le moment où l'impatience de son équipage le forceroit d'abandonner son entreprise; découvrant cette terre qu'il voyoit depuis long-temps de l'oeil du génie; et après avoir fait des découvertes qui auroient pu conduire l'Espagne au plus haut degré de richesse et de puissance nationales, et qui ont changé tous les rapports des peuples, n'emportant au tombeau que des chaînes et le sentiment amer de l'ingratitude des hommes. Les découvertes de Vasco de Gama et de Christophe Colomb ne trouvent leur place dans le tableau des causes qui ont préparé la naissance du système politique de l'Europe à la fin du quinzième

siècle, que par l'influence qu'elles ont eues sur le travail de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, et sur les progrès des lumières, véritables sources de la richesse des nations.

Ces deux grands événemens firent abandonner au commerce de l'Inde les anciennes routes qu'il suivoit depuis les temps les plus reculés. La puissance de Venise et de Gènes, déjà affoiblie par les conquêtes des Turcs, tomba rapidement. D'autres états jusqu'alors ignorés ou foibles, s'élevèrent avec une rapidité égale. Des nations qui n'avoient que des barques et point de vaisseaux, créèrent une marine florissante. Les arts eurent de nouveaux matériaux, et purent multiplier leurs productions. A ces effets prompts et frappans des découvertes de Christophe Colomb et de Vasco de Gama qui ont souvent été relevés, on doit en ajouter un autre plus lent, plus insensible, mais auquel tiennent la civilisation, la richesse et le système politique de l'Europe, et que nous allons développer.

L'Amérique découverte, l'Asie beaucoup mieux connue depuis Vasco de Gama qu'elle ne l'avoit été auparavant, offroient

aux sens, au goût, à l'esprit, une foule de nouveaux objets, et promettoient de nouveaux plaisirs. L'idée de ces plaisirs créa des besoins. La somme de travail qui avoit suffi pour acquérir et payer les jouissances que pouvoient procurer les différentes contrées de l'Europe, ne suffisoit pas pour acheter de l'Amérique et de l'Asie les productions qu'elles envoioient sur le grand marché de l'Europe. Il fallut redoubler d'activité, perfectionner ou créer l'industrie, multiplier les forces, et produire davantage en raison de la multiplication des besoins et de la difficulté de les satisfaire. L'or et l'argent qu'on tira dans la suite des mines de l'Amérique, ne pouvoient en fournir les moyens, qu'autant qu'ils donnoient des facilités pour augmenter et diversifier le travail à l'indéfini. Sous tout autre rapport, ils auroient appauvri l'Europe, bien loin de l'enrichir. Considéré comme signe des valeurs, l'or et l'argent n'auroit produit d'autre effet que d'élever à une hauteur prodigieuse le prix de toutes les marchandises, effet qu'il produit toujours chez une nation quand il ne se trouve pas en proportion avec la masse de

n travail. Vouloit-on se procurer les objets d'agrément et de luxe propres à l'Amérique et à l'Asie, il falloit produire dans tous les genres de quoi les payer. Bientôt tous les arts se ressentirent de ce cessant aiguillon d'activité. La division du travail, sans laquelle ils ne peuvent prospérer, fut poussée à un haut degré. Cet avantage est peut-être le plus réel et le plus durable de tous ceux que ces grands événemens ont procurés à l'Europe. Sous ce point de vue, la découverte de l'Amérique a même été beaucoup plus utile aux États de l'ancien monde, que la route facile et peu dispendieuse que Vasco de Gama ouvrit aux marchandises de l'Inde. On sait que le commerce de l'Asie se fait sans l'usage du numéraire, au lieu que celui de l'Amérique et de l'Europe n'est presque qu'un échange de productions. L'Asie stimule l'industrie de l'Europe, en la mettant dans la nécessité de produire et de vendre ailleurs, afin de pouvoir payer les marchandises qu'elle lui envoie. L'Amérique rend ce même service à l'Europe, et, de plus, faisant une grande consommation des marchandises de l'Europe, elle

l'invite à les multiplier, en lui offrant un vaste marché et des débouchés considérables et sûrs.

Ces deux expéditions brillantes et heureuses eurent une influence marquée sur le développement de l'espèce humaine. Des événemens aussi inattendus, fruits du génie et de l'audace, et qui avoient acquis à leurs auteurs une gloire éblouissante, des mers inconnues, des contrées immenses, des formes nouvelles, une nature toute différente, devoient électriser les esprits, exciter l'émulation, allumer la curiosité, mettre en circulation une foule d'idées neuves, et donner aux esprits les jouissances qui tiennent à l'activité des forces. Dès qu'une fois on a connu ce genre de plaisirs, on en éprouve le besoin, et l'activité se porte avec succès sur tous les objets qui peuvent occuper la pensée et la main de l'homme. Ce fut-là le premier bienfait des découvertes de Christoph Colomb et de Vasco de Gama vers la fin du quinzième siècle. Dans la suite, le commerce des deux Indes devoit produire des effets encore plus heureux, et contribuer directement aux progrès des lumières. La

ésie et l'éloquence ont trouvé dans ces entrées une mine inépuisable d'objets, d'images et de sentimens. Les sciences quiignent toujours à mesure que les faits se multiplient, puisqu'elles ne consistent que dans la connoissance et l'enchaînement des faits, les sciences se sont enrichies d'observations et d'expériences nombreuses. On est généralement convaincu pour les sciences physiques qui s'occupent des phénomènes et des lois de la nature, telles que l'astronomie, la physique, la botanique, la minéralogie. Mais peut-être les sciences morales, qui s'attachent uniquement à étudier l'homme, et qui veulent tracer l'histoire de la société civile, ne doivent-elles pas moins à la découverte de ces peuples si différentes des nations de l'Europe, que les autres sciences ne doivent aux richesses d'une nature nouvelle et d'une terre encore vierge. Le spectacle de l'homme placé sur tous les degrés de l'échelle de la civilisation, depuis celui où il vit à toute association politique, il vit dans sa famille, jusqu'à celui où il est le membre d'un grand état organisé, a conduit les philosophes modernes à faire des droits

et des obligations de l'homme antérieurement à toute espèce de convention, l'objet d'une science particulière, inconnue aux anciens, du droit naturel. Par la même raison, dans les traités de droit politique, ils se sont attachés beaucoup plus que les anciens à rechercher les fondemens de la société civile. La comparaison des idiomes, des genres de vie, des usages, des mœurs, des opinions, a dû fournir des matériaux précieux à l'anthropologie. On a mieux distingué ce que l'homme est par sa nature, de ce qu'il doit au climat, au sol, au gouvernement, à l'éducation, à l'habitude. En observant les Sauvages, et en rapprochant les unes des autres les sociétés naissantes, on a pu refaire en quelque sorte l'histoire de l'espèce humaine. En voyant ce que les hommes font dans les pays où ils commencent à se développer, on a pu soupçonner et deviner ce qu'ils ont fait autrefois dans les contrées qui leur servirent de berceau, et où ils sont parvenus depuis à un haut degré de civilisation. Les idées sur la religion se sont épurées. En rapprochant tant de cultes divers du culte chrétien, sans lui enlever de son

prix

prix ni du respect qu'il mérite, on a pris des leçons de tolérance, et l'on a envisagé la question de l'origine et de l'importance des principes religieux sous un point de vue plus général et plus élevé.

Ainsi toutes les sciences qui tâchent de connoître, de développer et de diriger l'homme, ont tiré des lumières précieuses des voyages lointains, entrepris depuis la fin du quinzième siècle. Mais ces suites heureuses des découvertes de Vasco de Gama et de Christophe Colomb furent tardives. A la fin du quinzième siècle elles ne pouvoient pas s'annoncer. A cette époque, l'impulsion que ces événements donnèrent aux esprits fut le seul bien que les sciences et les lettres en retirèrent. Peut-être même que cette impulsion fût restée sans effet, si des causes antérieures n'avoient pas mis les esprits en état de la recevoir et d'en profiter.

La misère et la pauvreté qui se répandirent sur toutes les parties de l'Europe, à la suite de l'invasion et de l'établissement des peuples barbares, avoient amené l'ignorance la plus profonde. Ce qu'il y avoit encore de lumières, de goût et de connois-

sances dans les provinces de l'empire romain auroit disparu, quand même des conquérans farouches n'auroient pas détruit ou enseveli tous les monumens. Les vaincus ne pensoient qu'à sauver leur vie et quelques débris de leur fortune; leur existence incertaine et précaire ne leur permettoit pas de songer à autre chose. Les nouveaux maîtres de l'Europe n'aimoient et ne connoissoient que les armes. Une nuit épaisse, et qui menaçoit d'être longue, couvrit l'Italie, la France, l'Espagne et l'Angleterre. Constantinople seule conservoit encore quelques étincelles du feu sacré. Dans les siècles qui suivirent cette époque désastreuse, l'agriculture fut le seul art qui ne fût pas négligé et méprisé. Mais elle étoit exercée par des mains esclaves; et l'eût-elle été par des mains libres, un peuple agricole dont les individus vivent isolés, et qui ne peut offrir aucun de ces grands rassemblemens d'hommes où l'esprit s'éclaire et le goût se forme, ne fera jamais rien pour les sciences et les arts. Aussi le zèle de Charlemagne pour les lettres fut à-peu-près stérile. Les écoles qu'il fonda sous la direction de quelques

hommes moins ignorans que les autres, sauvèrent du naufrage les élémens des connoissances et les répandirent; mais on ne vit pas sortir de leur sein une succession de véritables savans. Les accroissemens du pouvoir pontifical devoient retarder le développement des esprits; une autorité fondée sur la superstition et sur l'ignorance étoit peu favorable aux progrès de l'esprit humain. Le peu qu'il y avoit encore de connoissances en Europe devint la propriété exclusive des ecclésiastiques et des moines, qui se gardèrent de communiquer aux peuples qu'ils vouloient dominer, des moyens d'instruction dont il étoit facile de faire des armes contre eux. Mais il faut convenir que la vie religieuse invitoit aux travaux paisibles de la science, et nous devons à la patience infatigable des moines qui passoient leur vie à transcrire des manuscrits, la conservation des monumens de l'antiquité.

Les Arabes furent les premiers qui cultivèrent les sciences avec ardeur et avec succès. Ils ont eu beaucoup de part à la renaissance des lettres. La conquête avoit amené la richesse; la richesse donna le

desir et le moyen de l'accroître par le travail; l'opulence devenant commune, fit naître le loisir et l'ennui; on apprit à connoître les besoins de l'esprit et les ressources que les arts offroient pour les satisfaire. Déjà sous les premiers chalifes Abasides, le goût de l'instruction osa se montrer à la cour. A la fin du huitième siècle Abna-Jaafar fit bâtir Bagdad et accueillit les savans. Haroun Al-Raschid son successeur, créa le premier des écoles publiques, et les joignit aux temples. Les relations des Arabes avec Constantinople leur fournissoient des facilités pour s'instruire. Almamon fils de Raschid, fut l'Auguste des Arabes. Il attiroit les savans à sa cour par des largesses et des présens. Une des conditions de la paix qu'il fit avec l'empereur Michel III, fut qu'il lui enverroit beaucoup de livres grecs. Les mathématiques étoient son étude favorite, et ce fut lui qui fit composer les élémens d'astronomie d'Alfraganus et les tables astronomiques d'Al-Merwasi.

Ce fut surtout en Espagne que les Arabes firent des progrès dans tous les genres; Cordoue, Séville, Grenade et toutes les

res grandes villes de cette contrée eurent des écoles florissantes, des collèges, des académies et des bibliothèques célèbres. Alcahen fondateur de l'université de Cordoue, enrichit la bibliothèque de Cordoue de six mille volumes. On comptoit en Espagne jusqu'à soixante et dix bibliothèques. La rhétorique et la grammaire cultivées avec soin, donnèrent à la langue espagnole une précision et de pureté. Les poètes se rassemblaient dans les divans pour réciter leurs vers. Les Arabes, de tout temps renommés pour la poésie, ont réussi dans ce genre de la romance, du conte, du maqal, des apophthegmes et des sentences, mais ils n'ont jamais connu la poésie épique ni la poésie dramatique. Le nombre de leurs historiens est immense, mais ils ne sont plus exacts qu'agréables; tantôt leur style est sec et aride, tantôt il est ampoulé et précieux. Pour la philosophie, ils étudioient beaucoup plus Arioste que la nature. Leur astronomie étoit entachée d'astrologie, leur chimie d'alchimie; mais leurs travaux mêmes ont contribué à conserver nos notions précieuses, et la folie qu'ils cherchoient leur a fait trouver la vérité.

qu'ils ne cherchoient point. Wallis leur attribue l'invention de l'algèbre, Cardan la solution des équations du second degré.

Il seroit difficile de leur contester une influence bienfaisante sur les progrès des lumières en Europe. On alloit étudier dans leurs écoles. Leurs relations de commerce les amenoient dans tous les ports de la Méditerranée, et ils y répandoient le germe de connoissances utiles. On traduisoit leurs ouvrages, ou l'on traduisoit ceux qu'ils avoient eux-mêmes empruntés des Grecs et des Romains. C'est à eux qu'Aristote dut l'espèce de monarchie universelle qu'il exerça sur les esprits dans le moyen âge. La scolastique prit naissance. Elle ne conduisit pas à la vérité, mais elle aiguisa l'instrument de la raison, et lui donna le degré de finesse nécessaire pour la trouver dans une époque plus heureuse. Guillaume de Champeaux, le célèbre et malheureux Abailard et Thomas d'Aquin, les héros de la philosophie scolastique, ne furent que subtils; mais ils préparèrent des succès aux esprits justes et profonds qui les suivirent, et qui les ont fait oublier.

La gloire dont jouissoient les écoles et

les académies des Arabes, donna aux souverains de l'Europe le desir de la partager. Pendant plusieurs siècles on n'avoit eu d'autres écoles que celles qui avoient été fondées par Charlemagne, et qu'il avoit attachées aux églises et aux couvens. Déjà elles ne pouvoient plus suffire au nombre de ceux qui vouloient étudier, ni à la nature des besoins de leur esprit. De nouvelles écoles se formèrent à Salerne et à Montpellier pour la médecine, à Bologne pour le droit, à Paris pour la philosophie. Bientôt elles se multiplièrent tellement, et l'affluence des étudiants y fut si grande, qu'il fallut songer à une mode d'organisation qui prévint les désordres dont on étoit menacé. On ne connoissoit rien de mieux que les corporations. Il y en avoit pour tous les objets. On en créa aussi pour le savoir. Les écoles se réunirent, et l'université de Paris prit naissance. Toutes les autres universités qui furent créées plus tard, la prirent pour modèle. Leur forme étoit vicieuse; la division des facultés reposoit sur une distinction fausse; elles devinrent dans la main des papes des instrumens de domination; les moines qui y occupoient

toutes les chaires en firent des écoles de disputes et d'ergoteurs, mais elles ont rendu des services réels à l'Europe, dans un temps où pour produire quelque effet, il falloit réunir dans un même foyer tout ce qu'il y avoit de lumières.

Ce fut principalement en Italie qu'on recueillit les fruits de ces utiles institutions. Là, comme chez toutes les nations et dans tous les pays du monde, l'imagination devança toutes les autres facultés, et fut la première à produire. La poésie avoit déjà créé des chefs-d'oeuvre et les sciences étoient encore dans un état d'enfance. L'esprit chevaleresque, le voisinage de l'Espagne, le commerce des Arabes, la cour brillante des comtes de Provence et de Toulouse, un climat délicieux, le merveilleux des Croisades, une langue douce, tendre, harmonieuse, pittoresque, avoient enflammé le génie poétique dans la France méridionale, et inspiré les muses de ces belles contrées. Dans la douzième et le treizième siècle parurent une foule de Troubadours ou de Trouveurs, qui par leurs soulas et leur lais immortalisoient les belles actions, chantoient la gloire et l'amour, la

ature et la féerie, faisoient le charme des
astins, et promenoient leurs poèmes de
âteau en château et de pays en pays.
ante, Pétrarque et Boccace, les créateurs
e la poésie et de la prose italiennes, et
ous trois chers aux muses, se formèrent à
ur école et les surpassèrent, empruntè-
ent d'eux beaucoup de beautés, et firent
ublier ces larcins littéraires par les riches-
es qu'ils tiroient de leur propre fonds.

Le génie mâle et bizarre, hardi et in-
correct. de Dante créa la langue italienne,
et lui imprima un caractère de force et de
liberté, de naïveté et d'énergie, le sceau
de sa propre originalité. La singularité de
son sujet, l'incohérence de son plan, l'in-
égalité de son style, le défaut d'intérêt de
son poème, l'abus qu'il y fait de l'érudition
et de l'esprit, sont rachetés et expiés par
des beautés étincelantes, des traits subli-
mes et des morceaux du plus grand pathé-
tique.

Pétrarque devina toutes les richesses de
la langue italienne; il la rendit plus douce,
plus flexible, plus harmonieuse; sa poésie
est une musique ravissante. L'amour, la
philosophie platonicienne et la religion chré-

tienne sont toujours mêlés dans ses sonnets immortels, et qui seroient encore plus digne de l'immortalité, si Laure seule y régnoit, et si la passion du poëte avoit plus été dans son coeur que dans sa tête. Mais il y montre plus d'esprit que d'imagination, et plus d'imagination que de sensibilité.

Bocace écrivit le premier en prose avec une élégance soutenue et une pureté classique. Il calqua peut-être trop la période italienne sur la période latine; il lui donna de la rondeur aux dépens de l'énergie, et la chargeant de phrases incidentes, lui ôta le mérite de la rapidité. Son Decameron est un modèle de correction qui fait encore autorité, et ses narrations sont souvent pleines de naïveté et de grâces.

Pétrarque et Bocace ont peut-être encore mieux mérité de l'Europe par les travaux qu'ils entreprirent pour découvrir et sauver, ressusciter ou conserver les chefs-d'oeuvre de l'antiquité, prototypes du vrai beau, que par leurs propres ouvrages. Passionnés pour les langues grecque et latine, ils furent les premiers à en répandre le goût, à en faciliter l'étude, que le droit

romain avoit déjà commencé à faire renaitre. Les malheurs de Constantinople, et surtout la prise de cette ville, qui obligea 1453. les savans grecs à chercher un asyle en Italie, assurèrent les succès des efforts de Pétrarque et de Bocace, fortifièrent et propagèrent l'impulsion qu'ils avoient donnée. Enfin la découverte de l'imprimerie vers le milieu du quinzième siècle, accélérant les progrès des lumières, elles devinrent une véritable puissance d'un genre nouveau; elles rendirent aux arts, à l'industrie, au commerce, en leur ouvrant de nouvelles routes, les services qu'elles en avoient reçus. La richesse nationale avoit amené le développement des esprits; le développement des esprits augmenta la richesse nationale.

Les causes dont nous venons de tracer le tableau, avoient, vers la fin du quinzième siècle, changé la face de l'Europe. Elles avoient créé une masse de travail et de richesses qui suffisoit à couvrir les frais de vastes projets, réuni presque par-tout dans une seule main les ressorts de l'administration, rapproché les nations, formé des puissances capables d'attaquer et de se

défendre, étendu les vues, les espérances et les craintes. Les dangers existoient; l'existence et l'indépendance des nations pouvoient être menacées d'un moment à l'autre.

CHAPITRE II.

Situation des états de l'Europe à la fin du quinzième siècle.

Les causes générales qui donnèrent naissance au système politique de l'Europe, et que nous avons essayé de développer, n'exercèrent pas en même temps une égale influence dans tous les pays. Elles agirent avec plus d'activité dans une contrée que dans une autre. Ici elles furent plus lentes et plus tardives, là elles commencèrent [plutôt à produire des effets marqués. Presque par-tout elles furent modifiées par les localités et les circonstances, et elles devoient l'être. Nous les verrons opérer avec plus ou moins d'énergie, à mesure que nous nous engagerons plus avant dans l'histoire des trois derniers siècles; mais il ne sera pas superflu de jeter un coup-d'oeil sur l'état des différens pays de l'Europe à l'époque remarquable où Charles VIII parut avec éclat sur le théâtre politique. Nous jugerons d'autant mieux sa conduite et celle des autres puissances. Le midi avoit devancé le nord; il mérite

Le Por- de fixer le premier notre attention. Le
 tugal. Portugal borné au midi et à l'ouest par
 l'océan Atlantique, à l'est et au nord par
 l'Espagne, produit tout ce qui sert aux
 besoins et aux plaisirs de la vie, des vins
 délicieux, des grains et des fruits de toute
 espèce. Après avoir partagé les destinées
 de l'Espagne, ce pays en avoit été séparé
 1094. par Henri de Bourgogne, arrière-petit-fils
 de Hugues Capet. Alphonse I l'avoit érigé
 1139. en royaume. La victoire d'Ourique qu'il
 avoit remportée sur les Arabes, avoit prouvé
 qu'il étoit digne du trône. Le tribut annuel
 qu'il consentit à payer au pape Alexan-
 dre III l'avoit mis à l'abri de toute inquié-
 tude de la part de la Castille. La maison
 de Bourgogne s'étant éteinte, les Portugais
 1385. avoient couronné un prince illégitime de
 cette maison. Ce fut sous son règne que
 le génie du prince Henri son fils, anima
 les Portugais, et fit de la passion des voya-
 ges maritimes la passion générale de ses
 compatriotes. A cette époque, ce peuple de
 tout temps fier, brave, audacieux, d'un es-
 prit pénétrant et d'une imagination ardente,
 étonna l'Europe par la hardiesse de ses
 entreprises. La confiance et le courage

avoient été le principe de ses premiers succès; ses succès augmentant sa confiance et son courage, en amenèrent de plus grands. Jean II régnoit à la fin du quinzième siècle. Son règne avoit été brillant, mais orageux. Les découvertes des Portugais avoient ouvert à la nation une nouvelle source de richesses. L'industrie et le commerce créant des propriétaires opulens, Jean avoit voulu profiter des secours et des moyens qu'ils lui offroient pour abaisser une noblesse toute-puissante, qui abusoit de son pouvoir et rivalisoit avec l'autorité souveraine. Les coups qu'il lui portèrent plus hardis que mesurés, et sa précipitation provoqua la résistance. A la liète de Montemajor, il avoit attaqué en même temps les richesses et la juridiction des nobles. Une conjuration redoutable de seigneurs irrités ou inquiets s'étoit formée contre lui. A la tête se trouvoit le duc de Bragance. Le supplice de ce seigneur, qui devoit étouffer le mécontentement, fit bientôt naître de nouveaux complots. Jean poignarda de sa propre main le duc de Viséo son beau-frère. Ce mélange d'une juste sévérité et d'une violence coupable,

intimida l'aristocratie et affermit le pouvoir royal. Pendant que le roi comprimoit les troubles intérieurs, il étoit l'âme des entreprises nombreuses que sa nation formoit au dehors. Les Juifs avoient été chassés d'Espagne. Cette grande erreur politique, avoit fourni à Jean l'occasion d'acquérir des sujets actifs, intelligens, et qui pouvoient lui être fort utiles dans les relations de commerce qui alloient s'ouvrir pour le Portugal. Il en profita; mais ce fut en quelque sorte malgré lui, et la barbarie avec laquelle il traita ces malheureux est une tache éternelle à sa mémoire. Sous lui se préparoit l'expédition que son fils Emanuel réalisa, qui devoit porter un coup terrible au commerce de l'Italie, faire passer tout le commerce de l'Inde aux Portugais, leur assurer pour long-temps l'avantage d'être les pourvoyeurs de l'Europe, la première puissance maritime, et le peuple le plus riche. Là commence le siècle de gloire, l'époque de jeunesse et de vigueur du Portugal.

L'Espa-
gne.

L'Espagne étoit parvenue par d'autres routes à une consistance plus grande encore. Déjà toutes les parties de la presqu'île

qu'elle formoient un seul tout, et l'espace compris entre les Pyrénées, la mer Méditerranée, le Portugal et l'Océan obéissoit au même maître. Lors de la conquête de l'Espagne par les Arabes, les montagnes des Asturies avoient recueilli les débris de la puissance des Goths. De là étoient sortis, sous la conduite de Don Pélage et de ses vaillans successeurs, une poignée de guerriers, qui avoient eu de la peine à remporter leurs premiers avantages, mais qui bientôt avoient marché de victoires en victoires. Il s'étoit formé dès le dixième siècle, dans le nord de l'Espagne, une foule de petits états. Les royaumes d'Arragon et de Navarre, la Castille et Léon, séparés dans l'origine, formèrent dans le douzième siècle deux masses principales. Les divisions qui régnoient entre les petits états indépendans, nés de la dissolution de la monarchie des Ommiades en Espagne, empêchoient les Arabes de s'opposer avec succès aux progrès des princes chrétiens qui du nord menaçoient le midi de la presqu'île. D'un autre côté, les rois d'Arragon et de Navarre, de Léon et de Castille étoient encore plus divisés que les

712.

1038.

Arabes; ils tournoient les uns contre les autres les forces qu'ils auroient dû diriger contre l'ennemi commun, et leurs opérations manquoient d'ensemble, de suite et de tenue. La guerre se fit pendant près de huit siècles avec plus ou moins d'acharnement. Les traités de paix n'étoient que des trêves momentanées. Aussi les Espagnols occupés continuellement à combattre les Infidèles chez eux, ne prirent que peu ou point de part aux Croisades. Le besoin que les princes avoient de la noblesse pour se défendre contre les Arabes, l'avoit rendue puissante et superbe. Les relations journalières avec les Maures donnèrent à la chevalerie en Espagne une teinte de galanterie et de courtoisie, différente de celle qu'elle avoit dans les autres contrées de l'Europe. Tout y étoit plus grave, plus fier, plus passionné. Le langage y avoit pris une couleur orientale, l'amour un caractère de mélancolie douce et tendre, les tournois y étoient plus nombreux, les fêtes plus magnifiques, les haines plus profondes, les attachemens plus prononcés, et les femmes d'autant plus respectées qu'elles étoient presque inaccessibles. La foi-

blesse de Henri IV roi de Castille, et le mépris général que sa conduite inspiroit, la politique adroite du jeune Ferdinand prince héréditaire d'Arragon, qui envenimait le mécontentement général, et promettoit des secours aux mécontents; l'estime qu'on avoit pour les grandes qualités d'Isabelle soeur de l'impuissant Henri, les vues ambitieuses, mais mal-calculées des seigneurs de la Castille, y avoient amené une évolution dont la réunion des Espagnes fut le résultat final. Le mariage de Ferdinand avec Isabelle avoit préparé ce grand événement. Il avoit succédé à son père Jean II. Elle occupoit déjà le trône de Castille. Quoique leurs caractères fussent bien différens l'un de l'autre, la conformité de leurs intérêts et des rapports d'amitié les rapprochèrent.

1469.

1479.

1474.

Ferdinand avoit l'esprit actif, pénétrant, profond, il embrassoit l'Europe entière dans ses combinaisons de sa politique, sa prévoyance s'étendoit à tout, son ambition et son avidité ne négligeoient et ne méprisoient rien. Mais autant son esprit étoit vaste, autant son âme étoit étroite; il étoit sans foi dans ses engagemens, sans noblesse

dans ses procédés; le mensonge, la perfidie étoient ses ressources habituelles; il s'applaudissoit de ses fourberies, et ne demandoit jamais aux moyens que de le conduire au but. Dévoré de la soif du pouvoir, cette passion avoit étouffé chez lui toutes les autres; il se jouoit des sentimens de la nature, se moquoit des dupes, ne comptoit pas les victimes de ses projets, redoutoit les hommes de mérite en les employant, et finissoit par les punir de leurs services.

Isabelle joignoit à un génie entreprenant une âme grande et généreuse; son caractère répugnoit aux moyens immoraux et aux petites mesures; elle se vengoit avec franchise, elle pardonnoit sincèrement; plus jalouse de sa gloire que de son pouvoir, elle étoit capable de saisir et de réaliser des idées libérales, et savoit accorder dans l'occasion à l'enthousiasme ce qui se refusoit au calcul; elle devinoit le talent, ne craignoit pas la vertu, s'abandonnoit à l'une et à l'autre avec confiance. La religion n'étoit pas chez elle un masque hypocrite comme chez son époux, mais malheureusement pour sa gloire et

our le bonheur de l'Espagne, sa piété voit les traits de la superstition, et promisit tous les funestes effets du fanatisme. Elle admiroit Ferdinand sans l'estimer, elle l'aimoit même à ce qu'on prétend, mais du moins elle n'eut pas la foiblesse de lui sacrifier son pouvoir. Elle sut conserver son pouvoir en Castille sans le partager avec son époux, mais elle joignit ses forces aux siennes pour consommer l'expulsion des Maures.

La dernière guerre dura dix ans. Grande tomba après un siège de neuf mois. ⁴⁴⁹² Abdil, le dernier de ses rois, quitta en mourant ces murs qu'il n'avoit pas su défendre, et l'Espagne toute entière obéit à Ferdinand et à Isabelle. Jaloux tous deux de leur autorité, il avoient mis autant de constance que d'habileté à l'accroître et à affermir. Les longues guerres avoient continué en Espagne plus long-temps qu'ailleurs les horreurs du régime féodal. Les lois étoient inutilement invoquées par les nobles, et violées impunément par les vassaux. A des maux invétérés il falloit des remèdes actifs. Ferdinand et Isabelle réunissant leurs forces, créèrent la

sainte Hermandad pour maintenir la paix publique, et frappant sans exception tous les coupables, épargnèrent le sang en paroissant le prodiguer. Leurs conquêtes avoient augmenté leurs domaines, et leur avoient donné plus de pouvoir dans l'opinion. Ferdinand avoit réussi à réunir dans sa personne la maîtrise des trois ordres de chevalerie d'Alcantara, de Calatrava et de St Jacques. Devenu distributeur unique des commanderies, il retenoit les nobles dans le devoir par la crainte et par l'espérance. Bienfaiteurs de leurs pays par l'ordre qu'ils y établirent avec autant de fermeté que d'intelligence, Ferdinand et

1484. Isabelle en créant l'inquisition, organisoient en même temps une tyrannie plus sourde et non moins redoutable que celle qu'ils venoient d'abattre. La même intolérance, ou la même fausse politique leur dictoit des édits aussi uniques qu'absurdes contre les Maures et contre les Juifs, qui frappoient la terre de stérilité, et paralysoient l'industrie en dépeuplant le royaume. Isabelle avoit expié ces grandes et cruelles erreurs en donnant à Colomb les moyens de réaliser les pressentimens de son génie;

mais l'Espagne ne voyoit à cette époque dans la découverte de l'Amérique qu'une mine inépuisable d'or et d'argent; prenant le signe de la richesse pour la richesse elle-même, et négligeant le travail, elle étoit menacée de s'appauvrir au milieu des trésors qu'elle alloit accumuler.

La France, encore plus favorisée par la nature que l'Espagne, marchoit à la prospérité et à la puissance par le développement intérieur de ses forces. Ce superbe pays, baigné par deux mers, adossé contre les Pyrénées, le Jura et les Alpes, coupé dans tous les sens par une multitude de fleuves et de rivières navigables, produisant tous les objets de nécessité et tous les agrémens de la vie, étoit habité par un peuple vif et ingénieux, susceptible de toutes les impressions, ouvert à toutes les idées, pour qui l'activité est le premier des besoins, la gaieté une ressource inépuisable, qui sait tout entreprendre et tout supporter. Ce superbe pays, que la nature semble avoir doué dans un moment de magnificence, avoit atteint sous Charles VII et Louis XI, un haut degré de tranquillité intérieure et d'ordre légal. Après une guerre

La
France.

de vingt-cinq ans, il ne restoit plus aux Anglois dans tout le royaume que Calais. La mort de Henri V enlevé à la fleur de l'âge et au sein de ses triomphes, celle de son frère le duc de Bedford, l'enthousiasme de Jeanne d'Arc qui gagna tous les François et qui étoit dirigé par l'habile Dunois, les guerres civiles de l'Angleterre qui lui firent perdre ses conquêtes et sa gloire, la paix d'Arras qui priva les Anglois du secours de Philippe-le-bon duc de Bourgogne, leur plus fidèle allié; toutes ces causes réunies avoient délivré la France du joug de l'étranger. Charles VII, brave par tempérament, indolent par goût, actif par intervalles, bon, sensible, généreux, mais foible, étoit aimé des François parce qu'il étoit aimable, et que lui-même savoit aimer. Il avoit eu d'autant plus de facilité à rétablir l'ordre, que tout le monde étoit las du désordre qui avoit duré près d'un siècle. Il lui avoit coûté d'autant moins de peine pour augmenter l'autorité royale, que de longues guerres avoient brisé ou effacé une grande partie des anciens rapports, et qu'on ne voyoit dans le pouvoir du prince qu'un pouvoir tutélaire. C'étoit lui qui

avoit institué les compagnies d'ordonnance, et il laissa à son fils un royaume tranquille 1461. et qui commençoit à devenir puissant.

Louis XI à qui l'on a fait honneur de l'établissement de l'ordre public en France, dut beaucoup plus aux circonstances qu'à son génie, et recueillit les fruits de la sagesse et de la bonté de Charles.

Louis qui a été fils rebelle, époux barbare, père insensible, et qui décidément n'a pas été un bon roi, ne mérite pas même sa réputation d'habileté. Avide de pouvoir, indifférent sur les moyens d'en obtenir, méprisant les hommes et craignant leur mépris, impie et superstitieux, superbe et familier, soupçonneux et défiant parce que lui-même méritoit la défiance universelle, plus astucieux que fin, plutôt perfide que prévoyant, préférant le mensonge et la fourberie lors-même qu'il pouvoit arriver à son but par des voies différentes, il corrompit la politique pour des siècles; incapable de toute idée grande, inaccessible à tout sentiment généreux, il avoit le coeur de Tibère sans avoir sa profondeur ni son esprit.

La couronne avoit fait sous son règne

des acquisitions qui formoient un accroissement considérable de puissance. Mais elles furent l'ouvrage des événemens, et non les fruits de l'habileté. Par la mort de son frère, Louis avoit réuni la Guienne; la Bourgogne le fut par celle de Charles-le-téméraire; l'Anjou, le Maine, la Provence retombèrent à Louis à l'extinction
1481. de la maison d'Anjou. Les intrigues et l'argent de Louis armèrent les Suisses contre le duc Charles, ou plutôt il caressa et nourrit les projets d'ambition qu'une imagination ardente et la passion de la gloire suggéroient à ce jeune imprudent. Les batailles de Morat et de Granson affoiblirent ce redoutable ennemi de la France, celle de Nancy l'en délivra. Mais Louis n'avoit pas su profiter de sa mort. Il avoit préféré de s'emparer par la violence d'une partie de sa succession, à l'obtenir toute entière par un mariage; et laissant l'heureux Maximilien d'Autriche épouser Marie l'unique héritière de Bourgogne, il avoit préparé à la France trois siècles de guerre. L'Angleterre occupée à se déchirer de ses propres mains, ne pouvoit donner des inquiétudes à la France. D'ailleurs, Louis XI

nentoit les troubles qui la désoloient, en
 nnant des espérances ou des secours aux
 ix partis d'Yorck et de Lancastre; d'un
 é, il assuroit de son amitié Edouard IV
 jours confiant et léger; de l'autre, il
 urnissoit des hommes et de l'argent à
 te célèbre Marguerite d'Anjou, qui douée
 toutes les qualités d'un grand roi, étoit
 ne du parti de Lancastre. Plus d'une
 s elle trouva des ressources dans la
 ince, mais elle n'obtenoit de l'artificieux
 uis que ce qu'il falloit pour ne pas suc-
 mber entièrement. Politique plus utile
 e savante, plus naturelle que généreuse,
 nt les leçons et les maximes ont été
 vies dans tous les siècles! Louis sûr de
 voisins, et n'ayant par le bienfait des
 constances, rien à craindre des ennemis
 térieurs de son royaume, avoit pu diriger
 te son attention sur les moyens d'affer-
 r dans l'intérieur l'autorité royale. Il
 heva d'abaisser les grands; les titres les
 is superbes apprirent à plier sous le
 eptre: mais pour amener cet état de
 oses, Louis employa trop souvent des
 esures indignes d'un roi. Il substitua le
 spotisme à la licence; et peut-être même

la ligue fameuse sous le nom de ligue du bien public, l'eût-elle emporté sur lui, si elle eût pensé au bien public, ou n'eût pas trahi trop tôt le secret de ses passions et de ses intérêts privés. Louis qui appelloit le bourreau son compère, et qui étoit digne d'un tel ami, redoutant sa fin prochaine, employant des moyens aussi absurdes que criminels pour la reculer, agité de soupçons et de craintes plus que de remords, avoit terminé sa coupable

1482. vie. Charles VIII son fils lui avoit succédé. Comme il n'étoit pas majeur, sa soeur Anne de Beaujeu, et son époux Pierre II duc de Bourbon, s'étoient chargés de la régence. Le duc d'Orléans, qui devoit faire un jour le bonheur de la France et mériter le surnom de père du peuple, croyant que la régence lui appartenoit de droit, avoit allumé la guerre civile. Vaincu et fait prisonnier à la bataille de St Aubin, sa

1483. défaite avoit pacifié le royaume. Les Etats de Tours convoqués dans les règles, composés d'après les vrais principes de la constitution françoise, avoient fait espérer de voir s'établir une réforme utile dans toutes les parties de l'administration; mais ces

espérances n'avoient pas été remplies. Les malades devoient eux-mêmes apporter le remède au mal, et ils ne le connoissoient pas, ou ils craignoient de l'employer. La mort de François II duc de Bretagne, qui étoit décédé sans héritiers mâles, offroit une belle occasion de réunir à la couronne cette province importante. Charles VIII en avoit profité. Il avoit été assez habile pour obtenir la main de la princesse Anne, fille et unique héritière du dernier duc. Par cet événement heureux, la France formoit un tout imposant, dont les parties n'étoient pas encore homogènes, mais dont rien n'interrompoit la contiguité. 1488.

L'Allemagne plus vaste et plus peuplée, située plus avantageusement pour le commerce intérieur, et beaucoup moins bien pour le commerce maritime, étoit cultivée par une nation de tout temps moins brillante que solide, éloignée des extrêmes et des excès par l'heureux tempérament de son caractère, pleine d'activité et de droiture, d'un esprit réfléchi et profond, moins prompt à concevoir des projets que constante à exécuter ce qu'elle a une fois conçu. Sous le règne des empereurs de L'Allemagne.

la maison de Saxe, l'Allemagne paroissoit plus voisine que la France de la monarchie absolue. Vers la fin du quinzième siècle, elle n'étoit qu'une association de souverains indépendans et de villes libres, qui respectoient dans l'empereur plutôt un chef titulaire qu'un véritable maître. Cet ordre de choses étoit né au milieu des orages qu'excitèrent dans le onzième, douzième et treizième siècles, les querelles des papes et des empereurs, et les expéditions continuelles des Hohenstauffen en Italie. Les officiers de l'Empire en Allemagne en profitèrent, pour usurper insensiblement les droits de souveraineté. Les empereurs n'acquirent pas l'Italie, et perdirent l'Allemagne. Là, plus encore que dans les autres contrées de l'Europe, il n'y avoit avant le quinzième siècle, ni ordre public, ni police générale; on y voyoit un défaut total de puissance, de concert et d'unité. Charles IV de la maison de Luxembourg, avoit
1347. voulu obvier au mal en donnant à l'Allemagne des lois écrites. La trop célèbre
1356. bulle d'or, qui est encore regardée comme la base du droit public germanique, ne régla que la forme, le lieu, le

mode de l'élection des empereurs, et les cérémonies du couronnement, sans déterminer d'une manière fixe la constitution de l'Empire, et sans créer une force réprimante capable de la faire respecter. La maison de Habsbourg occupoit de nouveau le trône impérial. Cette maison illustre, dont la fortune rapide, grande, durable, a étonné et étonne encore l'Europe, devoit sa gloire à l'heureux et sage Rodolphe, élu empereur après un long interrègne. Il avoit fait ce qu'il y avoit de plus difficile, les premiers pas dans la route de la puissance. La couronne impériale n'avoit pas à cette époque été fixée dans la famille, mais il avoit acquis l'Autriche et des droits éventuels sur la Bohême. Après lui, les princes de sa maison n'avoient jamais perdu de vue le plan primitif du fondateur de leur puissance, celui de se former en Allemagne une grande masse d'états héréditaires, qui pût fixer l'empire dans leur maison, et en faire plus qu'un vain titre. Frédéric III successeur d'Albert II, avoit porté la couronne impériale pendant quarante-trois ans, sans gloire, sans éclat, et sans utilité pour l'Allemagne. Ce prince

ami des lettres, plus jaloux des plaisirs de l'étude que de ceux de l'autorité, venoit
 1493. de mourir. Maximilien son fils et son successeur, avoit fait entrer dans la maison d'Autriche, par son mariage avec la princesse Marie, la riche succession de Bourgogne. Doué d'une certaine facilité d'esprit qui lui faisoit tout saisir avec chaleur, et dépourvu de cette force de caractère qui empêche d'abandonner ce qu'on a une fois voulu, avide de projets et dénué de moyens pour les exécuter, toujours magnifique et toujours pauvre, également susceptible d'enthousiasme et de découragement, Maximilien étoit plutôt un homme aimable et brillant qu'un grand homme. Cependant l'Allemagne lui doit beaucoup, et il peut être regardé comme le créateur de l'ordre légal dans l'Empire germanique. Les changemens qui se firent à cette époque, étoient dictés par des circonstances impérieuses et sollicités par la voix générale; mais il sentit leur importance, et ne s'op-
 1498. posa pas au bien. A la diète de Worms, on publia la célèbre paix du pays, qui devoit mettre fin au règne de la force, et faire cesser l'état de guerre permanente
 où

se trouvoient les seigneurs et les villes, souverains et les sujets. Déjà souvent avoit défendu aux princes et aux nobles de se faire justice à eux-mêmes, mais n'avoit rien substitué à ce désordre contraire par le temps, et il avoit toujours paru. La diète de Worms créa la Chambre impériale, pour décider tous les différends qui s'élèveroient entre les Etats de l'Allemagne. Elle devoit donner une garantie légale à l'existence et aux droits des membres du Corps germanique, et substituer le règne de la justice à celui de la force. On sentit que ses arrêts seroient inutiles, si l'on ne créoit pas un pouvoir actif capable de les faire respecter. On chargea les Etats eux-mêmes de l'exécution des sentences, et l'Allemagne fut partagée en Cercles pour faciliter cette opération. Cette organisation qui tendoit à établir sur les Etats eux-mêmes une espèce d'ordre social, pure dans son principe, admissible dans la théorie, difficile dans l'application, fut toujours un essai imparfait dont les Etats considérables se jouèrent, que les faibles respectèrent quelquefois, et qu'eux-mêmes cessèrent de craindre, du moment

I.

ou il exista en Allemagne plusieurs États assez puissans pour appuyer au besoin leur résistance illégale.

La Suisse.

Entre le Rhin, le Jura et les Alpes existoit une république fédérative, qui venoit de se couvrir de gloire en triomphant de la puissance de Charles-le-téméraire, duc de Bourgogne. Déjà dans les temps les plus reculés, les vallées formées par le Rhin, la Reuss, la Limmat, l'Aar et le Rhône avoient été habitées par des pâtres robustes et pauvres, qui avoient échappé par leur pauvreté même au joug de leurs voisins. Au milieu de ces montagnes menaçantes et couvertes de glaces éternelles, sur les rives de lacs vastes et poissonneux, dans quelques vallons riens et fertiles, s'étoit perpétuée une race d'hommes forts et vaillans qui n'employoient leurs forces qu'à se défendre, agrestes et simples, à qui les mœurs tenoient lieu de loi, les habitudes domestiques de plaisirs et de fêtes, et l'ignorance de sagesse. Ces pâtres n'avoient jamais réfléchi sur l'origine des sociétés, ni formé de profondes combinaisons politiques; mais leurs propriétés avoient toujours été intactes, et leur sûreté

inviolable; cet état de choses étoit pour eux l'ordre de la nature elle-même, simple, invariable, bienfaisante comme elle. Lors de la destruction de l'empire romain, ils avoient vu passer au milieu d'eux les peuples du Nord. La partie la plus fertile et la plus ouverte du pays, la seule qui eût reçu de la main de Rome des lois et des connoissances, avoit été occupée par les Bourguignons. Les montagnes avoient conservé leurs antiques habitans. Sous les successeurs de Charlemagne ils promirent de rester tranquilles, et les princes leur promirent de les protéger. Les empereurs d'Allemagne s'engageoient à les laisser jouir de leur ancienne existence, et à cette condition ils ouvroient les passages des Alpes dont ils tenoient la clef. Rodolphe de Habsbourg, qui avoit réuni au patrimoine de ses ancêtres les vastes domaines des comtes de Kibourg, avoit attiré l'attention de ces braves montagnards par sa fortune, leur confiance par son origine helvétique, leur estime par ses vertus, leur admiration par ses exploits. Ils le choisirent pour leur protecteur, non pour leur maître; il se montra digne de leur attache-

ment, et respecta leur constitution et leurs lois. Son fils Albert, qui ne connoissoit pas l'esprit indomptable de ces pères, et qui ne voyoit le bonheur que dans la puissance, et la puissance que dans le despotisme, leur envoya des avoyés ou des gouverneurs, qui voulurent les traiter comme les serfs d'Allemagne, et qui ajoutèrent l'insulte et l'outrage à l'injustice. A 1308. cette époque, Melchthal, Stauffacher et Fürst, de concert avec plusieurs de leurs concitoyens, tous victimes ou témoins de l'oppression, avoient résolu de conjurer par un mouvement généreux les malheurs qui les menaçoient. Ces hommes simples et purs, éclairés par un sens droit, d'un caractère énergique et ferme, étrangers à l'avidité, à l'ambition, à la gloire, et à l'amour des innovations, ne s'étoient proposés dans leurs assemblées nocturnes sur le Grütli, *) que de transmettre à leurs enfans le mode d'existence qu'ils avoient reçu de leurs pères. Leurs vues ne s'étendoient pas plus loin.

*) La Grütli est une prairie baignée par le lac de Lucerne, qu'on peut regarder comme le berceau de la liberté helvétique.

Ils n'avoient pas pensé à opérer une révolution, mais ils vouloient punir leurs oppresseurs, et conserver dans leur intégrité leurs formes et leurs lois politiques, que les suppôts d'Albert fouloient aux pieds. Les avoyés autrichiens avoient été chassés du pays. Grisler, le plus coupable d'entre eux, avoit même péri atteint par la flèche d'un jeune Helvétien, Guillaume Tell, qui par un même coup vengeoit ses injures personnelles et celles de son pays. Après l'expulsion des avoyés, les libérateurs de la Suisse avoient juré de respecter les propriétés et les droits de l'Autriche comme les leurs, et les cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, où s'étoient passés ces événemens, s'étoient promis une garantie réciproque et solennelle de leur constitution et de leur indépendance. Telle avoit été l'origine de la ligue helvétique. L'exemple des trois cantons fut suivi. Leurs vertus et leurs succès augmentèrent le nombre de leurs alliés. Lucerne, Zurich, Glarus, Berne avoient été admis dans cette respectable confédération. La constitution particulière de chacun de ces cantons étoit différente de celles des autres. Elles ne partoient

1318.

1332
jusqu'à
1353.

pas toutes des mêmes principes, mais elles étoient nées des circonstances et des localités, et elles leur étoient singulièrement appropriées. Ces lois politiques n'employoient pas toutes les mêmes moyens pour atteindre le but de l'ordre social, mais toutes assuroient la liberté des personnes et la propriété des biens. L'identité des intérêts unissoit ces états aristocratiques, démocratiques, monarchiques même, et les unissoit pour leur défense commune. La victoire de Morgarten, celle de Sempach, celle de Nae-
 1315
 jusqu'à
 1389. fels, avoient reproduit les miracles de Marathon et de Platée, et prouvé une seconde fois au monde, que l'amour de la patrie et le sentiment de la justice, favorisés par la nature du terrain qu'ils défendent, ne comptent pas leurs adversaires, et triomphent des efforts de l'ambition. Après les victoires que les Suisses avoient remportées sur Charles-le-téméraire, qui n'avoit laissé d'autre monument de sa présence dans l'Helvétie que les ossemens de ses soldats, Soleure, Schaffouse, Fribourg, Bâle étoient entrés dans la ligue. Louis XI qui avoit éprouvé et admiré à St Jacques la valeur de ces montagnards, aimant mieux être

leur allié que leur ennemi, avoit conclu avec eux un traité de subsides. Tous les souverains de l'Europe briguoient leur alliance. Leur infanterie passoit pour invincible, mais le butin immense qu'ils avoient recueilli de la défaite des Bourguignons, leur avoit fait connoître de nouveaux besoins, la soif de l'or menaçoit d'infecter leurs moeurs. Les princes de la haute Italie, nourrissant leur avidité et flattant leur orgueil, se préparoient à prendre la valeur helvétique à la solde de leurs passions, et ces pères, passant les Alpes, devoient abreuer de leur sang les plaines de la Lombardie.

Tous les malheurs de l'Italie sont venus d'Italie. C'est ce que les papes ne permirent jamais qu'il se formât dans cette belle partie du monde, de puissance dominante, ni même de grande puissance. Ils ont armé successivement les villes d'Italie contre les empereurs, le nord contre le midi, le midi contre le nord, et dans l'Italie supérieure, ils ont sans cesse semé la division entre les états qui y avoient pris naissance, afin d'empêcher que l'un d'eux n'acquît une supériorité décisive. Tant qu'il n'y eut

point dans les pays voisins de puissance formidable qui pût exécuter de grands projets d'ambition, que la France fut foible, et que la maison d'Autriche n'eut pas encore acquis de la consistance, cet état de choses fut peut-être favorable à la liberté des villes, aux progrès de leur développement et de leur industrie. Le voisinage, la concurrence, la jalousie excitèrent entre elles une émulation générale, dont les arts et le commerce ressentirent les heureux effets. Vers la fin du quinzième siècle, il eût été à souhaiter pour le bonheur de l'Italie qu'il s'y fût formé une puissance capable d'arrêter l'ambition de la France et de l'Autriche, et d'empêcher qu'elles ne fissent de ce pays le théâtre de leurs sanglans démêlés. Mais il n'existoit rien de pareil; l'Italie étoit partagée dans une multitude de petits états, dont aucun pris isolément n'étoit assez considérable pour jouer ce beau rôle, et qui n'étoient pas assez sages pour qu'un danger commun les réunît, et leur fit ajourner leurs divisions.

Venise avoit acquis dans le quinzième siècle une grande étendue de territoire.

Cette république fondée lors de l'irruption
 d'Attila en Italie, par des fugitifs qui cher- 452.
 chèrent un asyle dans les petites îles si-
 tuées au nord de la mer Adriatique, s'étoit
 élevée par des degrés plus ou moins sen-
 sibles, à une haute prospérité. La ville ne
 sortit du sein des eaux, qu'après que le
 siège du gouvernement eût été transféré à 810.
 Bialto. Le premier doge ou duc fut Pao- 697.
 lucci Anafesto. C'étoit un chef militaire,
 dont le pouvoir considérable dans l'origine
 alla toujours en décroissant. La constitu-
 tion avoit été démocratique dans le temps
 où il y avoit peu de citoyens, où les for-
 tunes étoient à-peu-près égales et toutes
 médiocres, et les rapports civils et politi-
 ques simples et aucunement compliqués.
 Le voisinage de la mer invitoit les Véni-
 tiens au commerce. Leurs guerres contre
 les pirates Arabes et Istriotes qui infes-
 toient les côtes, furent pour eux une ex-
 cellente école de navigation. Dès le dixiè-
 me siècle ils eurent dans plusieurs ports de
 la Méditerranée des privilèges de commerce.
 Leur position même favorisoit leurs rela-
 tions de ce genre. Ils sembloient destinés
 par la nature à lier l'Orient et l'Occident.

A mesure que leurs entreprises et leurs spéculations avoient prospéré, les grandes fortunes avoient pris naissance, et à côté d'elles étoient venus se placer l'indigence et le besoin. L'exercice des droits politiques devint, par une conséquence naturelle de cet état des choses, indifférent à une partie du peuple, onéreux et même impraticable pour l'autre. L'autorité résida toute entière dans les familles les plus opulentes, qui réunissoient plus de loisir et plus de moyens d'instruction, plus d'indépendance et plus d'intérêt à la chose publique. Les Croisades augmentant les richesses, avoient encore augmenté la disproportion des fortunes et le crédit de la haute bourgeoisie.

1298. Le doge Pierre Gradenigo, qui joignoit à une pénétration rare un génie entreprenant et un caractère ferme, avoit converti le gouvernement représentatif en aristocratie héréditaire. Il avoit été statué à cette époque, que ceux qui se trouvoient dans le conseil souverain, en seroient membres toute leur vie, et feroient passer leur dignité à leurs enfans. Ce plan hardi réussit par l'audace même qui le caractérisoit. Le courage et la résolution de Gradenigo

avoient triomphé des conjurations de Tiépolo et de Badoir. Depuis cette mémorable révolution, Venise étoit gouvernée avec autant de vigueur que de prudence. L'aristocratie laissoit jouir ses sujets d'une entière liberté d'industrie et de commerce; les sujets ne regrettoient pas la perte de la liberté politique, et n'envioient pas le pouvoir des patriciens. Mettant de l'ensemble et de la suite dans ses opérations, et dirigeant toutes ses forces vers un but marqué, la république avoit acquis par des conquêtes ou par des achats, en partie par la force et en partie par la ruse, Trévisé, Vicence, Vérone, Bassano, Feltre, Belluno, Padoue, Brescie, Bergame et Crème. C'étoit aux dépens des seigneurs de Carrare et della Scala, mais surtout en profitant habilement des troubles du Milanais, que Venise avoit agrandi son territoire. Elle avoit pris ces accroissemens rapides dans l'espace d'un demi-siècle, et dominoit des bords de la mer Adriatique aux rives de l'Adda. Ses arsenaux étoient bien fournis; ses nombreuses flottes résistoient avec succès aux Ottomans; le commerce y faisoit abonder le numéraire; elle étoit liée par

1388
jusqu'à
1452.

- ses affaires et ses spéculations avec l'Orient et l'Occident. Mais déjà se préparoient les événemens qui devoient la faire tomber de ce haut degré d'élévation. La famille des
1395. Sforzes régnoit à Milan. Ce duché créé par l'imprévoyant empereur Wenceslas en faveur de Galéas Visconti, étoit sorti de cette maison par l'extinction des mâles.
1447. Cet état qui s'étoit agrandi et fortifié par la ruine de l'illustre famille des della Torre et aux dépens des villes de la Lombardie, étoit devenu la possession d'un soldat de fortune qui avoit profité habilement des circonstances pour s'emparer des provinces que son bras avoit souvent défendues. Ce condottière aussi heureux que brave, étoit François Sforze. Il s'étoit affermi sur le trône en épousant la fille naturelle du dernier des Viscontis. Ses fils n'avoient hérité ni de son génie, ni de son bonheur. Le jeune duc Galéas Marie étoit asservi aux volontés de son oncle Louis-le-More, prince aussi perfide que cruel, que nous verrons jouer un grand rôle dans les guerres d'Italie.

L'illustre maison de Savoie, issue du comte Berchtold, qui lui-même descendoit,

Et ce qu'on prétend, de Wittekind, s'élevoit lentement et par des progrès mesurés, au rang d'une puissance respectable. Les circonstances firent quelque chose pour elle, mais elle avoit eu l'art d'en profiter, et elle devoit surtout ses accroissemens à l'audace heureuse ou à la prudence consommée des princes qu'elle avoit successivement produits. C'étoit au sein des hautes Alpes qu'ils avoient jeté les fondemens de leur grandeur. De simples comtes de Maurienne, ils étoient devenus souverains de la Savoie, du Piémont et de Nice. Charles II occupoit le trône à la fin du quinzième siècle. Sa position étoit critique, car il étoit entouré de voisins puissans et ambitieux. Gènes, dont l'histoire se confond jusqu'à la fin du onzième siècle, avec celle des autres républiques d'Italie, Gènes étoit devenue l'émule et la rivale de Pise et de Venise. Ses établissemens et ses comptoirs s'étendoient jusqu'à Caffa dans la Crimée. Elle avoit triomphé de Pise, après de longues et sanglantes guerres; mais ses succès 1290. ayant excité la jalousie de Venise, elle avoit à son tour succombé sous les armes de cette puissante république. Le com-

1382. merce avoit occasioné les divisions. Il alimentoit la guerre qu'il avoit fait naître, elle se termina au désavantage des Génois. Plus tard, la prise de Constantinople par les Turcs leur avoit porté un coup mortel. D'ailleurs, des formes trop démocratiques avoient toujours été pour Gènes un principe de fermentation et de troubles. Elle paroissoit ne pouvoir supporter ni la liberté ni la servitude. Elle ne savoit pas obéir, et elle étoit incapable de se gouverner elle-même. A cette époque elle avoit acheté le repos au prix de l'indépendance, et reconnoissoit l'autorité des ducs de Milan.

Entre la rivière de Macra et le Tibre, la révolution qui s'opéra dans le moyen âge en Italie, et qui procura la liberté aux villes, avoit été plus tardive et plus lente. Pise, Florence, Sienne, Lucques ne prirent naissance, ou ne sortirent de leur obscurité, que dans le quinzième siècle. De bonne heure, une lutte sérieuse s'engagea dans ces villes entre la noblesse et le peuple. La noblesse vaincue se vit exclue de l'exercice des droits politiques. Florence s'éleva rapidement à la suite des malheurs

de Pise; mais elle passa par toutes les agitations de la démocratie, et elle essaya de toutes les combinaisons politiques, sans pouvoir en trouver une qui conciliât les formes populaires avec un gouvernement stable et ferme. A la fin, le génie et les vertus d'une famille à jamais célèbre lui avoient procuré le bonheur et la paix. Jean de Médicis, Côme et Laurent ses fils, Pierre fils de Côme, Laurent et Jules s'étoient succédé au timon des affaires, et avoient joui d'une autorité presque absolue, sans en avoir les décorations et les titres. Ils avoient dû leur élévation à leurs grandes qualités, et ils ne s'en servirent que pour protéger tous les ordres de citoyens, vivifier l'industrie, créer ou encourager les arts. Cette famille de marchands a plus fait pour les lettres et pour les sciences que tous les souverains.

Les papes n'avoient eu pendant longtemps à Rome qu'une autorité limitée et précaire, tandis qu'ils dominoient toute l'Europe, et qu'ils déposoient les rois. Mais Rome avoit senti tout ce qu'elle avoit perdu par la translation du siège pontifical à Avignon et par le long schisme d'Occident.

1415. Martin V nommé pape par le concile de
 1447 Constance, avoit trouvé les esprits plus dis-
 jusqu'à posés à l'obéissance. Nicolas V, aussi ha-
 1455. bile et ferme dans les affaires qu'aimable
 dans le commerce familial, où les lettres
 le consoloient des peines du gouvernement,
 avoit fortifié le château St Ange, et cette
 1464 citadelle contenoit l'inquiétude des Romains.
 jusqu'à Paul II avoit revu les lois, et avoit perfec-
 1471. tionné l'ordre public. A cette époque, un
 Borgia occupoit le trône pontifical, ou plu-
 tôt le déshonoroit par la licence de ses
 mœurs, et le souilloit par ses cruautés.
 Alexandre VI, qui a donné son nom à tous
 les crimes, n'interrompit ses coupables plai-
 sirs que pour procurer à tout prix un éta-
 blissement brillant à César Borgia, digne
 fils d'un tel père, dont la naissance seule
 étoit déjà un désordre révoltant. Naples
 obéissoit à Ferdinand fils d'Alphonse V roi
 d'Arragon, que la reine Jeanne II avoit in-
 stitué son héritier. Ce royaume fondé par
 la valeur et l'habileté de quelques cheva-
 liers normands, avoit passé aux Hohenstauf-
 fen, pour tomber ensuite aux princes de la
 maison d'Anjou. La politique des papes
 avoit plus d'influence sur cet état que sur
 les

s autres et l'agitoit avec plus de facilité. Le tribut que leur payoient les souverains sembloit leur donner des droits sur ce royaume, le voisinage leur fournissoit les moyens de le troubler. Ce n'étoit plus l'époque brillante où sous le sceptre de Frédéric II, Naples jouissoit de l'abondance, servoit de berceau aux arts, et d'asyle aux gens de lettres. L'existence précaire des rois, ou leurs projets ambitieux, les mettoient dans la dépendance de leurs vassaux. Pendant que l'aristocratie perdoit tous les jours du terrain dans le reste de l'Europe, elle en acquéroit à Naples pour le malheur des peuples.

La maison d'Este, que la muse de l'Arioste et du Tasse a immortalisée, et qui avoit vu sortir de son sein tant de princes éclairés, amis et protecteurs des lettres, étoit en proie à Modène. Parme et Plaisance étoient réunis momentanément au Milanais.

Telle étoit la situation de l'Italie, à la fin du quinzième siècle. Morcelée en petits états, partagée de vues, et divisée d'intérêts, elle étoit peu propre à résister avec succès à un ennemi puissant. Elle n'im-

La Tur-
quie.

I. 15

ginoit pas même les dangers qui la mençoient de la part de la France, et vivoit cet égard dans une sécurité profonde. Mais elle redoutoit les progrès des Turcs observoit d'un oeil attentif leurs entreprises, et s'alarmoit de leurs victoires. Cette horde de Curdes, long-temps foible et obscure, étoit devenue une nation formidable et célèbre. Elle étoit partie de l'Asie de la mer Caspienne pour se précipiter sur les provinces de l'Asie-mineure; ses forces avoient augmenté à raison de ses succès et ses projets s'étoient étendus avec les mêmes moyens. C'étoit sur les débris de la puissance des Seldschuckes qu'elle avoit élevé son empire. Les conquêtes des Tartars Mongoux sous les ordres de Gengiskhan leur avoient frayé la route, et détruit tous les obstacles qui auroient pu les arrêter. Osman qui leur a donné son nom, avoit remporté ses premières victoires à la fin du treizième siècle. Depuis cette époque, leurs succès avoient été rapides, brillans, prodigieux. Orchan fils d'Osman, avoit créé un corps d'infanterie, dans un temps où elle étoit à peine connue en Europe, et avoit introduit la paye parmi ses troupes.

Murad I avoit perfectionné cette institution, en formant les Janissaires, milice nombreuse, composée de l'élite des prisonniers de guerre, long-temps invincible, et redoutable aux ennemis de l'état tant qu'elle ne le fut pas à ses maîtres. Les successeurs d'Orchan et de Murad avoient tous été braves, guerriers, entreprenans; leur exemple et la confiance qu'ils savoient inspirer à leur armée étoient le ressort principal de leurs triomphes. A la fin du quatorzième siècle, après avoir subjugué toute l'Asie occidentale, ils avoient passé en Europe, et la victoire leur étoit demeurée fidèle. Bajazet I, surnommé l'éclair, avoit conquis la Servie, la Bulgarie, la Bosnie et l'Esclavonie. La bataille de Nicopolis, qu'il gagna sur Sigismond, lui ouvrit la Hongrie. Bientôt Timur lui avoit fait connoître les revers de la fortune, et la journée d'Ancyre l'avoit mis dans les fers de son ennemi. Mais la puissance des Ottomans n'avoit pas été ébranlée par ce revers. Les successeurs de Bajazet avoient su leur rendre la confiance, et entretenir l'impulsion donnée par les premiers sultans. Constantinople avoit subi le joug de Mahomet II. Le dernier 1453.

empereur de l'illustre maison des Paléologues ne voulant pas survivre à son empire, étoit mort les armes à la main. Déjà la Grèce et les îles qui la séparent de l'Asie, obéissoient à ces barbares, qui devoient y étouffer les talens et y éteindre le génie. Les Vénitiens humiliés avoient perdu l'île de Négrepont. Les chevaliers de St Jean soutenoient seuls l'effort des armes ottomanes, et sous les ordres de l'immortel d'Aubusson arrêtoient encore pour quelque temps le torrent dévastateur.

La Hongrie. La Hongrie déjà menacée, craignoit d'être envahie. Les Tartares qui sous le nom de Magyares, ou d'Ugres, s'étoient fixés dans les riches contrées que baignent la Save, la Drave, la Theiss et le Danube, étoient devenus un peuple agricole et opulent. Les descendans d'Almus, leur premier chef, avoient régné jusqu'à la fin du treizième siècle. Geysa y avoit introduit le christianisme à la fin du dixième. Cette religion y avoit répandu quelques idées morales, et adouci un peu les habitudes. Mais la nation plus faite pour la guerre que pour les arts de la paix, ne savoit que combattre et triompher. Depuis

l'extinction de la famille régnante, la couronne étoit devenue élective. Cette forme avoit donné quelquefois aux Hongrois des souverains dont les talens et les vertus étoient au niveau de leur place; mais elle avoit amené les troubles, les guerres civiles, l'influence des étrangers, et le plus souvent le trône avoit appartenu au plus riche, ou au plus adroit des concurrens. Jean Hunyade, et son fils Mathias Corvin, nommé roi à l'âge de dix-sept ans, avoient prouvé que les talens étoient quelquefois héréditaires. Tous deux méritoient la confiance de leur nation, et joignoient au génie qui conçoit les plans, la force de volonté qui les exécute. La Pologne, la Bohême, l'empire Ottoman sentirent tour-à-tour la vigueur du bras de Corvin, et rendirent un hommage forcé à ses rares talens. Ce grand homme, dont les soins s'étendoient à tout, avoit travaillé à éclairer son pays avec autant d'ardeur qu'il en mettoit à défendre son indépendance. La mort l'avoit surpris au milieu de ses projets. 1490. Cette perte étoit irréparable pour la Hongrie. Le foible Ladislas de Bohême, à qui l'on avoit offert la couronne qu'avoit portée

Hunyade avec tant de gloire, avoit eu le courage de l'accepter, sans avoir celui de marcher sur les traces de son prédécesseur.

La
Bohème.

A cette époque, la Bohème n'étoit pas encore gouvernée par des princes de la maison d'Autriche. Cette maison avoit d'anciens droits sur ce royaume, ainsi que sur celui de Hongrie, mais le moment de les faire valoir étoit encore éloigné. Le dernier prince de la maison de Luxembourg, l'empereur Sigismond, avoit allumé en Bohème par sa mauvaise foi et par sa foiblesse, les feux de la guerre civile. Sous la conduite de Ziska, les Hussites avoient triomphé de toutes les forces de l'Empire, et porté au loin le ravage et la terreur. George Podiébrad, simple gentilhomme, s'étoit élevé au trône par l'ascendant d'un mérite supérieur, avoit appaisé les troubles, et fait respecter la Bohème au dehors. Contemporain, ami, émule de Hunyade, Podiébrad étoit son égal pour les talens, sans avoir la même élévation d'âme et la même noblesse de sentimens. Après la mort de Podiébrad, les humeurs du corps politique avoient de nouveau commencé à fermenter.

Les états du Nord, étrangers aux événemens et aux combinaisons politiques dont le midi devint le théâtre vers la fin du quinzième siècle, n'ont paru sur la scène que plus tard, et ne doivent pas dans ce moment fixer long-temps nos regards.

La Pologne étoit habitée depuis le sixième siècle par les Esclavons, qui à cette époque conquièrent et désolèrent toute la partie orientale de l'Europe. Les descendants de Piast, qui gouverna cette vaste et fertile contrée sous le titre de duc, avoient occupé le trône plus de cinq siècles. Micislas avoit introduit le christianisme en Pologne. Boleslas avoit pris le titre de roi. Les Jagellons, issus de Jagellon duc de Lithuanie, et d'Hedwige fille de Louis-le-grand, avoient succédé aux Piastes. Casimir IV prince de cette maison, occupoit le trône. Il s'étoit signalé par des guerres heureuses contre les chevaliers de l'ordre Teutonique, à qui il avoit enlevé la Prusse occidentale. La Pologne conservoit le gouvernement féodal dans son intégrité, et devoit pour son malheur le conserver long-temps. On y voyoit une noblesse nombreuse et opulente exercer les droits de la

La Po-
logne.

842
jusqu'à
1382.
965.

1025.

1492.

souveraineté, tandis que le roi n'en avoit que les décorations, et que le peuple étoit esclave.

La
Prusse.

La Prusse conquise, convertie et civilisée par les chevaliers de l'ordre Teutonique, venoit de resserrer les liens de dépendance qui de tout temps l'avoient attachée à la Pologne. Casimir IV avoit enlevé à l'ordre que Conrad duc de **1226.** **M**asovie y avoit appelé, la Prusse occidentale. Déchu de sa splendeur, l'ordre avoit été obligé de prêter hommage à la république de Pologne, et de reconnoître tenir d'elle à titre de fiefs, les provinces, qu'elle lui laissoit.

La
Russie.

La Russie commençoit à sortir de l'ignorance et de la barbarie. Dans cette vaste contrée, peuplée originairement par les Esclavons, Ruric et ses frères, à la tête d'un corps de Normands, avoient fondé des établissemens durables, et leurs descendans **862.** en avoient joui long-temps. Le grand mouvement imprimé aux Tartares Mongoux par Gengis-khan, s'étoit communiqué aux peuples voisins, et s'étoit étendu jusqu'aux provinces occupées par les Russes. Les principautés de Kiew, de Waladimir, de **1238.** **M**oscow avoient pris naissance. Iwan Basilide I **1462.** qui a mérité le titre de grand, peut être

regardé comme le fondateur de l'empire le Russie. Il avoit réuni sous un même ceptre ces états séparés, et en avoit fait une masse de puissance. Après une guerre longue et sanglante, il avoit subjugué Novogorod, espèce de république commerçante qui vivoit sous la protection de la Pologne, et il avoit ajouté Khasan à ses nombreuses provinces.

La Suède, la Norvège et le Danemarck La Suède de 1397. liés étroitement par l'union de Calmar, et réunis à cette époque par le génie et l'habileté de Marguerite de Waldemar, travailloient depuis un siècle l'un à resserrer, l'autre à rompre cette union. La maison l'Oldenbourg étoit montée sur le trône de Danemarck et de Norvège, dans la personne 1440. du comte Christiern. Son fils Jean lui avoit 1481. succédé, mais la Suède ne reconnoissoit pas son autorité. Sous l'administration de Sténon Sture, neveu de Charles Canutson Bonde, elle jouissoit de la tranquillité intérieure. Cet homme extraordinaire avoit su dans un temps de factions, maîtriser tous les esprits par l'ascendant d'un esprit supérieur; et contenant par sa fermeté les projets ambitieux d'un clergé remuant, ou

comprimant dans leur naissance les mouvemens des rebelles, respectant les droits de la noblesse, et défendant la liberté du peuple de ses usurpations, il étoit aimé par les uns, craint par les autres, admiré de tous.

L'Angle-
terre. Sous le sceptre pacifique de Henri VII, qui avoit réuni les droits de la rose rouge et de la rose blanche, en épousant la dernière héritière de York, l'Angleterre tâchoit d'oublier et d'effacer les crimes et les malheurs dont elle avoit été le théâtre. Cette île célèbre, destinée à devenir la reine des mers, à être le foyer des lumières, à offrir la réunion la plus étonnante des travaux de l'industrie, des arts et du commerce, prospérant sous des lois politiques qui pourroient passer pour le chef-d'oeuvre de la sagesse humaine si elles n'étoient pas l'ouvrage des circonstances, cette île étoit couverte de sang et de ruines à l'époque où le comte de Richemont gagna sur l'odieux Richard III la bataille de Bosworth. Le peuple anglois, aujourd'hui réfléchi et sérieux, doué d'une sensibilité plus profonde que vive, et d'une imagination plus forte que mobile, qui saisit les côtés solides

plutôt que les côtés brillans des objets, qui hait la licence autant que la servitude, qui annonce plus d'orgueil que de vanité, et plus de noblesse que d'orgueil, doit à la mer qui le sépare du continent, bien plus qu'à ses institutions politiques et civiles, une empreinte nationale véritablement ineffaçable. Déjà à cette époque, l'Anglois avoit le germe de toutes les qualités qu'il a déployées depuis avec tant d'éclat et de succès, mais les événemens ne les avoient pas développées. Les traits du caractère national étoient ébauchés, il étoit réservé aux siècles suivans de les achever et de les mettre en saillie. Les guerres civiles avoient dépravé les mœurs, rompu les habitudes sociales, et détruit l'autorité des lois. Douze batailles rangées, des combats continuels, une succession effrayante d'assassinats et d'empoisonnemens, avoient confondu toutes les idées, et familiarisé les esprits avec le crime. Des révolutions fréquentes avoient donné au peuple le goût et même le besoin du mouvement. La vie des camps avoit dégouté les classes laborieuses, des travaux paisibles et sédentaires de la vie civile. Il ne falloit pas moins

que l'heureux mélange de fermeté et de souplesse, de hardiesse et de prudence qui formoit le caractère de Henri, pour faire sortir de ce cahos un nouvel ordre social. Se refusant par tempérament ou par principes, à toute entreprise hasardée et à tout projet d'ambition, il sentit que le vrai moyen de s'affermir sur le trône, et de prévenir ou d'étouffer toutes les factions, étoit de concentrer son activité dans les soins de l'administration intérieure. On l'accusoit de timidité et de foiblesse, mais il montra de la vigueur dans les troubles excités par Perkins, et sans craindre les dangers, il leur préféroit le calme et la tranquillité d'une vie active. Sa prétendue avarice n'étoit qu'une sage économie. Les revenus de la couronne étoient peu considérables, les objets de dépense utile s'offroient en grand nombre, et la saine politique dictoit à Henri d'éviter d'avoir souvent recours à la libéralité du parlement. On peut lui reprocher quelques mesures cruelles, mais on ne doit pas oublier que l'Angleterre sortoit d'un ordre de choses, où les mœurs avoient pris une teinte de férocité et de violence qu'on ne pou-

voit effacer que par des moyens violens. A la fin du quinzième siècle, Henri VII ¹⁴⁹⁸ que ses contemporains ont appelé le Salomon du Nord, jouissoit déjà en partie des fruits de ses travaux. Il avoit ramené la sûreté générale, et avec elle l'agriculture et les arts mécaniques. Les esprits fatigués des agitations des guerres civiles, pouvoient se livrer avec une entière sécurité aux occupations et aux plaisirs de la société; ceux qui avoient contracté la funeste habitude de mouvemens inquiets et désordonnés, étoient contenus par la vigilance des lois. Elles avoient tellement repris leur empire, que le sage Commines qui avoit été envoyé en Angleterre pour des négociations importantes, dit dans ses mémoires: „A mon gré, de tous les états du „monde, l'Angleterre est la contrée où la „chose publique est le mieux administrée, „et le peuple le moins opprimé.” En effet, la condition des classes laborieuses s'étoit améliorée, et les guerres civiles elles-mêmes avoient contribué à l'affranchir. Les propriétaires terriens, de quelque parti qu'ils fussent, avoient eu besoin des paysans pour faire triompher leur cause. Ils

s'étoient vus dans la nécessité de les armer tous ensemble, et l'intérêt ou la crainte leur avoient dicté des mesures favorables à l'affranchissement des laboureurs. Beaucoup de seigneurs étoient assez éclairés pour sentir que la terre cultivée par des mains esclaves, qui ne retirent aucun profit de leur travail, rapporte moins qu'une terre dont le laboureur travaille en partie pour lui-même. Le parlement déjà composé de deux chambres, avoit participé à l'étourdissement et à l'ivresse de la nation, et n'avoit pas prévenu les malheurs publics; mais l'existence seule de ce corps partagé en deux sections, où l'élément aristocratique et l'élément démocratique se contrebalaçoient l'un l'autre, étoit déjà un grand bien, et pouvoit amener un meilleur ordre de choses. La représentation nationale reposoit sur les vrais principes; la propriété étoit la condition et la mesure des droits politiques des individus. Pour être électeur, la loi exigeoit une rente territoriale de quarante schellings; pour être éligible il en falloit une de quatre-cents. Richard III avoit le premier publié des lois dans la langue du pays. Jusqu'à cette époque, on

avoit toujours employé le françois ou le latin. Il y avoit peu de numéraire dans le royaume, comme dans toute le reste de l'Europe, à l'exception des Pays-bas et de l'Italie. Les vivres étoient à bon marché parce que le pays étoit pauvre, aussi les salaires étoient-ils modiques. Les juges n'avoient que vingt livres sterling de pension. Les manufactures de laine, et le commerce de blé étoient les deux sources principales de la richesse nationale.

L'Irlande, conquise ou plutôt envahie sous Henri II étoit soumise aux rois d'Angleterre; mais leur autorité étoit incertaine et précaire. Ce n'étoit que par des actes de terreur et de sévérité qu'ils s'annonçoient à ce peuple barbare, qui répugnoit également à recevoir des lois de ses voisins, et à prendre d'eux les arts de la vie civile. L'Ir-
lande.

En Ecosse, la féodalité régnoit encore avec tous ses abus, et la nature même du pays en avoit multiplié le nombre. Ce royaume, long-temps agité par l'ambition tantôt sourde, tantôt ouverte et franche d'Edouard I roi d'Angleterre et de ses successeurs, s'étoit reposé de ses agitations L'Ecos-
se.

pendant les guerres civiles qui avoient occupé et affoibli les forces de l'Angleterre. L'illustre et infortunée maison de Stuart occupoit le trône de l'Ecosse souvent ensanglanté et toujours mal affermi.

PREMIÈRE PÉRIODE

depuis 1493 — 1515.

CHAPITRE III.

Charles VIII monte sur le trône de France. Premières guerres des Français en Italie.

Les progrès du travail, du commerce, des lumières et de la liberté civile avoient créé dans plusieurs états, vers la fin du quinzième siècle, une masse de puissance considérable. Bien employés, ces moyens pouvoient former pour ces états une garantie respectable de leur indépendance; mais ces moyens de défense pouvoient aussi devenir des moyens d'agression, et menacer l'existence des états voisins. La puissance existoit, et chez les nations comme chez les individus, la force est toujours ou la sauvegarde de la justice, ou sa plus mortelle ennemie. La souveraineté n'avoit résidé nulle part dans un ordre de choses où chacun vouloit donner des lois, et où personne ne vouloit en recevoir; on avoit senti la nécessité de la concentrer, et partout elle avoit pris une assiette fixe, une

marche légale et ferme. Les souverains avoient un pouvoir assez étendu pour faire triompher de toutes les volontés particulières, ce qui devoit être regardé comme la volonté générale. Les ressorts qui se trouvoient placés dans la main des gouvernemens, étoient assez actifs pour assurer la tranquillité des peuples, mais il étoit possible de les détourner de leur véritable destination. La guerre, et même des guerres d'ambition et de caprice, pouvoient naître d'un moment à l'autre du sein même des institutions qui ne devoient tendre qu'au maintien de la paix. On avoit dû le craindre, dès que la France, l'Espagne, l'Autriche, l'Angleterre, furent devenues de véritables puissances; on le craignit en effet, mais ces craintes furent vagues, foibles, éloignées, jusqu'au moment où des dangers réels et imminens firent sentir la nécessité de les conjurer. L'abus de la puissance ne devoit pas faire desirer que la puissance elle-même n'existât point, et que l'Europe retombât dans l'état d'épuisement et de barbarie où elle avoit languie si long-temps. Le remède eût été pire que le mal. Mais les projets de conquête que

La France osa concevoir et exécuter à cette époque, devoient amener la résistance des autres états. On reconnut bientôt qu'il n'y avoit de salut pour l'indépendance des peuples, que dans un ordre de choses où les forces politiques exerçant les unes sur les autres une action et une réaction réciproques, se continssent mutuellement dans les limites du droit. La sûreté générale ne pouvoit naître que de l'équilibre des moyens d'attaque et des moyens de défense. Il étoit difficile de l'établir; plus difficile de le consolider; plus on fit d'un côté d'efforts pour le rompre, plus on en fit de l'autre pour le maintenir. L'expédition de Charles VIII en Italie fut la cause, ou du moins l'occasion des premières mesures de ce genre; et on doit la regarder comme le point de départ du système politique de l'Europe, dont nous nous proposons de suivre les révolutions, de développer la marche, et de caractériser les différentes époques. Les causes de guerres et leurs résultats occuperont beaucoup plus de place dans ce tableau, que les guerres elles mêmes. Les détails des opérations militaires sont étrangers à mon plan, et

ne peuvent être présentés avec succès et avec fruit que par des hommes versés dans la théorie et dans la pratique de l'art.

Charles VIII âgé de près de quatorze ans à la mort de son père, ne savoit encore ni lire ni écrire. Par une politique digne de son caractère défiant et pusillanime, Louis XI l'avoit laissé végéter dans une ignorance honteuse. Charles n'étoit pas majeur. Sa soeur Anne de Beaujeu gouvernoit le royaume à titre de régente. Pendant sa minorité, Charles tâcha par son application à l'étude, d'effacer et d'expier la coupable négligence de son père. Il prit du goût pour la lecture. Ses livres favoris étoient les commentaires de Jules César et la vie de Charlemagne, que Robert Gaguin, général des Mathurins, son précepteur, avoit traduits à son usage. Cette lecture habituelle échauffa son imagination naturellement vive, lui inspira la passion de la gloire militaire, et eut peut-être une influence décisive sur son caractère et sur son règne. Dans un corps petit et foible, peu fait pour les rôles héroïques, il logeoit une âme plus ardente que forte, et un esprit plus facile que juste et

profond. Il vouloit de la gloire à tout prix, et il ne la voyoit que dans les projets extraordinaires: les siens lui paroissoient vastes, et ils n'étoient que vagues; héroïques, et ils n'étoient que gigantesques; mais il en étoit d'autant plus épris qu'il ne savoit calculer ni les résistances ni les moyens d'exécution. Magnifique et vain, sensible et foible, trop actif pour ne pas aimer le mouvement, trop indolent et trop léger pour mettre de la suite et de la tenue dans ses entreprises: dans une condition privée, il eût été qu'un homme inquiet et malheureux; mais placé sur le trône, il étoit ce qu'il faut être pour former des plans hasardeux, entreprendre des guerres injustes, et troubler sans raison le repos du monde.

Louis XI lui avoit laissé un royaume plein de ressources, un pouvoir bien affermi, des troupes soldées et permanentes, la France étoit respectée des états voisins, et aucun d'eux n'étoit assez puissant pour lui donner des craintes légitimes. Le peuple étoit mécontent mais soumis, et il étoit facile de lui faire aimer le gouvernement que Louis lui avoit appris à craindre. La noblesse étoit indignée, mais tranquille.

L'établissement de la taille perpétuelle avoit ouvert au souverain une nouvelle source de revenus; quoique les États de Tours eussent réduit à un million cinq-cent mille livres, celle que les laboureurs payoient sous le règne de Louis XI, Charles pouvoit espérer de l'élever beaucoup plus haut, en gagnant ces seigneurs que son père avoit intimidés, et en obtenant de l'affection de ses sujets ce qu'ils n'avoient encore donné qu'à la terreur. Les premières années du règne de Charles avoient été troublées par la révolte du duc d'Orléans, qui prétendoit à la régence en sa qualité de premier prince du sang. Il avoit osé prendre les armes pour faire triompher ses droits, et les ennemis de la France avoient favorisé son insurrection. Mais le brave La Tremouille avoit étouffé les feux de la guerre civile par la victoire de St Aubin. On avoit usé envers les coupables d'une sévérité nécessaire, et le duc d'Orléans lui-même avoit été resserré étroitement; mais Charles qui n'étoit ni soupçonneux ni vindicatif, lui avoit rendu la liberté.

1490. La fille de Maximilien I, Marguerite,
1482. avoit été fiancée de bonne heure au roi

France; on l'élevoit même à Paris pour
 faire prendre les moeurs et les habitu-
 es françoises. Elle fut renvoyée à son
 pere. Cette mesure injurieuse avoit divisé
 le moment l'Autriche et la France. Maxi-
 ilien devoit être d'autant plus sensible à
 cet affront, que Charles n'avoit renvoyé
 Marguerite que pour épouser Anne de Bre-
 tagne. Cette princesse aimoit l'empereur,
 elle avoit même contracté des engagemens
 avec lui. Moitié persuadée par des raisons
 d'état, moitié contrainte par la violence,
 elle avoit à la fin accepté la main de Char-
 les, qui lui avoit inspiré une véritable aver-
 sion, et qui pour les grâces de la figure et
 les agrémens de l'esprit, ne pouvoit pas
 être comparé avec son rival. Ce mariage
 avantageux pour la Bretagne, ne l'étoit pas
 moins pour la France, qui y gagnoit une
 province grande, fertile, bien située pour
 le commerce, et qui enlevoit à l'Angleterre
 le moyen d'agression dont elle s'étoit
 souvent servie avec avantage. Maximilien
 cependant irrité avoit engagé l'Empire à
 soutenir sa querelle, et menacé Charles
 d'une guerre sérieuse. Mais dépourvu d'ar-
 gent, mal secondé par les Etats de Brabant

et de Flandre qui lui dispuoient la régence, tirant peu de ses états héréditaires, abandonné des princes de l'Allemagne qui se refusoient à toute espèce d'impôts, l'empereur avoit accepté avec plaisir les propositions avantageuses que Charles lui avoit faites. Ce prince lui avoit rendu la Franche-Comté et l'Artois, et il avoit acquis d'un trait de plume plus qu'il n'eût osé exiger après une suite de victoires signalées.

Dans le même temps, Charles avoit acheté la paix de l'Angleterre et de l'Espagne par des sacrifices non moins considérables. Henri VII et Ferdinand avoient fait semblant de vouloir faire cause commune avec l'empereur. Ces vaines démonstrations ne furent pas stériles pour eux. Henri qui aimoit l'argent, avoit obtenu du roi de France des sommes considérables. Ferdinand avoit profité de l'occasion pour se faire rendre le Roussillon et la Cerdagne, que Louis XI avoit acquis pour trois-cent-mille écus d'or, et il se trouvoit par cette restitution maître de tous les passages des Pyrénées.

Ainsi Charles cédoit sans nécessité des avantages précieux et sûrs, et ceux qui ne

connoissoient pas son caractère et ne devinoient pas son secret, ne pouvoient pas concevoir cette facilité extrême. Le mot de l'énigme étoit un projet de conquêtes plus brillant que solide, qui l'occupoit tout entier, et auquel il immoloit toutes les autres considérations. Possédant déjà dans le délire de son imagination, les pays qu'il se proposoit de conquérir, il croyoit pouvoir, comme un autre Alexandre, disposer généreusement de son patrimoine. Il ne vouloit rien moins que chasser les Turcs de l'Europe, prendre Constantinople, et rétablir l'Empire grec dans tout son éclat. André Paléologue, neveu du dernier empereur Constantin qui étoit mort en défendant les murs de sa capitale, devoit céder ses prétendus droits à Charles pour une rétribution légère. Ils ne signifioient rien sans la victoire, et les titres qu'elle dispense auroient rendu les autres inutiles. L'infortuné Zizim, frère du sultan Bajazet II, qui fuyant sa vengeance après avoir voulu le détrôner, croyoit avoir trouvé un asyle à la cour d'Alexandre VI, devoit servir les projets de Charles. Il vouloit l'employer à partager les forces des Turcs, et préparer

leur ruine en semant la division dans l'empire.

Plus ce projet étoit extraordinaire, et plus il étoit analogue au caractère du roi. Sa vanité lui déguisoit les difficultés presque insurmontables de son plan, ou lui persuadoit qu'il étoit fait pour les vaincre. Déjà il ne regardoit sa puissance que comme un moyen d'affoiblir ou d'écraser celle des autres, et le superbe royaume qui lui étoit tombé en partage, que comme le point d'appui du levier avec lequel il vouloit soulever une partie du globe. Il ne fixoit que la gloire du succès, et ne voyoit pas que ce succès, quelque brillant qu'il fût, ne pourroit que faire le malheur de la France. Bien moins encore craignoit-il la honte ineffaçable dont il se couvriroit en échouant dans une entreprise aussi gratuite. Le faux éclat des Croisades le séduisoit; son jeune coeur s'enivroit de ses triomphes futurs, et déjà il entendoit le concert d'éloges que lui donneroient les savans que la prise de Constantinople avoit dispersés en Italie et en France, lorsqu'il auroit ramené dans la Grèce les musés exilées et fugitives.

La conquête du royaume de Naples pouvoit faciliter l'exécution de son dessein, et les droits de la France sur cette contrée fournissoient à Charles des raisons plus que plausibles pour couvrir ses vues ambitieuses. La maison d'Anjou avoit été déposée du trône de Naples par la maison d'Aragon. Alphonse V avoit en mourant légué ce royaume à Ferdinand son fils naturel, et Charles du Maine, dernier héritier de la maison d'Anjou, n'ayant pu opposer à son concurrent que de vaines réclamations, avoit substitué ses titres à Louis XI et à ses successeurs. Louis étoit trop réfléchi pour s'engager dans des entreprises lointaines et douteuses, et sa présence étoit trop nécessaire dans ses états pour qu'il songeât à en conquérir d'autres. Charles VIII, aussi téméraire que son père étoit prudent et avisé, se félicita d'avoir des droits contestés, et résolut de les soutenir les armes à la main. Le succès lui paroissoit infallible. Ferdinand roi de Naples, étoit odieux aux Napolitains. Son insatiable avidité multiplioit les impôts, et l'engageoit dans des spéculations mercantiles, indignes d'un souverain. Sa défiance et

ses soupçons n'épargnoient personne. Ses hauteurs avoient irrité une noblesse puissante et fière. Un esprit médiocre et des dehors peu agréables n'étoient pas propres à lui faire pardonner ses vices, ou à les cacher aux yeux du vulgaire. Les savans qu'il avoit attirés dans ses états, exaltoient ses grandes qualités, mais leurs éloges dictés par la reconnaissance ou par l'intérêt, n'avoient pas changé l'opinion générale. Le peuple ne pouvoit pas même se consoler des vices de Ferdinand par l'espérance des vertus de son successeur, car ses principes et ses passions se reproduisoient avec une nouvelle force et sous des formes encore plus révoltantes, dans la personne de son fils Alphonse, duc de Calabre. Charles pouvoit donc présumer que les Napolitains ne lui opposeroient pas une résistance vigoureuse, et que le peuple, toujours léger, et souvent enclin aux innovations lors-même qu'il n'a pas lieu de se plaindre de son gouvernement, accueilleroit avec transport l'idée d'une révolution qui devoit lui donner un nouveau maître. Les princes de Sanséverin que les rigueurs de Ferdinand avoient chassés de Naples, et

qui desiroient d'y rentrer triomphans et vengés, exagéroient encore le mécontentement de leurs concitoyens, et berçant Charles des espérances les plus flatteuses, le pressoient de hâter son expédition.

Cependant, Charles eût peut-être encore différé l'exécution de son plan, si de l'Italie même, on ne l'avoit pas invité à passer les Alpes. Ce qui acheva de le déterminer à l'entreprise qu'il méditoit, furent les pressantes sollicitations de Louis-le-More, les intrigues adroites dont ce prince astucieux sut l'envelopper, et les conseils perfides de ses propres ministres, gagnés par l'or et les promesses de Louis.

Louis, fils du célèbre François Sforze, et oncle du jeune Jean Galéas, duc de Milan, avoit enlevé la régence et la tutèle de son neveu, à Bonne de Savoie, mère de ce prince. Il exerçoit sur Jean Galéas l'empire naturel de l'habileté et de l'audace sur l'inexpérience et la foiblesse, et prolongeant avec art son enfance, il régnoit sous son nom dans le Milanès. Ce pouvoir emprunté et ce crédit précaire ne suffisoient pas à l'ambitieux Louis, et il avoit résolu de se défaire de son neveu, et de

s'emparer de la souveraineté. Le crime n'étoit pas fait pour l'arrêter, mais le grand point étoit de le commettre avec prudence, afin d'en recueillir tout le fruit. Jean Galéas avoit épousé Isabelle, petite-fille de Ferdinand roi de Naples; cette princesse plus clairvoyante et plus active que son mari, avoit pénétré les desseins de Louis. Humiliée de l'état d'abjection dans lequel languissoit Galéas, irritée des hauteurs dont elle-même étoit souvent l'objet, effrayée de la profonde scélératesse de Louis, elle avoit instruit la cour de Naples de la révolution dont Milan étoit menacée. Ferdinand et son fils Alphonse annonçoient le dessein de faire cesser la captivité du jeune duc, et de punir son oncle de ses forfaits. Le pape Alexandre VI leur avoit promis d'appuyer et de seconder toutes leurs mesures; il prévoyoit que les divisions de l'Italie favoriseroient la fortune de sa maison, et il vouloit des troubles pour les faire servir à l'élévation de César Borgia. Pierre de Médicis, qui exerçoit à Florence un pouvoir qu'il devoit uniquement aux vertus et au génie de ses ancêtres, avoit aussi épousé la cause du jeune Galéas, et

vouloit concourir à l'abaissement de Louis-le-More.

Cette coalition dont l'existence, les forces, les desseins n'avoient pas échappé à la sagacité de Louis, lui donnoit de vives inquiétudes. A la vérité, les principes de l'équilibre politique étoient déjà connus en Italie, tandis que le reste de l'Europe n'en avoit pas la moindre idée. Le voisinage d'un grand nombre d'états, trop inégaux pour ne pas se craindre réciproquement, assez égaux pour résister l'un à l'autre, y avoit fait saisir, suivre et appliquer de bonne heure ces maximes de prudence qui servent de sauvegarde au droit, et qui alloient passer de ce petit théâtre sur un théâtre plus vaste. A l'exemple des puissances de l'ancienne Grèce, celles de l'Italie s'observoient d'un oeil vigilant et jaloux, et unissant ou séparant à propos leurs intérêts et leurs forces, elles tâchoient d'assurer leur indépendance. Ainsi, du moment où les états du midi se liguèrent contre lui, Louis pouvoit espérer de trouver des alliés dans le nord. Venise, le Piémont, Ferrare, Bologne, Modène et Mantoue, pouvoient former dans la balance

un contre-poids suffisant au bassin qui portoit Naples, Florence et l'Etat ecclésiastique. Louis-le-More savoit bien que les alliés naturels du Milanés défendroient ce duché contre Naples; mais il savoit aussi qu'ils travailleroient contre lui-même en protégeant le jeune Galéas; car il n'ignoroit pas qu'il étoit haï ou méprisé de la plupart de ses voisins.

Cette haine étoit juste, et ce mépris étoit mérité. Louis-le-More avoit un esprit fin, actif, pénétrant, il ne manquoit pas de connoissances, mais il étoit étranger à toute espèce de moralité: les principes de justice n'étoient à ses yeux qu'un masque quelquefois utile, et un bon moyen de faire des dupes. Egalemeut exercé à deviner les pensées des autres et à cacher les siennes, instruit des goûts, des vues, des qualités et des défauts de ses voisins, il parloit à chacun sa langue. Prompt à promettre parce qu'il se jouoit de ses promesses, prodigue de sermens, indifférent à toutes les actions, il ne connoissoit d'autre règle que son intérêt. d'autre intérêt que les succès de son ambition; il étoit digne de servir de prototype au Prince de Machiavel, pour le
dupli

iplicité, la perfidie et l'habitude des tra-
 sons. Ce n'étoit nullement, comme quel-
 es écrivains l'ont prétendu, un génie su-
 rieur; son esprit manquoit d'étendue,
 ses vues n'étoient pas celles d'un homme
 d'état; il excelloit dans les mesures de dé-
 tail, mais il ne saisissoit pas l'ensemble;
 souvent il s'embarrassoit dans ses propres
 vues; pour se tirer des difficultés du mo-
 ment, il s'en préparoit de plus grandes, et
 le présent l'occupoit plus que l'avenir. Cet
 homme né pour le malheur de l'Italie, ré-
 lut d'appeler les étrangers dans cette
 pauvre contrée, et de les employer à lui
 ouvrir un chemin au trône. Peu lui im-
 portoit que cette démarche attirât sur l'Ita-
 lie une longue suite de fléaux et y natura-
 lisât la guerre; l'essentiel étoit qu'il réalisât
 ses projets, et qu'il devînt souverain. Cette
 mesure pouvoit l'exposer lui-même à des
 dangers d'un nouveau genre: il devoit crain-
 dre que l'intervention d'une puissance étran-
 gere ne menaçât tôt ou tard sa propre in-
 dépendance, et ne lui laissât qu'une auto-
 rité titulaire; mais tout entier à l'objet de
 sa ambition, il ne portoit pas sa vue aussi
 loin, ou il espéroit qu'il lui seroit facile de
 l.

perdre ses amis dès qu'il n'auroit plus besoin d'eux, et il invita le roi de France à passer en Italie.

1493. Charles qui ne voyoit la gloire que dans la guerre, et qui se nourrissoit depuis long-temps des projets les plus chimériques, saisit avec empressement les premières ouvertures que Louis Sforze lui fit faire en son nom et au nom du pape, car il avoit eu l'art de détacher Alexandre VI de l'alliance de Naples. Ces propositions étoient trop analogues à ses goûts et à ses idées dominantes, pour ne pas lui plaire. Ses ministres les appuyèrent. Etienne de Vex, qui de valet-de-chambre du roi étoit devenu sénéchal, partageoit toute sa confiance avec Guillaume Brissonnet, évêque de St Malo. Ces deux favoris n'avoient d'autre talent que de flatter les penchans de Charles, et de donner à tous ses projets les couleurs de la raison et de la sagesse. Tous deux étoient vendus à Ludovic. On avoit promis à l'un un duché dans le royaume de Naples, à l'autre le chapeau de cardinal; et ils soutinrent de tout leur pouvoir dans le conseil le projet de l'expédition d'Italie. En vain l'amiral

e Graville, conseiller prévoyant et intègre, dont les intentions étoient aussi pures que ses idées étoient saines et solides, combattit le dessein du roi par des raisonnemens victorieux; ce fut inutilement qu'il lui représenta les difficultés de l'entreprise, la pénurie de ses finances, la perfidie de Ludovic, le danger des revers et des succès, et qu'il lui prouva que la France ne pouvoit que perdre, même par la guerre la plus brillante et la plus heureuse: ce vertueux citoyen ne fut pas écouté; de Vex et Brissonnet opposèrent la logique des passions à celle de la raison, et la guerre fut résolue.

L'Angleterre, l'Espagne et l'Autriche ne pouvoient donner au roi de France aucun sujet d'inquiétude; il avoit fait de grands sacrifices pour s'assurer leur neutralité, et d'ailleurs elles étoient intéressées à favoriser un projet qui devoit consumer loin d'elles les forces et les moyens d'un voisin puissant et dangereux. Charles ne s'occupe donc plus que des préparatifs de son entreprise, il confie le gouvernement du royaume pendant son absence au duc de Bourbon, et place à la tête des provinces

des hommes éprouvés et d'un mérite sûr. Dans un tournoi magnifique qu'il célèbre à Lyon, il se voit environné de l'élite de la noblesse, il annonce ses desseins, les idées chevaleresques se réveillent, et tous les seigneurs ne consultant que leur enthousiasme et leur passion pour la guerre et la gloire, applaudissent au projet du roi, et brûlent de le suivre. On étoit au mois d'août; le maréchal Desquerdes qui devoit commander l'armée, vouloit le printemps pour entrer en campagne: son avis est rejeté, rien ne pouvoit modérer l'impatience de Charles. Desquerdes meurt subitement, sa perte n'est pas indifférente. Entre tant de guerriers braves et entreprenans, il y a peu d'hommes expérimentés, capables de diriger le mouvement général. On manquoit d'argent, on en emprunte à Milan et à Gènes; Ludovic en promet beaucoup et en donne peu; la taille est haussée de deux-cent-mille livres, le roi engage une partie de ses domaines. Tous les moyens lui paroissent également bons, pourvu qu'ils fassent cesser l'embarras du moment. Enfin il quitte Lyon, et se met en marche à la tête de l'armée. Elle étoit composée

de seize-cents lances, chacune de six chevaux, de douze mille hommes d'infanterie, Suisses ou Gascons, d'un corps nombreux de volontaires qui pouvoit monter au double, et traînoit avec elle cent-quarante pièces d'artillerie. Charles conduisoit lui-même sa maison, qui consistoit en cent gentilshommes et quatre-cents archers. On n'avoit pas vu dans les temps modernes l'armée plus leste, plus brillante, ni mieux disciplinée passer les monts. La cavalerie étoit couverte d'armes riches et éclatantes, et toute formée d'hommes d'élite; l'infanterie savoit marcher, combattre, faire sa retraite, en masse et en rangs serrés; les canons de bronze étoient légers et bien servis. L'Italie fut effrayée de ce déploiement de forces, l'Europe s'étonna de ce spectacle nouveau, la France admira ses ressources.

Le rassemblement général des troupes étoit à Asti. Charles prend sa route par ^{29 août.} Grenoble, et s'engage dans les Alpes du Dauphiné. Blanche de Montferrat, veuve du duc de Savoie, lui ouvre les passages des montagnes, envoie son fils encore enfant à sa rencontre, le reçoit avec la plus grande magnificence, et lui présente même

ses pierreries, le priant de les mettre en gages pour subvenir aux frais de la guerre. Rien ne paroît devoir arrêter l'armée françoise, lorsque Charles tombe tout-à-coup malade de la petite vérole: mais après sept jours passés à Asti, il est déjà hors de danger, et les bonnes nouvelles qu'il reçoit de ses troupes achèvent de lui rendre ses forces. Le duc d'Orléans et d'Aubigny ont fait échouer tous les projets du roi de Naples.

1494. Ferdinand ne régnoit plus. La crainte et l'inquiétude avoient accéléré sa fin. Son fils Alphonse lui avoit succédé. Ce prince avoit formé le plan d'attaquer et d'écraser Louis Sforze, avant que l'armée françoise arrivât en Italie. Pour cet effet, il vouloit pénétrer dans le Milanès, par la côte de Gènes et par la Romagne, mais il se laisse prévenir de vitesse; le duc d'Orléans arrive à Gènes avec deux mille Suisses, et sa flotte, quoique inférieure en forces à celles de Naples, l'empêche d'exécuter son dessein, et la force à la fuite, D'Aubigny avec trois-cents lances françoises et cinq-cents lances italiennes sous les ordres du comte de Cajazzo, s'oppose aux progrès des trou-

pes qui s'avancent par la Romagne, et arrête une armée bien plus nombreuse que la sienne. Cependant Charles, entièrement rétabli, a reparu à la tête de ses troupes, il continue sa marche, passe l'Apennin, et ne rencontre d'obstacles nulle part. Florence, l'alliée de Naples, pouvoit et devoit résister aux François. Montpensier prend d'assaut Fivisano, la première place des Florentins. Cette mesure cruelle répand par-tout la consternation, et Pierre de Médicis se présente pour négocier. Incapable de repousser de sa patrie les dangers qu'il avoit attirés sur elle par son alliance avec la cour de Naples, lâche successeur des grands hommes qui avoient plus d'une fois sauvé Florence, Pierre ne prend conseil que de sa timidité, et propose de capituler avec les François. Le traité déshonorant qu'il se hâte de conclure avec eux soulève contre lui les Florentins; peu fait pour conjurer ou braver l'orage, il fuit déguisé en valet; Bentivoglio son ami dans la prospérité, refuse de le recevoir à Bologne. Au lieu d'attendre dans le voisinage de Florence les effets du zèle de ses partisans, il croit n'être jamais assez loin du péril, et

se sauve à Venise. Les Florentins renouent les négociations avec le roi de France, obtiennent de lui des conditions plus avantageuses, et promettent de lui ouvrir les portes de la ville. Charles pressé d'aller en avant, accorde avec une facilité extrême tout ce qu'on lui demande; l'éloquence véhémement et le ton inspiré de Jérôme Savonarole ne sont pas inutiles dans cette occasion aux intérêts de Florence. Ce personnage singulier, d'une famille illustre de Padoue, fils du médecin du duc de Ferrare, réunit tous les genres de fanatisme, ou en emprunte les traits, pour satisfaire son ambition; sa tête ardente sert admirablement ses passions. Prédicateur forcené, démagogue hardi, prophète politique, il demande au ciel les armes dont il a besoin pour régner sur la terre; il trompe les autres, et se trompe quelquefois lui-même; il veut la liberté de Florence et la réforme de l'église; il chasse Médicis, et voudrait chasser le pape, afin d'exercer le pouvoir de l'un et d'obtenir la tiare de l'autre. Son imagination brillante, sa fougue impétueuse et ses flatteuries adroites subjuguent un moment l'esprit

de Charles, qui caresse l'orgueil de Florence, et se prête aux desirs de cette altière république, en abandonnant tout-à-fait Médicis. Mais toujours inconséquent et léger, ne sachant rien refuser à personne, Charles détruit son propre ouvrage, en accordant la liberté à Pise opprimée par les Florentins; et cette démarche inconsiderée lui aliène ce peuple, dont il lui importoit de conserver l'amitié pour assurer sa marche. De Florence, où il fait son entrée solennelle, il continue sa course facile et prospère, et déjà de Sienne il menace Rome. 17 nov.

Le pape étoit dénué de toute espèce de moyens de défense; sans puissance réelle, il ne pouvoit rien espérer du pouvoir de l'opinion, qu'il avoit soulevée contre lui par ses crimes. Irrésolu et tremblant, Alexandre ne sait s'ils doit attendre le vainqueur, ou prendre la fuite. A la fin il se décide à se retirer dans le château St Ange. Charles entre dans Rome abandonnée par les troupes napolitaines, qui se sentent incapables de la défendre. Il y fait son entrée de nuit, à la lueur des flambeaux, la lance en arrêt, couvert d'armes étince-

lantes: c'étoit le plus beau moment de sa vie. Les Romains partagés entre la surprise et l'effroi, étonnés et inquiets de ce spectacle, ne sachant que croire, flottent entre toutes les craintes. Charles, dans l'ivresse d'une imagination fortement émue, a peine à suffire au sentiment de sa propre grandeur, et s'entourant par la pensée de tous les héros de l'histoire, se regarde comme l'émule et l'égal de tous ceux que Rome honora du triomphe, ou qui triomphèrent d'elle. Une partie des murs du château St Ange s'écroule au moment où ils étoient l'unique refuge du coupable Alexandre. Le pape livré sans défense à son ennemi, capitule; il conclut avec empressement un traité désavantageux, qu'il se propose de rompre dès qu'il pourra le faire impunément; et le roi de France vainqueur, rend au vaincu des hommages que son mépris pour Alexandre désavoue, et que son respect pour la religion lui commande.

Pendant que Charles jouissoit à Rome de toute sa gloire, et que le pape lui prodiguoit les promesses et les sermens, de grands événemens se passoient à Naples. Alphonse, dur et superbe dans la prospé-

rité, se montre lâche et pusillanime aux approches du danger; sûr de la haine de ses sujets, parce qu'il sent qu'il l'a méritée, effrayé de la joie que le peuple témoigne à la nouvelle des succès du roi de France, il abdique la couronne, et la place sur la tête de son fils Ferdinand; il espère que les Napolitains combattront avec ardeur pour la cause de ce jeune prince, qui donne des espérances et annonce des vertus; lui-même, uniquement occupé du soin de sa conservation, quitte Naples, court à Mazzara en Sicile ensevelir sa honte; et la crainte le rendant superstitieux, il veut à force d'observances religieuses faire oublier ses crimes, ou en surprendre le pardon. Sa retraite tardive ne sauve pas le royaume. Charles apprenant la révolution de Naples, se hâte de quitter le séjour de Rome; il exige d'Alexandre, Zizim et César Borgia, comme otages de sa fidélité. Le pape, qui a vendu à Bajazet la vie de Zizim, lui fait donner du poison avant de le remettre aux François, et ce malheureux prince expire dans leur camp. Borgia se sauve pour se soustraire à leur juste indignation; Charles dont la mort de Zizim

devoit provoquer la vengeance, et à qui ces trahisons multipliées d'Alexandre devoient donner la mesure de sa scélératesse, ajourne son ressentiment, et plein de confiance dans sa fortune, il s'avance vers Naples, sans prévoir ou sans craindre les effets de l'inimitié du pape. La victoire ne quitte pas les drapeaux des François. Le jeune roi Ferdinand, s'imaginant avoir disposé les esprit à la résistance, avoit rassemblé ses troupes, et l'armée napolitaine occupoit une position avantageuse sur les rives de Garigliano. L'illusion de Ferdinand fut bientôt dissipée. L'avant-garde de Charles se montre, et à cette seule vue les Napolitains se débandent, fuyent, et se répandant dans les villes, hâtent par leurs vœux et par leurs efforts les triomphes des François. Ferdinand désespéré de la lâcheté de ses troupes, qui ne lui permet pas même de succomber avec honneur, fait une dernière tentative; il veut obtenir de la pitié et de l'étonnement, ce qu'il n'a pu obtenir de l'estime et de l'amour; il rassemble le peuple de Naples, et dans un discours pathétique, il renonce formellement au trône, délie ses sujets du serment

de fidélité, et déplore de ne pouvoir faire leur bonheur. Il espéroit exciter en sa faveur un mouvement généreux; mais quoique le malheur le rend éloquent, il ne produit aucun effet sur la multitude enivrée du desir de choses nouvelles. Cet infortuné prince, ne voulant pas tomber au pouvoir de ses ennemis, quitte avec douleur sa capitale, s'embarque avec une partie de sa famille et de ses trésors, et se retire dans l'île d'Ischia, attendant des temps plus heureux. Charles continue sa marche triomphale; rien ne s'oppose à ses progrès, toutes les villes s'empressent à ouvrir leurs portes au vainqueur. Charles entre à Naples au milieu des applaudissemens d'un peuple immense, qui lui jette des fleurs et le salue du nom de libérateur de l'Italie.

1495.
le
21 févr.



CHAPITRE IV.

Ligue contre Charles VIII. Les François perdent l'Italie. Mort de Charles.

Charles avoit traversé toute l'Italie plutôt en souverain légitime qu'en vainqueur, car il n'avoit rencontré de résistance nulle part. Le nombre et la supériorité de ses troupes, une artillerie excellente et bien servie, la rapidité de sa marche, le défaut de concert entre ses ennemis, la terreur panique de Pierre de Médicis, la lâcheté d'Alexandre VI, la foiblesse du roi de Naples qui délioit ses sujets du serment de fidélité, dans le moment où il falloit les rallier contre les François; tout avoit favorisé Charles, l'événement justifioit les conseils de de Vex et de Brissonnet. Le roi triomphoit sans gloire; mais il triomphoit, et il paroissoit avoir obtenu le but de son entreprise.

Il étoit plus difficile de conserver la conquête que de la faire; la fortune avoit joué son rôle; c'étoit à la sagesse, à la modération, à la prévoyance qu'il appartenoit de consolider l'ouvrage de la fortune.

Charles fit tout ce qu'il falloit pour le détruire; ivre de ses succès, il donna tout à la représentation, et ne s'occupa que de plaisirs et de fêtes. Brindes et Gallipoli, plusieurs places de la Calabre, et entre autres Rhège, tenoient encore pour le roi Ferdinand; on ne daigna pas même sommer ces villes qui pouvoient servir de point de rassemblement aux ennemis, de se rendre, et elles furent totalement oubliées. La noblesse étoit partagée d'opinion, la maison d'Aragon y comptoit encore des amis; au lieu d'acquérir son estime en respectant ses propriétés, Charles toujours inconsidéré, et aussi généreux du bien d'autrui que du sien, céda aux sollicitations de ses courtisans, et leur distribua des terres dont il ne pouvoit disposer sans injustice. Le peuple avoit reçu les François avec des transports de joie; il étoit facile de l'entretenir dans ces sentimens en caressant son orgueil, en ménageant ses préjugés, et en se prêtant à ses usages; mais les François commettoient tous les jours des excès qu'on ne savoit ni prévenir ni réprimer; vifs et légers, ils ne refusoient rien à leurs passions; malins et railleurs, ils témoignoit ouvertement un

mépris profond pour les mœurs, les usages, les opinions des Napolitains; la vanité nationale exaltée par les succès, regardoit les Italiens comme des barbares, et paroissoit croire les avoir honorés en prenant la peine de les assujettir. Bientôt, les Napolitains oubliant les anciens torts des Aragonois, trahirent leurs nouveaux maîtres, ou firent des vœux secrets pour le rétablissement des autres; Charles plongé dans les plaisirs, ignoroit ce changement qui pouvoit d'un moment à l'autre lui devenir si funeste; il oublioit ses projets sur la Grèce, qu'il eût peut-être pu réaliser en partie à cette époque; il ne songeoit pas à s'informer de l'impression qu'avoient faite ses succès sur les puissances de la haute-Italie. Enseveli dans une sécurité profonde et dans une insouciance inconcevable, il ne prévoyoit, ne craignoit, n'imaginoit rien; et ne se défiant ni des personnes ni des événemens, il se croyoit aussi affermi sur le trône de Naples qu'il l'étoit sur celui de France, et s'amusoit à se faire couronner à Naples, revêtu des ornemens impériaux.

Cependant ses ennemis, et ses perfides amis, plus actifs et plus dangereux encore, avoient

voient formé le dessein de le chasser de l'Italie et en préparoient les moyens. Louis-More avoit été le premier à s'appercevoir de la faute qu'il avoit faite, du moment où il eut atteint son exécration but. L'infortuné Galéas avoit terminé ses jours, empoisonné par son oncle, dans les temps où Charles étoit encore à Plaisance. Ce prince ne rêvant qu'à sa grande entreprise, avoit dissimulé son ressentiment, malgré la juste indignation de l'armée qui demandoit à grands cris la punition de cet attentat. Louis parvenu au trône par les degrés du crime, jouissoit du fruit de sa coupable audace; pour légitimer son usurpation et pour s'assurer un appui, il avoit demandé l'investiture du Milanès à Maximilien, en lui promettant de l'argent; l'empereur toujours avide parce qu'il étoit toujours pauvre, et qu'il avoit eu assez peu de fierté pour s'allier avec la famille des Sforzes en épousant la nièce de Louis, lui avoit accordé sa demande, et l'avoit reconnu souverain du Milanès. A peine Louis avoit-il vu son pouvoir bien affermi, que les succès des François l'avoient inquiété; changeant de marche et de moyens, sans chan-

ger de but, il ne se proposoit plus que d'expulser de l'Italie ces mêmes François qu'il y avoit appelés, ou de leur y faire trouver leur tombeau. Le duc d'Orléans avoit des droits sur le Milanès du chef de son aïeule Valentine Visconti; Charles l'avoit laissé dans Asti avec un corps de troupes, pour entretenir la communication avec la France. Le duc s'étoit emparé de Novare; il pouvoit profiter des circonstances pour faire valoir ses titres; Charles lui-même enorgueilli par ses succès, pouvoit penser à la conquête du Milanès, ne fût-ce que pour punir Louis de ses forfaits. Le duc de Milan n'étoit pas fait pour balancer entre la politique et la reconnoissance; ou plutôt, tout-à-fait étranger à ce sentiment, il ne pense qu'à sa sûreté. Le projet d'une coalition dirigée contre Charles s'organise dans sa tête fertile en combinaisons de ce genre, et son activité l'exécute.

L'imprudent roi de France avoit lui-même préparé les élémens de cette ligue, et par sa conduite irréfléchie il avoit donné à toutes les puissances des raisons de défiance et des espérances de succès. Louis réunit contre lui l'empereur Maximilien,

Philippe-le-bel archiduc d'Autriche, souverain des Pays-bas, Ferdinand-le-catholique et les Vénitiens. Maximilien, ne se doutant pas que Charles eût des vues sur Constantinople, et qu'il eût acheté d'André Paléologue ses titres, étoit irrité de ce que le roi de France avoit fait porter devant lui à son entrée dans Naples le globe impérial, et s'imaginait que son ambition en vouloit à la couronne d'Allemagne; il craignoit aussi que la France ne songeât à s'emparer du Milanès; d'ailleurs, son caractère aussi actif qu'inconstant le portoit à prendre part à toutes les entreprises, fût-ce pour les abandonner ou les mal soutenir. Ferdinand n'avoit aucun grief personnel contre Charles, mais son esprit réfléchi et profond prévoyoit les suites les plus éloignées des événemens, et semoit pour un avenir reculé. Il aimoit à se mêler de toutes les affaires, parce qu'il avoit l'art d'en recueillir le fruit, et de se mettre à l'abri des chances désavantageuses. Philippe-le-bel épousoit les intérêts de son père Maximilien et de Ferdinand dont il vouloit devenir le gendre; de plus, une saine politique lui dictoit de concourir à toutes les me-

sures qui pouvoient affoiblir la France. Les Vénitiens avoient gardé une sage neutralité à l'arrivée de Charles en Italie; mais ses conquêtes rapides et la conduite qu'il avoit tenue à Pise, les alarmoient à juste titre; ils craignoient qu'il n'eût le dessein de rendre la liberté à toutes les villes d'Italie, qui de souveraines étoient devenues sujettes; d'ailleurs, ils sentoient qu'ils ne risquoient rien en se déclarant contre lui dans ce moment critique, et ils espéroient d'obtenir quelques villes maritimes du royaume de Naples, qu'ils convoitoient depuis longtemps. Alexandre VI ne se prononça pas en faveur de la coalition, mais il y accéda secrètement. Déjà avant cette époque, il avoit tâché d'engager le sultan Bajazet II à faire la guerre à Charles, et c'étoit dans cette vue qu'il avoit sacrifié le malheureux Zizim.

C'étoit à Venise que se conduisoient les négociations, et c'étoient avec un tel secret, que Commines lui-même *), qui y avoit été envoyé par son souverain, au commence-

*) Selon quelques historiens, Commines pénétra les secrets de la coalition, mais il ne parvint que tard à les découvrir.

ment de la campagne, pour remercier les Vénitiens de leurs bons offices, et dont l'oeil observateur et exercé avoit découvert beaucoup de trames de ce genre, ignora l'existence du traité de coalition. Il l'apprit de la bouche du doge, et fut ensuite témoin de toutes les réjouissances qu'on fit pour le célébrer. Il se hâte d'envoyer à Charles la nouvelle du danger auquel il est exposé. Ce prince n'avoit su ni le prévoir, ni le prévenir, mais il se prépare à lui faire tête, et sort de sa léthargie. Il rassemble ses troupes, résolu de reprendre, pour retourner en France, la route qu'il avoit suivi pour arriver à Naples, et de faire diligence, afin de ne pas laisser aux ennemis le temps de lui fermer les passages des Apennins. Ce parti étoit le seul qui lui restât, car il n'avoit point de flotte qui pût lui amener des renforts, ou le ramener en France. Faute d'argent, de temps ou de prévoyance, il ne s'étoit pas ménagé cette ressource en cas de malheur. L'armée avec laquelle il se met en marche, ne s'élève pas au-dessus de neuf mille hommes. Il ne pouvoit pas laisser assez de forces dans le royaume de Naples pour le con-

1495.

le
20 mai.

server; mais la vanité ne lui permettoit pas d'abandonner cette conquête, et il s'affoiblit inutilement de cinq-cents hommes d'armes et de deux mille cinq-cents Suisses, qui sous le commandement de d'Aubigny doivent garder les provinces conquises; Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, est nommé gouverneur de tout le royaume. La marche de Charles fut rapide. Il passe par Rome; le pape s'enfuyant à Pérouse n'attendit pas ses justes reproches; de là il se rend à Sienne; Florence lui offre de l'argent et des troupes qu'il refuse par le conseil de Ligny, qui lui représente qu'il seroit indigne de lui de rendre Pise aux Florentins. Il traverse heureusement les défilés qui séparent Pise de Sarzane et Sarzane de Pontremoli; les soldats allemands passent son artillerie à force de bras par des chemins presque inaccessibles. Il s'avance vers les plaines de la Lombardie, et arrive à Fornoue, village situé près Plaisance au pied de l'Apennin. Là il trouve une armée de près de quarante mille hommes commandée par le marquis de Mantoue et par le comte de Cajazzo, qui s'opposent à son passage. Commines entame par

l'ordre de Charles des négociations pour lui procurer la liberté de retourner en France avec ses troupes. On la lui refuse, et il ne prend plus conseil que de son courage et de celui de son armée. La valeur et la fermeté qu'il montre dans cette célèbre journée, expient ses nombreuses ^{6 juillet.} erreurs; s'il a triomphé jusques là sans gloire, ici il veut succomber avec honneur. Ses braves soldats le secondent; les François chargent avec une impétuosité qui ressemble à la fureur, des troupes quatre fois plus nombreuses; le choc fut terrible, mais court; les rangs des Italiens sont rompus; Charles qui paye de sa personne, se trouve en danger de la vie; il est sauvé, l'acharnement des troupes augmente, les troupes de la ligue fuyent, laissant près de quatre mille hommes sur le champ de bataille; on fit peu de prisonniers.

Après cette victoire, Charles arrive heureusement à Asti. En profitant de la première consternation qu'avoit répandue la victoire de Fornoue, Charles pouvoit punir Ludovic de sa perfidie, mais il perd son temps à Trino au sein des plaisirs. Le duc d'Orléans qui avoit surpris Novare, avoit

été enfermé dans cette place par le duc de Milan, lorsque les alliés s'étoient mis en campagne. Assiégé par une armée nombreuse, ne recevant point de renfort, pressé par la famine, il est sur le point de se rendre pour se sauver. Charles se voit dans la nécessité de négocier avec Louis. Il conclut avec lui le traité de Verceil, qui n'assure à la France d'autre avantage réel que la liberté de la garnison de Novare.

10 oct. Le roi se refuse à une conférence que le duc de Milan lui demande, et se hâte de retourner en France, ne ramenant de sa brillante expédition que les débris de son armée, et en remportant d'autre fruit de son entreprise que le sentiment amer d'avoir sacrifié de braves gens, le souvenir de sa grandeur éphémère, la crainte de la honte et du ridicule, et l'espérance trompeuse de conserver le royaume de Naples en y faisant passer de nouveaux secours.

A peine les François avoient quitté Naples, que Ferdinand étoit sorti de sa retraite d'Ischia, et retournant dans ses états de terre-ferme, avoit été reçu en triomphe par ses sujets. Le peuple sembloit vouloir effacer par ses transports l'accueil

qu'il avoit fait aux François. D'Aubigny et Monpensier tâchent de suppléer au nombre par la vigilance et l'activité; ils se multiplient par la rapidité de leurs marches, et la bravoure de leurs troupes les seconde. Ferdinand-le-catholique n'avoit envoyé au secours du roi de Naples que peu de troupes, mais à leur tête étoit Gonsalve de Cordoue qui lui seul valoit une armée. Ce général, connu dans l'histoire sous le nom de grand capitaine, que lui décernèrent ses concitoyens, le méritoit par ses services et ses talens. Prudent, réfléchi, calculateur, il mettoit dans ses opérations plus d'art que d'audace; dans un siècle chevaleresque il ne connoissoit ni la loyauté, ni la franchise, ni les procédés nobles et délicats d'un vrai chevalier; digne instrument des desseins de son maître, aussi dissimulé, aussi fourbe que lui, il avouoit hautement qu'il préféroit le succès à l'honneur: sa présence avoit rendu le courage aux Napolitains. En vain d'Aubigny gagne la bataille de Séminare; cette victoire n'améliore pas la situation des François. Leur roi perdu dans le tourbillon des courses et des fêtes, paroissoit avoir oublié les vicissi-

tudes de sa fortune; la même légèreté qui lui avoit fait entreprendre cette folle expédition, le consolait de ses revers. Bientôt il apprend que toutes les conquêtes en Italie sont perdues, que Montpensier étoit mort de la peste dans l'île de Procida, et les malheureux François qui ont échappé à la famine, à la maladie ou au fer de l'ennemi, reviennent en France dans le plus déplorable état. Telle fut l'issue d'une guerre entreprise sans nécessité, commencée sous les auspices les plus favorables, et terminée avec gloire, mais sans aucune espèce d'avantage réel pour la France. Cette guerre avoit donné aux autres puissances des idées nouvelles; des dangers nouveaux firent naître de nouveaux moyens de les conjurer; la coalition formée à Venise contre les François forme une époque mémorable dans l'histoire de la politique. Ce fut un premier essai, imparfait à la vérité, mais fécond en conséquences. Alors déjà se montrèrent les inconvéniens presque inséparables de ces ligues de puissances divisées d'intérêt et momentanément rapprochées. Tous veulent retirer des avantages de la ligue, et y contribuer le moins possi-

ble. Chaque état a ses vues particulières, auxquelles il sacrifie ouvertement ou en secret le plan général; les jalousies et les rivalités nationales empêchent tout accord durable. Les aliés se défient les uns des autres plus que de l'ennemi commun, et redoutent leurs succès presque autant que les siens. Les Vénitiens firent presque seuls les frais de la campagne contre Charles VIII, et en portèrent seuls la perte. Les membres de la coalition voyant qu'ils avoient obtenu leur but, qui étoit de faire sortir les François de l'Italie, conclurent avec eux des traités particuliers, et se craignant réciproquement l'un l'autre, ne mirent plus après la bataille de Fornoue aucune espèce d'activité dans leurs opérations.

Cependant Charles méditoit une nouvelle expédition en Italie; il vouloit effacer sa honte, venger ses injures, et regagner ses conquêtes. L'argent manquoit, on augmenta de nouveau la taille de quatre-cent-mille livres; et on demanda aux principales villes du royaume de fournir les sommes nécessaires pour équiper une flotte. Paris fut taxé à cent-mille écus. Mais les sommes demandées ne rentroient pas; et fus-

sent-elles rentrées, elles n'étoient pas suffisantes. Le duc d'Orléans qui devoit prendre les devants et commander une partie de l'armée, craignoit de quitter la France dans un moment où la santé du roi paroissoit chancelante. Charles lui-même ne pressoit pas les préparatifs avec la vivacité ordinaire, l'amour ralentissoit son ardeur. Il étoit épris d'une des filles d'honneur de la reine. Cependant l'Italie entière étoit alarmée: déjà on formoit des projets d'association, les négociations étoient en pleine activité, on prenoit toutes sortes de mesures pour prévenir de nouveaux malheurs; lorsque Charles qui avoit fixé son séjour à Amboise, où il faisoit entreprendre de vastes et superbes bâtimens, dont son séjour en Italie lui avoit donné l'idée, et qu'il faisoit exécuter par des artistes Italiens, mourut subitement d'un coup qu'il se donna à la tête en passant une galerie, à l'âge de vingt-huit ans. „Oncques ne fut, dit Commines, meilleure créature. Davantage, la plus humaine et douce parole d'homme que jamais fut; car je crois que jamais à homme ne dit chose qui pût lui déplaire.“ Malheureusement pour la France

e 7 avr.
1498.

ette douceur dégénéra en foiblesse, et
ette bonté de tempérament, qualité d'un
érite très-équivoque, qui ne l'empêchoit
as de satisfaire toutes ses fantaisies, ne
révint aucune des fautes et des erreurs de
on règne. Un sens droit, un esprit juste,
a caractère ferme en auroient fait un vé-
table roi.

CHAPITRE V.

Louis XII succède à Charles VIII. Conquête du Milanès.

La mort de Charles VIII ne changea rien au système politique de l'Europe, car la passion de la guerre et la funeste manie de faire des conquêtes en Italie passèrent à son successeur. Cette grande erreur du règne de Louis XII n'a pas effacé les qualités aimables ni les belles actions de ce prince, mais elle a terni leur éclat. Il étoit fait pour assurer le bonheur de la France, et pour établir sa puissance sur les bases solides d'une administration éclairée, ferme, active; et les guerres d'Italie, consumant son temps, ses forces, ses moyens, et absorbant son attention, ne lui permirent de donner que des momens à l'objet principal. Il ne falloit pas moins que toutes les vertus de Louis, pour se faire pardonner cette maladie d'imagination qui l'entraînoit toujours à la guerre, et pour mériter le titre de père du peuple malgré les expéditions ruineuses et stériles auxquelles il sacrifia souvent ses devoirs et ses vrais in-

érêts. Louis étoit dans la force de l'âge
 lorsqu'il monta sur le trône, et la France
 pouvoit espérer qu'à trente-six ans, il n'au-
 roit pas cette inquiétude d'esprit qui fait
 rendre le mouvement pour l'activité, ni
 cette légéreté de caractère qui rend les
 leçons de l'expérience inutiles; sa première
 jeunesse avoit donné plus de craintes que
 d'espérances. Louis XI qui craignoit la
 vertu et qui se défioit des lumières, parce
 qu'il n'employoit les siennes qu'à tromper
 les autres, mit plus de soins à faire mal
 lever le jeune duc d'Orléans, qu'il ne lui
 en eût coûté pour lui donner une éduca-
 tion excellente. Sa mère Marie de Clèves,
 cracha d'éluder les ordres du roi, et de rec-
 fier par ses leçons et son exemple ce
 qu'il y avoit de vicieux dans la méthode
 que suivoient les instituteurs de son fils.
 Cependant, au sortir de l'adolescence, Louis
 ne savoit encore ni appliquer ses forces à
 des objets utiles, ni réprimer ses passions;
 victime de mauvais conseils qui flattoient
 son ambition, il avoit débuté par la révolte.
 La captivité qui suivit la bataille de St
 Aubin, lui ouvrit l'école du malheur, la
 meilleure de toutes. Ses revers dévelop-

pèrent sa sensibilité naturelle, les dangers de sa position exercèrent sa sagacité et son jugement, l'oisiveté le rendit laborieux. Il sortit de sa retraite forcée, plus réfléchi, plus éclairé, plus sage, et ses fautes devinrent le principe de sa grandeur. Il servit dans la guerre d'Italie, et y fit ses preuves de courage et d'habileté. Charles qui étoit naturellement confiant, le chargea des commissions les plus importantes, et il répondit toujours à cette confiance généreuse. Son entreprise sur Novare, dont le résultat fut malheureux, pouvoit avoir été dictée par le desir d'assurer la retraite de Charles, et non par des vues d'intérêt personnel. Les malheurs des guerres d'Italie dont il avoit été témoin, auroient dû être pour lui une leçon frappante et forte; mais soit qu'il attribuât ces malheurs à l'incapacité de Charles et aux fautes qu'il avoit commises, soit que son humeur guerrière qui tenoit à l'esprit chevaleresque du siècle, l'emportât sur les autres considérations, soit qu'il crût nécessaire d'occuper au dehors l'activité bouillante de sa nation et surtout l'inquiétude d'une noblesse nombreuse et puissante; ce prince qui vouloit
sérieu-

sérieusement le bonheur du peuple, fut presque toujours engagé dans des entreprises inutiles ou dangereuses, qui l'empêchèrent de réaliser ses vues bienfaisantes. Plutôt brave chevalier que capitaine habile, il aimoit la guerre sans avoir le talent et l'art de la diriger avec succès. Son esprit étoit plus juste que vif et fécond; l'amour de l'ordre, la connoissance des hommes et des affaires le rendoient propre aux travaux de l'administration; bien fait et aimable, il inspira de véritables passions; il connoissoit l'amitié et toutes les affections douces; une bienveillance universelle répandoit sur sa figure une expression touchante qui lui gagnoit tous les coeurs. Plus sensible que ferme, plus magnanime que libéral, plus confiant que prévoyant et fin, il étoit également incapable de manquer à la bonne-foi et de soupçonner celle des autres; dans un siècle où l'on ne faisoit consister la politique que dans le mensonge et la ruse, ce beau trait de son caractère, qui le fait estimer de la postérité, le rendit la dupe et le jouet de ses contemporains.

En montant sur le trône, il demanda

au pape Alexandre VI, et obtint de lui, d'être divorcé de Jeanne de France fille de Louis XI. La crainte avoit formé cette union, la politique l'avoit fait supporter au duc d'Orléans pendant vingt ans; l'amour la rompit. Louis XII aimoit depuis long-temps Anne de Bretagne. La malheureuse Jeanne méritoit un meilleur sort; disgraciée par la nature, mais intéressante par ses vertus, elle n'avoit jamais opposé à l'indifférence et aux infidélités de son époux, que la patience et la douceur; elle résista avec autant de fermeté que de noblesse aux premières propositions de divorce; contrainte de renoncer à un titre et à une place qui lui étoient chères, elle alla cacher sa douleur et sa honte dans le sein de la religion, et fonda l'ordre des Annonciades dans lequel elle mourut. La France, pour justifier la conduite de son roi, attribua ce divorce à des vues d'intérêt public. La veuve de Charles VIII, qui connoissoit Louis, ne vit dans cette démarche qu'une preuve d'amour, et lui accorda sa main.

La première année du nouveau règne fut donnée toute entière à des réformes utiles, à des institutions nouvelles et né-

cessaires, et aux travaux de l'administration intérieure. Louis créa un parlement en Normandie et un autre en Provence: la taille fut diminuée, et Louis déclara qu'il vouloit se contenter de la somme que les États de Tours avoient accordée à ses prédécesseurs. Sa célèbre ordonnance sur les cours de judicature, régla avec sagesse la durée des procès, le nombre des instances, les frais de la procédure, et fixa les moyens de s'assurer de la capacité des juges par des examens sévères. La discipline des troupes fut renforcée et le prêt fut acquitté régulièrement. Le laboureur ne craignoit plus comme ses ennemis ceux qui devoient le protéger. George d'Amboise, le conseil et l'ami de Louis, élevé à la dignité de premier-ministre, possédoit toute sa confiance, et paroissoit la mériter. Issu d'une famille illustre et nombreuse, il s'étoit attaché de bonne heure au duc d'Orléans, il avoit partagé ses fautes et ses malheurs; sa captivité avoit même été plus longue et beaucoup plus cruelle que celle de son maître. Louis, qui avoit pardonné à la Trimouille, en disant que le roi de France ne vengeoit

pas les injures du duc d'Orléans, crut avec raison que le roi de France pouvoit reconnoître les services rendus au duc d'Orléans, et il fit régner d'Amboise avec lui. Successivement archevêque de Rouen, cardinal, légat du pape, sur le point de devenir pape lui-même, il montra jusqu'où peut aller la fortune humaine; mais son mérite n'étoit pas à l'unisson d'une si grande fortune. Plein d'esprit, de connoissances et d'activité, il avoit plutôt l'adresse d'un courtisan et les talens d'un négociateur, que le caractère et les vues d'un homme d'état; plus occupé de son élévation que du bonheur de la France, plus jaloux de conserver la faveur de son maître que de le servir, il montra dans plus d'une occasion qu'il s'aimoit plus lui-même qu'il n'aimoit la patrie.

Au milieu des travaux pacifiques qui furent les prémices du règne de Louis XII, et qui, s'ils avoient été poursuivis avec autant de persévérance que de zèle, eussent fait de la France l'état le plus puissant et le plus heureux, Louis sourd aux leçons de l'expérience, plus avide d'éclat que de vraie gloire, ou se faisant illusion sur la nécessité de nouvelles conquêtes, méditoit

et préparoit une nouvelle expédition en Italie. Il vouloit faire revivre les droits sur le Milanès qu'il tenoit de son aïeule Valentine Visconti, *) punir Louis-le-More, et recouvrer le royaume de Naples. Ce plan flattoit les goûts d'une noblesse belliqueuse, pour qui le mouvement et la gloire étoient devenus des besoins; le peuple qui ne prévoyoit que des succès, y applaudissoit d'avance; le prix qu'il attachoit aux exploits militaires, légitimoit la passion dominante de son roi. Louis gagne le pape Alexandre VI par les honneurs dont il couvre son indigne fils César Borgia, qui vient étaler à la cour de France un luxe insolent fruit de ses crimes et de ses injustices; il le crée duc de Valentinois, lui donne une compagnie de cent hommes d'armes, et le flatte même de l'espérance d'épouser la soeur de la reine de Navarre. On aime à croire que l'accueil que Louis se crut obligé de faire à ce monstre; fut un des plus grands sacrifices que la politique ait obtenus de

*) Louis XII étoit petit-fils de Louis duc d'Orléans, frère de Charles VI et de Valentine Visconti, soeur unique du dernier duc de la famille des Viscontis, et qui en étoit la seule héritière.

lui, et qu'il eut encore plus de peine à se le pardonner lui-même, qu'à se le faire pardonner par tout ce qu'il y avoit en France d'hommes vertueux. Ce fut à cette époque que Borgia quitta la pourpre qu'il déshonorait depuis long-temps par ses vices. Ne pensant qu'à la souveraineté qu'il comptoit d'acquérir par le secours de Louis XII, il renonça à l'église. Les Vénitiens devoient partager avec la France les dépouilles du duc de Milan; Crémone et les terres sur les bords de l'Adige connues sous le nom de Ghiarra d'Adda, leur furent offertes par Louis, dans le cas où ils favoriseroient et soutiendroient ses projets. Soit que le sénat fût séduit par l'idée d'acquérir ces belles provinces, et que le présent lui fit oublier les dangers dont la république étoit menacée si le roi de France devenoit maître du Milanès; soit qu'il espérait que les François ne se maintiendroient pas dans leurs conquêtes et qu'il garderoit les siennes, il accéda au traité qui lui fut proposé par Louis XII. Sa politique, bonne ou mauvaise, confondit dans cette occasion toutes les espérances et déjoua tous les calculs. La France n'a-

ne devoit pas lieu de craindre Maximilien. Occupé de la guerre malheureuse qu'il faisoit le concert avec la ligue Suéviqne aux Suisses, il ne pouvoit s'intéresser d'une manière active aux affaires de l'Italie.

Louis-le-More toujours vigilant, prévit l'orage qui alloit fondre sur lui; il crut à propos d'opposer aux ennemis qui le menaçoient, le roi de Naples son allié naturel, les Florentins, le duc de Ferrare et le marquis de Mantoue. Mais Frédéric oncle de Ferdinand, qui lui avoit succédé sur le trône de Naples, avoit peu de ressources, et encore moins de cette activité qui les double en les employant à propos. Florence, après avoir laissé prendre à Savonarole un ascendant qu'il ne méritoit pas d'obtenir, aussi excessive dans sa fureur que dans son admiration, l'avoit fait périr du dernier supplice, à l'instigation d'Alexandre VI. Cette république rendue à elle-même et espérant de recouvrer Pise, n'étoit pas éloignée de vouloir obtenir Louis-le-More, mais ses résolutions étoient lentes et ses forces médiocres. Le duc de Ferrare se refusa aux desirs de son gendre qui lui avoit fait perdre la Po-

lésine d'Este, et le marquis de Mantoue qui par ses qualités personnelles pouvoit mettre un grand poids dans la balance, vouloit attendre l'événement. Louis-le-More se trouva donc réduit à ses propres ressources; elles étoient considérables. Il avoit plus d'argent qu'aucun prince de son temps, et à cette époque avec de l'argent on étoit sûr de ne pas manquer de troupes; mais Sforze, sans talens pour la guerre et même sans bravoure, étoit obligé de confier son armée à des hommes ou incapables de servir sa cause ou capables de la trahir. D'ailleurs, il étoit plus propre à prévenir les dangers qu'à leur tenir tête; il savoit prévoir les crises des événemens, il avoit eu quelquefois l'art de les éloigner, mais il manquoit de cette force et de cette fermeté d'âme qui toujours supérieures aux circonstances, les combattent et les maîtrisent.

Déjà les armées françoises se mettent en marche sous les ordres de Trivulce, de d'Aubigny et du comte de Ligny; l'armée composée de seize-cents lances et de treize mille fantassins, parmi lesquels on comptoit cinq mille Suisses, passe les Alpes à la fin de juillet. Le jeune Philibert duc

de Savoie, lui en ouvre les passages, moyennant des pensions considérables qu'il se fait assurer à lui-même et aux seigneurs de sa cour. Les forces du duc de Milan étoient presque aussi considérables que celles du roi de France, mais ses troupes n'étoient pas comparables à celles de son ennemi; elles n'étoient ni aussi bien exercées, ni animées du même esprit. Les François ne rencontrent nulle part de résistance sérieuse. Les places ouvrent leur portes, soit par la haine qu'elles ont pour leur souverain, soit par la lâcheté et la perfidie des commandans. Valence, Bassignano, Voghiera et Tortone se rendent à la première sommation. Galéas de St Séverin et le comte de Cajazzo, les deux généraux de Ludovic, se retirent à la seule approche des François. Il tâche à force de prières et de larmes d'engager toute la bourgeoisie de Milan à prendre les armes; mais se connoissant trop lui-même pour croire qu'il obtienne des sacrifices d'un peuple dont il n'a pas mérité l'amour, il quitte sa capitale, et s'enfuit à Inspruck chercher un asyle auprès de Maximilien. La conquête du Milanès est achevée dans l'espace de

vingt jours; Louis entre en triomphe dans la résidence de son ennemi; le premier usage qu'il fait de sa puissance est d'accorder des bienfaits au peuple, et de lui en annoncer de plus grands encore. Le maréchal de Trivulce, seigneur milanois, est nommé gouverneur du pays. Ce choix irréfléchi aliène les nouveaux sujets de Louis. Trivulce considéré dans le parti des Guelfes, est abhorré par l'autre; fier, superbe, violent, il irrite par ses procédés ceux qu'il devoit gagner par la douceur.

Pendant que ces germes de mécontentement fermentent en secret et n'attendent que le moment de se développer, 1500. Louis Sforze tâche d'attacher à sa cause un corps de Suisses par l'appât d'une paye considérable. Ces fiers montagnards, enorgueillis de leurs succès et enivrés des caresses que leur font toutes les puissances, se croient invincibles, et déjà consultent moins dans leurs entreprises la prudence que la passion et l'intérêt; l'argent que le duc de Milan leur offre, les rend moins délicats sur la force des engagements qui les lient à la France; ils craignent ou font semblant de craindre les projets ambitieux

de Louis XII, et au nombre de huit mille ils descendent dans les plaines du Milanès. Sforze se remet en possession de ses états avec autant de facilité qu'il les avoit perdus, et déjà il ne reste plus aux François que Novare; mais son triomphe est de courte durée. En avril de la même année les François pénètrent de nouveau dans le Milanès avec des forces plus considérables. Les Suisses qui servent dans l'armée de Louis XII, corrompent ceux de leurs compatriotes qui servent sous la bannière de Ludovic, et les engagent à lui refuser l'obéissance. En vain emploie-t-il les prières, les promesses et les menaces pour les ramener, il ne peut rien obtenir d'eux que la permission de se sauver déguisé en franciscain. Mais cet expédient même ne lui réussit pas; il est reconnu par les François, ou plutôt on le leur fait reconnoître; on le saisit et le conduit au château de Loches en Berri, où il passa le reste de ses jours. Personne ne réclama en sa faveur, car il étoit généralement haï ou méprisé. Seul avec lui-même, ses souvenirs, ses regrets et l'espérance vague de remonter un jour sur le trône, n'emportant d'autre fruit

de ses crimes que le sentiment amer de les
1510. avoir commis inutilement, il mourut après
une longue et étroite captivité.

Le roi de France, de nouveau maître du Milanès et se croyant affermi dans sa conquête par la détention de Sforze, forme le projet d'attaquer Naples. A la vérité, Maximilien chez qui les deux fils de Ludovic s'étoient retirés, voyoit avec peine les François établis dans la Lombardie, et les en auroit volontiers chassés; mais les affaires de l'Allemagne, la pénurie d'argent, les instances de son fils Philippe, l'avoient déterminé à négocier avec Louis; il lui avoit promis l'investiture du duché, et pour le moment il n'annonçoit que des intentions pacifiques. Du côté de Ferdinand-le-catholique, le roi de France pouvoit s'attendre à rencontrer de grandes difficultés dans son expédition de Naples. La puissance de ce prince, ses liaisons avec la branche de la maison d'Aragon qui régnoit en Italie, sa politique profonde et sûre devoient le faire redouter. Louis lui propose secrètement de partager avec lui la conquête qu'il médite, et ne pense pas qu'il perd plus en appelant Ferdinand en Italie, qu'il

ne peut gagner en acquérant la moitié du royaume de Naples. Ferdinand charmé de ces ouvertures, espérant d'obtenir dans la suite beaucoup plus qu'on ne lui promet, consent au partage, sans être arrêté par l'idée qu'il va détrôner un prince de son sang qui n'a jamais pu ni voulu lui nuire. Le roi d'Espagne préfère les convenances politiques aux droits les plus sacrés, et le roi de France les faux calculs de l'ambition à ses véritables intérêts.

L'armée françoise marche à Naples sous 1501. les ordres de Stuart d'Aubigny; Ferdinand avoit envoyé la sienne sur une flotte brillante et nombreuse. Gonzalve de Cordoue commande les Espagnols. Joignant la perfidie à l'injustice, son maître avoit flatté le roi de Naples de son amitié. Ce prince crédule avoit même reçu ses ennemis secrets dans quelques-unes de ses places. A l'arrivée de d'Aubigny, les Espagnols se déclarent contre Frédéric. Désespérant de se défendre, il disperse lui-même ses troupes qu'il avoit placées à St Germano, Averse et Capoue. Ces villes se rendent aux François. Le malheureux Frédéric est conduit avec ses quatre enfans dans l'île d'Ischia,

et là-même n'étant pas à l'abri des perfidies de Ferdinand, il entre en négociations avec Louis plus généreux, plus sensible, et inviolablement attaché à sa parole. Le roi de France lui promet le comté du Maine, en échange des terres que Frédéric devoit suivant le traité de partage garder dans le royaume de Naples. Le parlement s'oppose à cette aliénation. Louis pour dédommager le roi de Naples, lui assure une pension considérable, et la lui fait payer scrupuleusement. Ce souverain injustement détrôné tâcha d'oublier dans les douceurs de la vie privée sa grandeur et ses infortunes, et sous le beau ciel de la Touraine, les muses le consolèrent de l'injustice des hommes. Il mourut à Tours sans regrets et sans remords.

A peine avoit-il quitté ses états et leur avoit-il dit un éternel adieu, qu'il eut la satisfaction de voir ses ennemis se disputer sa dépouille, et Louis XII puni de son ambition et de sa crédulité. Suivant le traité de partage conclu entre le roi d'Espagne et celui de Navarre, et ratifié à Grenade, Ferdinand devoit avoir la Pouille et la Calabre. Le reste du royaume avec la capi-

15 nov.

1500.

tale et le titre de roi de Naples devoit échoir à Louis. Ce partage, qui revolta une partie de l'Europe et affraya l'autre, auroit été plus alarmant, s'il n'avoit pas été facile de prévoir que la division se mettroit entre les intéressés. En effet, la désunion éclate; on se dispute les districts de la Basilicate et de la Capitanate, placés entre les provinces que les deux souverains s'étoient partagées. Louis croit avoir terminé le différent à l'amiable en convenant avec Philippe-le-bel, que les territoires en litige resteroient entre ses mains jusqu'au mariage projeté entre l'archiduc Charles et Claude princesse de France; en conséquence, il défend à ses généraux d'agir. Ferdinand au contraire ordonne à Gonzalve de continuer les hostilités. Ce général aussi habile que son maître est perfide, exécute ses ordres. Antoine de Lève attaque d'Aubigny dans les plaines de Seminare, et ce même champ de bataille, théâtre de sa victoire huit ans auparavant, devient celui de sa défaite. Gonzalve lui-même bat à Cérignoles le duc de Nemours, qui meurt les armes à la main. Ces deux victoires assurent à Ferdinand le royaume de

Naples. Louis fait marcher une troisième armée pour venger sa honte et punir la mauvaise foi du roi d'Espagne; mais le cardinal d'Amboise préférant les intérêts de son ambition à la gloire de son maître et de sa patrie, arrête cette armée près de Rome, pour déterminer les cardinaux à l'élire pape à la mort de Pie III. Dupe des artifices du cardinal de la Rovère, il échoue, et fait en même temps manquer les projets du roi de France. Gonzalve qui a eu le temps d'augmenter ses forces, dissipe cette armée; Gaëte la dernière place du royaume de Naples qui fût au pouvoir des François, ouvre ses portes, et cette brillante conquête est achevée et affermie: elle devoit rester à l'Espagne plus de deux-cents ans.

D'Amboise avoit trahi la cause de son maître, en sacrifiant le succès des armes françoises qui dépendoit de la rapidité des marches, à des projets d'ambition, et lui-même avoit été joué par l'adresse d'un homme qui avoit les mêmes vues que lui, et qui pour le malheur de l'Italie parvint à son but. Alexandre VI avoit fini une existence que le crime avoit remplie d'une
ma-

manière digne de lui. Le ciel avoit permis que le poison qu'il préparoit pour d'autres, délivrât la terre d'un monstre qui déshono- 1503- roit l'espèce humaine. César Borgia, qui depuis la réconciliation de son père avec Louis XII étoit sûr de l'impunité, avoit fait aux villes et aux petits souverains de la Romagne une guerre cruelle, marquée par des forfaits de tout genre, et avoit employé pour soumettre quelques arpens de terre, plus de trahisons, de perfidies, de scélératesse, que les conquérans les plus féroces n'en ont employé pour soumettre une grande partie du globe; Borgia, qui partageant le dernier crime de son père, auroit dû partager son sort, avoit échappé à la mort par la force de sa constitution et par l'activité d'un contre-poison pris sur-le-champ, mais il avoit perdu ses espérances ambitieuses, et se trouvoit avoir travaillé pour d'autres. Trompé par Gonzalve de Cordoue, envoyé prisonnier en Espagne, et trouvant le moyen de sortir de sa captivité, il souleva la Navarre contre l'Espagne, et mourut en brave les armes à la main, après avoir vécu en lâche. A son père avoit succédé sur le trône pontifical, par les in-

trigues du cardinal la Rovère qui vouloit écarter d'Amboise et se frayer à lui-même le chemin à la tiare, un vieillard affoibli par l'âge, François Piccolomini, sous le nom de Pie III, qui mourut au bout de vingt-cinq jours. A la fin, la Rovère n'épargnant ni les promesses ni l'argent ni les sermens, étoit parvenu lui-même au trône pontifical, et avoit pris le nom de Jules II.

CHAPITRE VI.

Jules II. Ligue de Cambrai. Ses suites. Coalition contre la France. Ses effets.

Jules II, Génois de naissance, avoit beaucoup de qualités brillantes, mais aucune des vertus de son état. Plus guerrier que pacifique, fait pour concevoir et exécuter de vastes projets, et non pour la vie uniforme et tranquille d'un prêtre, impétueux et violent, non-seulement au mépris de ses devoirs, mais encore au mépris de ses intérêts. Il n'étoit pas ennemi de la ruse, de la feinte et de la dissimulation, et il savoit les employer au besoin; mais son courage, sa fermeté, son orgueil lui faisoient préférer les voies ouvertes et les moyens hardis. Devenu pape, dans un temps où l'affoiblissement de la puissance spirituelle ne pouvoit échapper à sa pénétration, il saisit l'idée, qu'il falloit tâcher d'établir sa puissance temporelle en Italie sur une base large et solide. Alexandre avoit travaillé pour le même objet, tout en croyant travailler pour son fils César Borgia. Jules II, qui avoit formé son plan de bonne heure.

ne le perdit jamais de vue; et dans tous les événemens qu'il amena ou dont il eut l'art de profiter, il n'eut d'autre but durant toute sa vie, que de devenir la première puissance de l'Italie.

Irrité de voir sa patrie tour-à-tour dominée par les François, les Espagnols, les Allemands, qu'il appelle des barbares, il se proposoit de les chasser au-delà des monts, et de les détruire les uns par les autres; mais auparavant il vouloit se servir d'eux pour humilier l'orgueil de Venise, et pour s'agrandir aux dépens de cette république, qui au nord entrave et arrête ses projets d'ambition. Il forme le plan le plus hardi, qui paroissoit même impraticable, et que l'événement a justifié. Il étoit difficile de croire qu'il seroit possible de réunir contre les Vénitiens, Maximilien I, Louis XII, Ferdinand-le-catholique, divisés de vues, qui se craignoient plus l'un l'autre qu'ils ne pouvoient craindre Venise, rivaux ou ennemis, et dont aucun n'avoit un intérêt direct et prochain à la combattre. Jules lui-même devoit craindre que ses princes n'acquissent encore plus d'influence dans les affaires de l'Italie, et ne se partageas-

sent cette belle contrée. Cependant la ligue projetée se forme; le pape parvient à composer un ensemble de ces élémens hétérogènes. Le cardinal d'Auch et le cardinal d'Amboise négocient le traité de coalition; il est signé à Cambrai entre le premier-^{10 déc.} ministre de Louis XII et Marguerite d'Autriche, fille et ministre de Maximilien; et l'Europe voit avec étonnement des souverains, ennemis naturels l'un de l'autre, défiants et jaloux, qui se haïssoient réciproquement, oublier leurs anciennes querelles, pour attaquer un état dont la puissance et la richesse pouvoient exciter l'envie, dont l'orgueil pouvoit offenser, qui autrefois s'étoit agrandi par des moyens violens, mais qui à cette époque ne menaçoit aucune des puissances coalisées. Jules que l'âge paroît rendre plus fougueux, plus emporté, plus ardent, jouit du plaisir de se venger du peu d'égard que les Vénitiens lui avoient témoigné en accueillant les Bentivoglios qu'il avoit chassés de Bologne, et en conférant à un noble Vénitien l'évêché de Vicence qu'il destinoit à son neveu; et il dévore d'avance les provinces vénitiennes, situées au nord de l'État ecclésiastique, les

1508.

villes de Cervia, de Ravenne, de Pimini, de Faënza, d'Imola, de Césenne et d'autres places de la Romagne que le traité de Cambrai lui assure. Maximilien veut punir ces fiers républicains de l'affront qu'ils lui ont fait en lui refusant le passage par leurs états pour aller se faire couronner à Rome, et en s'opposant même à lui à main armée. Actif et entreprenant, l'empereur se félicite des grands mouvemens qui se préparent, et Vérone, Trévisé, Padoue, Vicence, Roveredo, le Frioul et l'Istrie qui devoient lui tomber en partage, pouvoient allumer sa cupidité. Ferdinand espère de recouvrer les cinq ports Otrante, Brindes, Trano, Monopoli et Pulignano sur la mer Adriatique, que Venise avoit obtenus de la reconnaissance généreuse des derniers rois de Naples qu'elle avoit assistés dans leurs malheurs. Louis XII étoit persuadé que les Vénitiens avoient secouru le roi d'Aragon dans la guerre de Naples. Cette trahison méritoit un châtiment; d'ailleurs, il comptoit s'emparer de Crémone et de la Ghiarra d'Adda qu'il leur avoit cédées lors de la conquête du Milanès; il espéroit même recouvrer tout ce qu'ils avoient démembré

de ce duché à l'extinction de la famille des Viscontis.

Venise ne se doutoit pas du danger qui la menaçoit. Le cardinal d'Amboise avoit fait récemment des protestations d'amitié à Condelmerio, ambassadeur de la république à Paris, et ce dernier en avoit été la dupe. La première nouvelle de la ligue de Cambrai fut donnée à Venise par son résident à Milan, Jacques Caroldio, qui l'apprit par l'indiscretion d'un Piémontois dans la confiance de Chaumont d'Amboise gouverneur de Milan. Cette coalition étoit si contraire aux intérêts des puissances coalisées, que le sénat de Venise refusa d'y croire. La vérité avoit la vraisemblance contre elle. Dans les idées des Vénitiens, Jules II dont le projet favori étoit de chasser de l'Italie les ultramontains, ne pouvoit pas vouloir la ruine de la seule puissance de l'Italie qui pût l'aider dans cette grande entreprise. La France et l'Autriche étoient également intéressées à laisser subsister entre elles un état assez fort pour servir de barrière à leurs entreprises mutuelles, et il étoit impossible que Ferdinand qui n'avoit rien à craindre de la grandeur de Venise, voulût

à ses dépens, concourir à l'agrandissement de la France en Italie. Mais quelque plausibles que fussent ces raisonnemens, les preuves et les indices de l'existence de la ligue se multiplièrent tellement qu'il ne fut plus permis au sénat d'en douter. Revenu de sa surprise, Venise tâcha de détacher quelques membres de la ligue, en les éclairant sur le partie qu'il leur convenoit de prendre, et en leur faisant des offres avantageuses; mais elle négocia sans s'humilier. Les négociations ayant échoué, Venise essaie d'opérer une diversion en sa faveur, en armant contre la France et l'Autriche leurs ennemis naturels; elle fait des propositions à l'Angleterre et à la porte Ottomane. Ces puissances se refusent à ses desirs. La république ne perd pas courage, elle compte sur l'étendue de ses ressources. La foiblesse d'une partie de ses ennemis, le défaut de prévoyance de l'autre, et la haine secrète qu'ils se portent, principe de division commun à tous, lui donnent de juste espérances. Elle se résout de faire tête à l'orage. L'activité de son commerce et celle de ses manufactures qui lui rendent l'Europe tributaire, ont

attiré dans son sein un numéraire immense, et avec de l'argent elle est sûre de voir accourir sous ses drapeaux les condottières les plus célèbres. Ses arsenaux sont remplis de munitions de toute espèce et d'ouvriers habiles, ses sujets sont riches et attachés à un gouvernement sage et doux, qui leur assure protection et sûreté. La résolution de se défendre plutôt que de souscrire à des conditions déshonorantes, triomphe dans le sénat par l'éloquence de Trevisani. Maximilien qui manque toujours d'argent; ne se mettra pas le premier en campagne. On se contente de garnir les passages des Alpes du côté par lequel il pourroit pénétrer. Ferdinand, qui tâche de profiter de tout sans jamais faire de grands sacrifices, n'enverra pas les flottes qui doivent porter le ravage dans le golfe Adriatique. Louis XII est seul à craindre; sa bonne-foi, ses ressources, son activité ne permettent pas de douter qu'il ne pousse la guerre avec vigueur: aussi c'est contre lui que Venise rassemble toutes ses forces. Le rendez-vous général de l'armée vénitienne est à Ponte-Vico sur l'Oglio; on y compte plus de douze mille chevaux et

près de trente mille hommes d'infanterie. Les troupes marchent sous deux généraux, l'Alviane et Pitigliano; l'un ardent jusqu'à la témérité, l'autre prudent jusqu'à la timidité, ils auroient pu servir de correctif l'un à l'autre, mais trop opposés de principes et trop attachés à leurs idées, ils ne font que se nuire réciproquement. Cependant l'armée françoise passe l'Adda à Cassano, position importante que les généraux vénitiens ont négligé d'occuper, et attaque les Vénitiens près d'Aignadel dans la Ghiarra d'Adda.

14 mai
1509. Les troupes de la république y sont entièrement défaites. L'Alviane blessé est fait prisonnier. Dans le même temps, Jules ne se contente pas de lancer les foudres de l'excommunication que Venise et son clergé méprisent; il s'avance dans la Romagne à la tête d'une armée, et les villes se rendent à lui à l'exception de Ravenne.

Dans cette situation critique le sénat de Venise prend une résolution en apparence désespérée et lâche, au fond sage et même hardie; il délie ses sujets du serment de fidélité, couvre les lagunes, abandonne la terre-ferme; et commence à négocier. Cette mesure devoit attacher au

gouvernement vénitien un peuple qu'il ne paroissoit abandonner que pour lui épargner les horreurs de la guerre, paralyser les efforts des François qui n'étoient plus provoqués par une résistance sérieuse, et plaçant tout-à-coup les alliés au terme de leurs voeux, hâter la division que le partage des conquêtes devoit nécessairement amener. Après la victoire d'Aignadel Louis XII s'étoit emparé des districts du territoire vénitien que le traité de partage lui avoit adjugés; fidèle observateur de ses engagements, il n'avoit pas poussé ses conquêtes plus loin, et il avoit même licencié une partie de ses troupes. Venise même ne couroit aucun danger; pour l'attaquer il falloit avoir une flotte. Ferdinand étoit le seul qui fût en état de tenter cette entreprise, et il n'étoit pas pressé d'arriver. D'ailleurs, le sénat gagnoit du temps; il pouvoit espérer de détacher quelques-uns des membres de la ligue, et de faire avec eux des paix particulières; il l'essaya, et il y réussit. Jules étoit l'âme de la coalition: le fléchir et le gagner, c'étoit la dissoudre. Le sénat ordonne au gouverneur de Ravenne d'ouvrir les portes au pape. Le doge lui

écrit une lettre humble et soumise; la république lui envoie six ambassadeurs chargés de lui demander l'absolution; Jules maître de la Romagne, est parvenu à son but; après avoir employé les étrangers à étendre les limites de l'Etat ecclésiastique, il revient à son projet favori de chasser de l'Italie tous les ultramontains, et il paroît disposé à écouter les propositions de Venise. Afin d'empêcher le roi d'Espagne d'agir avec vigueur, les Vénitiens lui cèdent les cinq villes maritimes du royaume de Naples. Ferdinand qui ne demande qu'un prétexte pour rester tranquille, prend possession de ces villes, et s'occupe peu des intérêts de ses alliés. Maximilien avoit commencé ses opérations après la victoire d'Aignadel, et pénétrant du côté du nord dans les provinces de terre-ferme, il avoit fait des conquêtes rapides et faciles. On lui députe le sénateur Justiniani dans son camp de Bassano, pour le disposer à la paix. L'empereur s'y refuse, mais l'Allemagne malgré les diatribes d'Hélian, pléni-potentiaire du roi de France, et ses discours véhémens en pleine diète contre Venise, seconde mal l'humeur belli-

queuse de l'empereur, et ne lui fait passer que peu de secours. Sa haine est impuissante, et il ne peut continuer la guerre faute de moyens. André Gritti provéditeur surprend même Padoue; les habitans toujours affectionnés à leur ancien gouvernement, favorisent Gritti dans cette expédition, d'autres villes suivent leur exemple, et Maximilien perd chaque jour une de ses conquêtes. Le roi de France commence à sentir qu'il n'est pas de son intérêt que Venise succombe. Jules qui voit que les élémens de la ligue sont prêts à se dissoudre, bien loin de se servir de son ascendant pour les unir, tâche d'accélérer le moment de la dissolution totale. Malgré les représentations des autres puissances, il accorde aux Vénitiens l'absolution, et 1510. accepte les propositions avantageuses qu'ils lui offrent. La république, espérant avec raison regagner par l'adresse et avec le temps ce que les circonstances critiques où elle se trouve l'obligent de sacrifier, consent à tout. Elle s'engage à ne conférer à l'avenir aucun bénéfice que ceux de patronage laïque, à ne mettre aucune imposition sur les biens ecclésiastiques, à

permettre à tous les sujets de l'Etat ecclésiastique de naviguer librement sur le golfe, à laisser au pape toutes ses conquêtes, et à renoncer à toutes ses prétentions sur les terres de l'église. Pour prix de leur complaisance, ses ambassadeurs deviennent les conseils et les confidens de Jules; instruits des nouveaux projets que forme son âme ardente et vindicative, ils y voient autant de moyens de dissiper entièrement l'orage qui les menaçoit, de se venger du roi de France, et de reprendre même une partie du territoire qu'ils ont perdu. Ils nourrissent les passions de Jules, entrent dans ses vues, et l'Europe étonnée verra bientôt les coalisés réunis à l'ennemi commun, faire une guerre sanglante au seul d'entre eux qui ait agi avec vigueur et avec succès.

La ligue de Cambrai, formée au mépris des maximes politiques les plus simples et les plus évidentes, et qui avoit offert le singulier spectacle de puissances ennemies se liguant contre un état que les unes avoient de fortes raisons de soutenir, et que les autres n'avoient aucunement lieu de craindre, existoit encore, ou du moins elle n'avoit pas été formellement dissoute,

et la guerre continuoit toujours quoiqu'elle se fit mollement. Tout-à-coup le fougueux Jules crée une nouvelle ligue, et couvre ses ressentimens et ses vues ambitieuses du masque de la religion. Louis XII avoit porté à Venise les coups les plus sensibles; l'humiliation de cette république et les sacrifices auxquels elle avoit été réduite, étoient uniquement son ouvrage; la puissance qu'il avoit déployée dans cette guerre, pouvoit donner des inquiétudes et des jalousies fondées à l'empereur, au roi d'Espagne et au pape, qui tous trois vouloient être les maîtres de l'Italie, et dont chacun espéroit se servir des deux autres pour arriver à son but. Jules connoissoit la façon de penser de Maximilien et de Ferdinand, l'inconstance de l'un et la perfidie de l'autre; il bâtit sur leur caractère le plan, en apparence chimérique, de les armer contre le roi de France dont ils étoient devenus les alliés à son instigation. Venise encore effrayée du danger que Louis lui a fait courir, desire de voir les François refoulés au-delà des Alpes, et fortifie le pape dans ses idées et dans ses espérances.

Jules haïssoit personnellement Louis XII. Il ne pouvoit pardonner aux François de ce que sans eux il seroit devenu pape huit ans plutôt; perte irréparable pour un vicillard entreprenant, ambitieux, insatiable, qui craint que la mort ne lui laisse pas le temps de réaliser tous ses projets. D'ailleurs, la division, l'intrigue, le trouble étoient un véritable besoin pour son âme plus inquiète qu'active, à qui il falloit un exercice violent tel que le donnent les passions et les secousses continuelles des grands événemens! L'impétueux pontife ne cherche qu'une occasion de provoquer de la part du roi de France, des démarches qu'il puisse envisager comme des offenses faites à sa majesté, et qui lui fournissent un prétexte d'appeler à son secours les ennemis secrets de Louis. Il attaque le duc de Ferrare, Alphonse d'Est, l'allié des François, et présume bien que Louis, toujours loyal et généreux, ne le laisseroit pas sans défense. En effet, Chaumont qui commande les troupes françoises dans le Milanès, accourt, et oblige les troupes du pape qui s'étoient approchées de Ferrare, à se retirer. Jules qui attendoit cet affront pour éclater,

accuse

accuse hautement Louis d'hostilités et d'agression. Le roi de France, instruit en partie des desseins du pape, et prévoyant bien que leurs démêlés ne se termineroient pas à l'amiable, convoque à Tours le clergé de son royaume, pour lui demander si les principes de la religion permettent qu'il résiste au pape. Le clergé françois, plus attaché à son souverain qu'au siège de Rome, parce qu'il dépend plus de l'un que de l'autre, prononce conformément à la raison, que Louis peut sans scrupule opposer la force à l'injustice et à la violence. Cette démarche ne fait qu'augmenter la fureur de Jules, et hâte l'exécution de ses desseins. Sûr du secours de Ferdinand-le-catholique et de celui des Suisses, à qui le dépit avoit mis les armes à la main, et qui irrités de ce que Louis avoit refusé d'augmenter leurs pensions, étoient déjà entrés en ennemis dans le Milanès; le pontife renforce la censure qu'il avoit déjà publiée contre Louis, et enveloppe dans la même condamnation l'armée françoise et son général. Le roi de France ne craint ni ses menaces ni ses foudres; le temps où Rome détrônoit les rois et soulevoit les

peuples, n'existe plus; les souverains connoissent mieux leurs droits, et les peuples leurs devoirs. Aussi Jules emploie-t-il d'autres armes contre la France; il forme avec l'Espagne, les Suisses et Venise une ligue qu'il nomme sainte, et où tout est également impie, parce que tout y est immoral; la guerre qu'elle enfante est l'ouvrage de l'ambition et de l'intérêt, qui se couvrant du manteau de la religion, allument le fanatisme pour faire des dupes et des victimes.

Louis prévenant le pape de vitesse, auroit pu avec les troupes qu'il avoit en Italie, porter la terreur dans les murs de Rome, et étouffer dans son foyer et dans son principe une guerre désastreuse; mais assez ferme pour résister à Jules, il n'étoit pas assez hardi pour hasarder une mesure qui pouvoit paroître extrême. Anne de Bretagne, princesse religieuse jusqu'à la dévotion et dévote jusqu'à la pusillanimité, employoit tout l'ascendant peu mérité qu'elle avoit sur l'esprit de Louis, pour le porter à ménager son ennemi. Peut-être aussi son amour pour la justice étoit-il flatté de donner à ses démarches des formes légales. Il propose à Maximilien de convoquer un

concile qui répétant l'utile exemple donné par celui de Constance, juge le pape, le dépose, et qui pour faire cesser les scandales que Rome donne au monde étonné, reforme l'église et coupe les racines du mal. Cinq cardinaux mécontents qui ont abandonné Jules sur la route de Rome à Cologne, et qui se sont retirés à Milan, sont disposés à entrer dans les vues du roi de France, et veulent concourir à la sainte œuvre qu'il va faire. Maximilien, amoureux de tous les projets extraordinaires et hardis, saisit avec empressement cette idée; son imagination lui montre déjà le trône de Rome vacant, il s'y place par la pensée, unit la qualité de chef de l'Eglise à celle de chef de l'Empire, et réalisant cette chimère favorite qu'il nourrit depuis longtemps, il fait dans l'église des innovations aussi utiles qu'inattendues. Plein de ces vives espérances, il se hâte de dépêcher Louis l'évêque de Gurck, Matthieu Lange, homme d'état savant, négociateur habile, qui cache sous un extérieur simple beaucoup de talents, afin de concerter avec lui les moyens de préparer cette assemblée réformatrice. Jules ne se laisse pas intimider par

ces mesures qui n'alarment que ses amis. Il excommunie le duc de Ferrare et les François qui le défendent; à peine relevé d'une maladie dangereuse qui a affoibli sa santé sans affoiblir ses passions, il va en personne assiéger la Mirandole, s'expose au feu le plus vif, dirige les travaux du siège, promet à ses soldats le pillage de la ville; elle capitule pour s'y soustraire, et il entre dans la place avec toute la pompe d'un triomphateur. Toutes les négociations étant rompues, Louis ne garde plus de ménagement.

1511. Le concile qui doit juger le pape est convoqué à Pise, les cardinaux réfractaires somment Jules de comparoître avant le premier de septembre, et comme personne n'ose lui intimer cette sommation, ils la font afficher aux portes des églises, à Rimini et dans les autres grandes villes de l'Italie. Mais l'intrépide Jules oppose concile à concile, il en assemble un de son côté à St Jean de Latran, prive les cardinaux de Pise de toutes leurs dignités s'ils refusent de venir le joindre, et apprenant que le concile de Pise s'est ouvert, il lance l'interdit sur cette ville coupable et sur toute la république de Florence.

Déjà il ne s'agit plus de disputer, mais de combattre; d'autres armes sont substituées aux armes ecclésiastiques: ce n'est pas pour la première fois que le pape arme les souverains les uns contre les autres; mais c'est pour la première fois que le pape sentant la foiblesse des foudres de l'excommunication, les laisse dormir, et en appelle à d'autres armes plus actives et plus puissantes. Cependant, des deux côtés on invoque les principes, et on n'écoute que les passions; on ne parle que de la sainteté de la religion, tandis qu'il s'agit de savoir à qui le Milanès appartiendra, et si Jules sera vengé. L'armée de l'union se met en marche; les troupes du pape, de l'Espagne et de Venise sont commandées par Raimond de Cardonne, et elles s'avancent sur Bologne, tandis que les Suisses, devenus soldats de l'union, descendent dans les plaines du Milanès. Louis avoit confié le gouvernement de cette province et l'armée françoise à Gaston de Foix son neveu. Ce jeune homme n'avoit que vingt-deux ans, mais ses premiers pas dans la carrière militaire avoient été des victoires; il réunissoit à toutes les qualités

brillantes de son âge, ce coup-doeil du génie qui devine l'expérience, et cette activité de feu qui multiplie les forces par la vitesse; il étoit le plus brave chevalier de son armée, et la voix unanime le disoit en être le plus beau. Tous ces dons de la nature, relevés aux yeux des soldats par sa haute naissance, sa libéralité, des manières à la fois populaires et nobles, en avoient fait l'idole de l'armée; il pouvoit tout obtenir d'elle, parce qu'il lui persuadoit qu'elle étoit capable de tout, et que ses ordres étoient donnés avec la confiance du succès. Ce jeune héros oblige les Suisses à se retirer et à repasser leurs montagnes; de là, il marche sur Bologne assiégée par l'armée de l'union; il est entré dans la ville avec un corps de troupes considérables, sans que les ennemis s'en doutent; ils l'apprennent de la bouche d'un prisonnier, et lèvent le siège; c'étoit au milieu de l'hiver, les chemins étoient dégradés, le temps horrible. Gaston laisse à peine reposer son armée; il marche sur Bresse éloignée de Bologne de quarante lieues, il arrive après neuf jours de marche; l'armée vénitienne étoit retranché sous les murs de Bresse, il l'attaque,

la bat, et escalade la ville avec ses troupes. Le combat se renouvelle dans les rues, on dispute le terrain pas-à-pas, le soldat françois fait un carnage terrible des Vénitiens, 1512. et la ville est livrée au pillage. A peine cette sanglante conquête est-elle faite, que Louis pressé par ses ennemis et obligé de frapper un coup décisif en Italie, ordonne à Gaston de chercher l'armée de l'union et de la contraindre à livrer bataille. L'infatigable Gaston ne perd pas un moment: digne du surnom de foudre de l'Italie, il part avec la rapidité de l'éclair, il marche avec la ferme résolution de combattre et la confiance de la victoire. L'armée de l'union se retire à son approche. Pour la forcer à se battre il assiège Ravenne: il réussit à la tirer de son inaction; les deux armées sont en présence. Pour allumer le fanatisme des soldats, se trouve à la tête de l'une, le cardinal St Séverin légat. du concile de Pise, à la tête de l'autre, le cardinal de Médicis légat du pape. Ces deux prélats qui paroissent sanctionner la guerre et présider à la lutte terrible qui va s'engager, renient leur état et déshonorent la religion. 11 avri
1512. La bataille commence; les troupes de l'u-

nion sont rangées en angle sous les ordres de Raimond de Cardonne, d'Antoine de Live, du marquis de Pescaire, de Fabrice Colonne; celles de Gaston en croissant. L'artillerie française bien dirigée par le duc de Ferrare, la valeur de l'infanterie allemande, encore supérieure à celle des Espagnols, les dispositions faites par Gaston, son exemple et l'enthousiasme qu'il inspire, décident la victoire en faveur des François; déjà elle est complète, lorsque Gaston se laissant entraîner par son ardeur, se met à poursuivre un corps de deux mille Espagnols qui se retirent en bon ordre; emporté loin de ses troupes, il charge l'ennemi avec plus d'impétuosité que de prudence; un coup de pique l'atteint, et il tombe à vingt-quatre ans dans les bras de la victoire et de la mort. Le deuil de l'armée française fut inexprimable; la douleur étoit générale, profonde, digne de la perte irréparable que la France et l'humanité toute entière venoient de faire en perdant Gaston, car ce jeune héros, déjà grand par ses actions, plus grand encore par l'avenir qu'il promettoit, paroît avoir été une de ces productions d'élite de la nature, qui honnorent l'humanité, et pro-

voquent à la fois son orgueil et ses regrets. Un butin immense, des prisonniers de distinction, le cardinal de Médicis, le marquis de Pescaire, Pierre de Navarre l'inventeur des mines, la reddition de Ravenne, la soumission de toute la Romagne, suites brillantes d'une victoire sanglante et longtemps disputée, la terreur de Rome, l'orgueil de Jules humilié qui se voit forcé de faire les préparatifs de son départ; tout s'efface à l'idée de la mort de Gaston qui ne présage pour l'avenir qu'une suite de défaites. En effet, l'armée française affoiblie par une suite de triomphes chèrement achetés, et par la désertion qui à cette époque suivoit toujours de près les triomphes, se voit hors d'état de profiter de ses avantages et de tenir la campagne. Jules l'apprend, ses espérances renaissent, et il ouvre le concile de Latran.

5 mai
1512.

Pendant que les Français remportent en Italie des victoires stériles, de nouveaux dangers menacent la France. L'Angleterre voisine, de tout temps sa rivale, et qui fut un moment sa maîtresse, l'Angleterre se déclare contre elle. Henri VII étoit mort, 1509.

emportant au tombeau plutôt l'estime que l'amour de ses sujets. Henri VIII son fils étoit monté sur le trône à l'âge de dix-huit ans, au milieu des acclamations des peuples toujours également prompts à former des espérances et à les perdre. Le jeune roi, dans l'âge de la beauté, de la vigueur et des passions, réunissoit à tous ces avantages tous les dangers de la jeunesse; il avoit cette mesure d'esprit qui rend capable de saisir celui des autres, mais il manquoit de jugement; instruit pour son rang et pour son siècle, il se croyoit savant, et ne l'étoit pas assez pour être modeste; avide de tous les genres de plaisir, il l'étoit aussi de la gloire comme jouissance; son caractère annonçoit plus d'impétuosité et de violence que d'énergie; jaloux de son pouvoir, il vouloit paroître gouverner lui-même, et craignoit les travaux et les peines du gouvernement. Brave par tempérament, trop fougueux pour être dissimulé, fastueux et vain, il étoit aisé de l'engager dans toutes les entreprises, pourvu qu'on caressât cette passion dominante. C'étoit en suivant cette marche que Jules et Ferdinand qui le connoissoient, l'avoient

déterminé à jouer un rôle actif dans la ligue contre la France. Jules lui avait envoyé une fleur artificielle de grand prix, et lui avait fait espérer qu'il pourroit obtenir le titre de roi très-chrétien, que le roi de France avait mérité de perdre. Ferdinand dont il avait épousé la fille Cathérine d'Aragon, lui exagérant ses ressources, le peignoit à lui-même comme le monarque le plus puissant de l'Europe, et lui montrait les anciennes possessions des rois d'Angleterre en France, comme autant de conquêtes faciles et sûres. Henri trouvant le rôle brillant qu'on lui proposoit, bien supérieur à la conduite sage et pacifique de son père, avait proposé au parlement la guerre contre la France, et il n'avait pas eu de peine à la faire résoudre. Les anciennes haines nationales se réveillant avec force, et les présens de Jules arrivant à propos, les deux chambres avaient applaudi à l'humeur belliqueuse du roi, et lui avaient fourni les moyens de la satisfaire, mais les premiers armemens de Henri avaient été stériles. Son beau-père Ferdinand, toujours perfide sans mesure comme sans honte, lui avait conseillé d'envoyer une armée et une flotte à

Fontarabie pour envahir la Guienne; mais il ne vouloit se servir de ses forces que pour enlever la Navarre à Jean d'Albret, allié de Louis XII et qui partageoit avec lui les anathèmes du pape. Henri avoit suivi le conseil intéressé du roi d'Espagne, et les Anglois avoient menacé les provinces méridionales de la France. Ferdinand n'avoit pas entièrement réussi dans l'exécution de son projet. Dorset qui commandoit l'armée angloise, avoit refusé de prendre une part active à cette guerre. Le roi d'Espagne irrité l'avoit laissé manquer de tout, et mettant à profit sa simple présence, il étoit parvenu heureusement à son but; il avoit dépouillé le roi de Navarre, et renvoyé les débris de l'armée angloise.

Henri avoit été furieux de cette lâche trahison, mais toujours aussi prompt à s'apaiser, que terrible dans ses emportemens, il avoit résolu d'attaquer la France avec plus de vivacité. Wolsey qui avoit déjà toute sa confiance, et qui desiroit le chapeau de cardinal, l'excitoit à une entreprise nouvelle et en pressoit les préparatifs. Fils d'un boucher d'Ipswich, il entra de bonne heure dans l'église, et parvint à une

si haute fortune, acquit et conserva un tel ascendant sur l'esprit de son maître, qu'on attribua ses succès à la vertu de quelque charme magique. Mais son génie actif, capable d'un grand travail et de combinaisons profondes, son caractère à la fois ferme et souple, son esprit vif et enjoué qui lui fournissoit les moyens d'amuser un roi souvent ennuyé, l'art de lui donner des conseils en paroissant lui en demander, de l'instruire en paroissant apprendre, de lui épargner le travail en lui faisant croire qu'il travailloit, et de le gouverner en lui persuadant qu'il ne faisoit qu'obéir, expliquent le phénomène de l'élévation et de la longue faveur de Wolsey. Lui aussi n'avoit d'autre secret et d'autre talisman que l'empire naturel des esprits supérieurs sur les esprits foibles.

Animé par Wolsey; et dirigé par lui, Henri débarque à Calais avec une armée nombreuse et brillante, et vient mettre le siège devant la ville de Téroüane en Picardie. Maximilien que l'âge n'avoit rendu ni moins léger ni moins brave, et qui avoit renoncé et au concile de Pise et à ses liaisons avec Louis XII, sert dans cette ar- 1513.

mée comme volontaire. L'empereur d'Allemagne paroît le stipendié du roi d'Angleterre, mais Henri flatté de cet hommage, sollicite les conseils de Maximilien, et n'y défère que trop. Les Anglois prennent Terouane, après avoir battu le duc de Longueville qui vouloit secourir la place. Cette journée connue sous le nom de la journée de Guinegate ou des éperons, fut plutôt une déroute qu'une défaite. Après la victoire des Anglois, la France paroissoit perdue. L'Italie étoit abandonnée, les Suisses avoient défait la Trimouille à Novare et avoient placé sur le trône de Milan, Maximilien Sforze fils de Louis-le-More. Gênes s'étoit remise en liberté, les Médicis étoient rentrés à Florence; mais les Suisses enorgueillis de leur succès, étoient plus que jamais animés contre la France par Schinner, évêque de Sion et cardinal. Ce prêtre factieux qui jouoit dans son pays le rôle que Jules jouoit sur un plus grand théâtre, manioit à son gré les passions de ses compatriotes, et les enflammoit par une éloquence agreste mais entraînante. Les Suisses excités par ses discours, étoient entrés en Bourgogne au nombre de vingt-sept mille,

et n'y rencontrant point de résistance, attaquent Dijon. Henri après la journée de Guinegate pouvoit porter la terreur dans les murs de Paris; on le craignoit: les Suisses s'avancant d'un autre côté, lui auroient donné la main sous les murs de la capitale; mais les fautes de ses ennemis sauvent la France. Henri abusé par Maximilien assiège Tournai, conquête stérile. La Trimouille engage les Suisses à se retirer, en leur promettant quatre-cent-mille écus; il leur en paye vingt mille. Le traité fut désavoué par Louis; la Trimouille l'espéroit bien en le concluant, mais il avoit produit son effet. Louis XII sorti de ce danger imminent, prend le parti de céder aux circonstances, et de ne plus lutter contre sa mauvaise fortune. Il se réconcilie avec le pape Léon X successeur de Jules, qui avoit suivi son système sans hériter de son caractère, et abjure le concile de Pise. Il laisse le Milanès à Maximilien Sforze, les Suisses gardent les bailliages de Lugano, Lucarno, Mendrisio et Bellinzone. Le roi de France donne un million à Henri VIII pour recouvrer Boulogne et Tournai, il épouse sa soeur la belle Marie, oublie dans les bras

de sa jeune épouse, ses malheurs et son âge,
1514. et meurt suivi des regrets et des larmes de
son peuple. Ses guerres continuelles furent
stériles. Puni par les événemens, de ses
passions et de ses vertus, il porta la peine
de son ambition et de sa bonne foi. Sous
son règne, nous voyons les relations entre
les grandes puissances devenir plus intimes,
les petits états tâcher de sauver leur existence
en s'abritant sous les autres, et les principes
du système politique se débrouiller peu-à-peu
du cahos des événemens. La ligue de Cambrai,
inutile ou même funeste aux intérêts de la
plupart des états qui la formèrent, étoit
l'effet des passions de Jules. Cette erreur fut
de courte durée. La France envahissant le
Milanès et Naples menaçoit l'Europe; la
coalition des autres puissances la refoula
dans ses anciennes limites, et l'éloigna de
l'Italie; mais l'indépendance de cette
contrée devoit trouver dans la puissance
toujours croissante de l'Espagne, de nouveaux dangers.

SECONDE PÉRIODE.

1515 — 1556.

CHAPITRE VII.

François I. Guerre avec les Suisses. Bataille de Marignan. Conquête du Milanès.

La mort de Louis XII fut une véritable calamité publique; le deuil fut universel. Malgré les grandes erreurs de son règne, ses entreprises ambitieuses et stériles, ses revers multipliés et mérités, il étoit adoré du peuple. On attribuoit ses guerres au desir d'élever et d'illustrer la France, ses mauvais succès aux circonstances; sûr de son amour et de la bonté de ses intentions, on lui tenoit compte du bien qu'il avoit voulu faire, et du mal qu'il n'avoit pas fait. „Le bon roi Louis père du peuple est mort,“ crioit-on dans les rues de Paris, et cette douleur étoit d'autant plus frappante que la France auguroit bien des qualités et du règne de son successeur. A la vérité, Louis avoit souvent dit en parlant de lui: Nous avons beau faire, ce gros garçon gâtera tout; mais tout en craignant son penchant

à la prodigalité, il rendoit justice à ses qualités aimables et brillantes.

François comte d'Angoulême, qui monta sur le trône de France sous le nom de François I, étoit arrière-petit-fils de Louis duc d'Orléans frère de Charles VI; il étoit fils de Charles comte d'Angoulême et de Louise de Savoie. Il perdit son père dans un âge fort tendre. Louis XII confia son éducation à Artus de Gouffier-Boisy, gentilhomme d'une naissance distinguée et d'un caractère estimable. Le jeune prince étoit vif, ardent, passionné pour les exercices militaires et pour la gloire; Boisy plein d'honneur et de bravoure, fortifia ces goûts naturels au lieu de les combattre ou de les modérer, et séduit lui-même par les idées, ou plutôt par les préjugés de son siècle, il crut qu'un roi de France ne devoit être que le premier chevalier de son royaume. Ce fut lui qui développa dans son élève cette valeur éblouissante qui dans un jour de combat le montrait partout et ne permettoit presque de voir que lui, cette générosité qui savoit récompenser et pardonner avec autant de facilité que de grâces, cette loyauté de caractère qui

rendoit également incapable de faire et de soupçonner des bassesses, ce goût des sciences et des arts, besoin naturel d'une imagination sensible, qui lui mérita le surnom de père des lettres; mais avec une autre éducation que celle que Boisy lui donna, il eût peut-être joint à ces qualités aimables, moins de mépris pour les vains du gouvernement, moins de facilité à tout croire et à tout accorder, plus d'aptitude au travail, plus de réserve, de prudence, d'empire sur ses propres passions, et de défiance de celles des autres; son règne eût eu moins d'éclat, et plus de sagesse; il eût obtenu plus tard le titre de grand, mais il l'eût conservé, tandis que proclamé grand dans un moment d'enthousiasme par ses contemporains, on a vu la postérité plus sévère ou plus juste, le priver de cet honneur usurpé.

François avoit épousé Claude fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, malgré ses intrigues et la répugnance de la reine qui destinoit sa fille au prince d'Espagne. Les États du royaume assemblés à Tours 1506. voient formellement demandé au roi ce mariage, et le voeu de son peuple l'avoit

emporté sur la répugnance de sa femme; les deux jeunes époux avoient été fiancés. Cette union prévenoit des troubles, et consolidoit l'acquisition de la Bretagne; mais le jeune comte d'Angoulême ne put parvenir à conclure ce mariage si désiré qu'a-

1513. près la mort de la reine. Au milieu des malheurs multipliés que la France éprouva les dernières années de la vie de Louis XII, François avoit fait ses premières armes de manière à donner des espérances à l'état. Dans la campagne brillante où Henri VIII battit les François à Guinegate, l'héritier de la couronne avoit couvert les frontières de la Picardie en se plaçant derrière la Somme avec le corps de troupes qu'il commandoit; et modérant sa valeur bouillante, il avoit montré une sagesse et une prudence au-dessus de son âge, qu'il ne démentit que trop dans la suite. Le mariage de Louis XII avec Marie princesse d'Angleterre, sembloit éloigner le comte d'Angoulême du trône; lui-même le craignit un moment, mais la mort de Louis mit bientôt fin à ces inquiétudes, et François lui succéda.

„Je meurs, lui avoit dit Louis en mou-

rant et je vous recommande mes sujets.“ Ces paroles simples et touchantes ne firent sur le coeur du jeune roi qu'une impression passagère. Croyant que ces sujets n'avoient, à son exemple, pas de besoin plus pressant que celui de l'éclat et de la gloire, ou plutôt ne consultant que ses goûts, et enivré du pouvoir et des moyens de conquête dont un moment l'avoit rendu maître, François oublie l'histoire de ses prédécesseurs et les sanglantes leçons qu'elle lui donne; il ne songe qu'à débiter dans la carrière militaire par quelque grand fait d'armes; il ne voit que l'Italie, et cette malheureuse contrée doit encore redevenir le théâtre des exploits et des revers des François.

François a sur le Milanès les mêmes droits que Louis XII; il veut en chasser Maximilien Sforze que les armes des Suisses y ont rétabli, et punir ces montagnards de l'insolence avec laquelle ils demandent l'argent que la Trimouille leur a promis, ils menacent d'y rentrer, François se propose d'aller les attaquer en Italie, il fait de grands préparatifs, Par le conseil du chancelier Duprat, on avoit multiplié les

places de justice, et on avoit introduit la vénalité des charges pour subvenir aux frais de cet armement; mesure injuste et impolitique, qui fut dans la suite érigée en principe, et que la France eut souvent lieu de déplorer. Elle ne donna point de nouvelle garantie du désintéressement des juges, et faisant des places de judicature des propriétés transmissibles, elle rendit les cours de justice trop indépendantes du souverain, empêcha les réformes et les améliorations, et développa dans les parlemens ces prétentions illégales et cet esprit de résistance, qui depuis cette époque ont toujours caractérisé ces corps puissans.

1515. Au mois d'août, François se met en marche. Son armée étoit bien plus belle et plus nombreuse que celles de Charles VIII et de Louis XII. La gendarmerie composoit un corps de quatre mille hommes d'élite, formée par une noblesse belliqueuse, qui regardoit les armes comme le seul état honorable, et la gloire comme le premier des biens. Au milieu de ces braves gentilshommes paroissoit le généreux Bayard, à qui ses rivaux mêmes accordoient le premier rang, et qui emporta au tombeau le

titre mérité de chevalier sans peur et sans reproche. L'infanterie étoit en grande partie composée d'étrangers. Forte de près de quarante mille hommes, elle étoit composée de lansquenets et des fameuses bandes noires, conduites par le duc de Gueldre. A la tête de l'armée se trouvoit Charles de Bourbon à qui François avoit remis l'épée de connétable, et qui devoit être la gloire et le fléau de la France; au génie qui combine, il joignoit l'audace qui entreprend, l'activité qui exécute, la constance qui achève et conduit à leur fin des plans vastes et hardis; aussi brave que son maître, il étoit plus habile capitaine que lui; ambitieux, fier, ardent et implacable, capable de tout pour acquérir de la gloire, la soutenir et la venger. Avant de partir pour l'Italie, François remit la régence du royaume à sa mère Louise de Savoie; cette princesse avoit sur son coeur un ascendant qu'elle devoit autant à son esprit adroit et rusé, qu'à la sensibilité et à la tendresse de son fils, et qui plus d'une fois devint funeste à la France; avide de plaire et de gouverner, aussi jalouse du crédit des courtisans que de la beauté des autres femmes,

elle ne pardonnoit pas à quiconque mé-
prisoit ses attraits ou doutoit de son pou-
voir; orgueilleuse et vaine, elle vouloit être
admiration, et se faire craindre de tous ceux
dont elle ne se soucioit pas d'être aimée.
Connoissant toute la tendresse, ou plutôt
la foiblesse et la légèreté de son fils, elle
ne se lassoit pas de demander, et lui ne se
lassoit pas de lui tout accorder. François
lui remit les soins du gouvernement pen-
dant son absence, et crut avoir pourvu aux
besoins du royaume en la chargeant de
veiller sur ses sujets.

Lui-même, brûlant du désir de se dis-
tinguer, s'avance vers les Alpes avec son
armée; deux routes connues conduisoient
de la France en Italie, l'une par le mont
Cenis, l'autre par le mont Genève. Tou-
tes deux alloient aboutir au pas de Suze,
où trente mille Suisses s'étoient postés. On
ne pouvoit espérer d'emporter ces défilés
sans sacrifier beaucoup de monde; et en-
core le succès restoit douteux. On se ré-
sout à faire embarquer une partie des trou-
pes sous la conduite d'Almar, pour faire
une descente à Gènes, et attirer les Suisses
hors des montagnes, en les menaçant de

les prendre à revers. Un chasseur piémontois indique une troisième route par les montagnes de la Guillestre, on l'examine, on la rend praticable, l'armée passe la Durance, s'engage dans ce nouveau chemin, et au bout de huit jours elle entre dans le marquisat de Saluces. Gènes et Venise sont pour la France, les troupes du pape commandées par Prosper Colonne font cause commune avec les Suisses, mais Colonne est surpris et fait prisonnier à Villefranche par Bayard et d'Imbercourt, tandis qu'il croit les François encore au-delà des monts. François qui étoit à Lyon avec une partie de ses troupes, se hâte de rejoindre celles qui avoient déjà passé les Alpes, il traverse rapidement la Savoie, Novare lui ouvre ses portes, et il vient camper avec toutes ses forces à Marignan. Les Suisses frappés de la rapidité des marches des François, entament des négociations; ils demandent une somme considérable pour eux-mêmes, et une pension de soixante mille ducats pour Maximilien Sforze: à ce prix ils veulent évacuer le Milanès. Quelque fortes que soient leurs prétentions, François ne les rejette pas;

on conclut une trêve, le roi permet que
 les troupes suisses divisées en deux corps
 8 sept. fassent leur jonction; toutes les difficultés
 sont levées, tous les points sont conclus,
 les principaux officiers de l'armée française
 vendent leur vaisselle pour fournir la somme
 demandée, elle est prête, lorsque le
 cardinal Schinner arrive dans le camp des
 Suisses. Ce prêtre forcé n'écouter que
 sa haine contre la France, souffle dans tous
 les cœurs la fureur qui l'anime, il présente
 en perspective à ses compatriotes la vic-
 toire et un butin immense, et flattant par
 son éloquence véhémement, à la fois, leur
 avidité, leur orgueil et leur passion pour
 la gloire, il les détermine à rompre tous
 les engagemens qu'ils ont pris, et à attaquer
 les Français. Ils s'avancent en rangs serrés
 et dans un farouche silence, espérant de
 surprendre l'armée française; mais le con-
 netable à le temps de la ranger en bataille
 et d'avertir le roi. Les Suisses marchent
 15 et 14 droit au centre, se flattant de le rompre et
 10 sept. de gagner la bataille, par la même ma-
 noeuvre qui leur avoit fait gagner celle de
 Novare; mais les lansquenets et les bandes
 noires rivaillant de bravoure, soutiennent le

Oc; la gendarmerie française essaie inutilement de pénétrer dans les rangs des Suisses, la bataille se prolonge, les corps se défont, la nuit vient interrompre le combat, chacun garde son poste, Suisses, Français, lansquenets, tout est confondu. Le jour passe la nuit sur un affût de canon, à cinquante pas d'un gros bataillon de Suisses. A la pointe du jour, les corps par une espèce de convention tacite, se forment de nouveau, et le carnage recommence. Les Français, le connétable, Bayard; Genouillart grand-maître de l'artillerie, font des prodiges de valeur, se multiplient, ordonnent et exécutent, conçoivent et agissent; les Suisses dont la valeur froide et la fureur concentrée contrastent avec l'impétuosité française, lui résistent avec une opiniâtreté qui paroît invincible. A la fin, après quatre heures d'efforts réciproques, la victoire se déclare pour les Français, les Suisses se retirent, mais en si bon ordre, avec une lenteur si imposante, qu'ils semblent menacer ceux qui les ont vaincus, et que les vainqueurs ne hasardent pas de les poursuivre. L'Alviane, qui arrive avec ses troupes vénitiennes, et qui veut partager

la gloire de cette journée, les rencontre, les charge, et ne parvient pas à les entamer: la plupart passent les montagnes, et rentrent dans leurs pays. Schinner s'enfuit à la cour de Maximilien, et emmène avec lui le jeune François Sforze frère du duc de Milan.

Les François que la victoire rend maîtres du pays, se présentent devant la ville; elle se rend, le château suit le même exemple; François y entre en triomphateur. Maximilien Sforze lui cède le Milanès moyennant une pension alimentaire, et va mourir à Paris. Le pape et le roi de France ont une entrevue à Bologne; Léon X rend Parme et Plaisance, et restitue aux Vénitiens les villes qu'il leur a enlevées, à l'exception de Bologne. Venise reconnoissante inscrit le nom de François son bienfaiteur sur le livre d'or. Les Suisses ne disputent plus le Milanès à la France, reçoivent un million d'écus, les petits cantons gardent les bailliages d'Italie dont ils se sont emparés. La paix avec les Suisses fut conclue à Fribourg, et nommée la paix perpétuelle. Depuis cette mémorable journée de Marignan, qui au jugement du maréchal

de Trivulce étoit un combat de géans, les Suisses instruits par une sanglante expérience, ne se croyant plus invincibles, ont renoncé à ces projets de conquête qui ont séduit les républiques comme les autres états, et qui auroient bientôt ruiné ces cantons pauvres et mal peuplés; reconnoissant qu'il leur convenoit de ne pas craindre la guerre sans la faire, et que la France ennemie de la maison d'Autriche, étoit leur alliée naturelle, ils ont constamment été depuis cette époque les amis des François et les compagnons de leurs victoires. 1516.

La journée de Marignan, où par la première fois l'infanterie suisse fut défaite, répandit un grand éclat sur la personne de François I et sur la valeur de son armée. Cette victoire a eu une influence décisive sur tous les événemens de son règne. Des succès aussi brillans lui donnèrent une confiance excessive, fortifièrent en lui le goût de la guerre et des conquêtes, et mettant dans tout leur jour sa puissance et ses ressources, inspirèrent aux autres états des craintes et des jalousies naturelles. Après avoir humilié l'orgueil helvétique, François commit une faute politique en gardant le

Milanès pour lui. Il auroit dû le laisser à Maximilien Sforze, ou du moins en faire sous la garantie de la France un duché indépendant. Ce parti convenoit à tous les intéressés. Tous les états d'Italie y auroient applaudi; François auroit donné un exemple de modération, qui eût relevé sa puissance et eût rassuré les esprits sur l'abus qu'il pouvoit en faire. La maison d'Autriche auroit respecté cet arrangement, ou ne l'eut attaqué qu'avec désavantage. Mais l'ambition de François ne lui permit pas de sacrifier le présent à l'avenir; et bientôt l'avènement de Charles d'Autriche au trône d'Espagne, et la réunion de tant d'états divers sous un même sceptre, créant de nouveaux dangers pour la France, son roi pensa moins que jamais à céder à d'autres son importante conquête.

Dans la première période de cette histoire, nous avons vu la France donner imprudemment aux autres États de l'Europe, le secret de son ambition et de ses moyens, provoquer de leur part une résistance sérieuse, leur inspirer elle-même des craintes légitimes. Non-seulement elle n'a pas réussi à devenir la puissance dominante en Italie

et en Europe; ces essais et ces tentatives malheureuses ont augmenté l'influence de l'Espagne, et préparé sa grandeur. Elle va, dans cette seconde période, s'élever au rang que la France a voulu obtenir, et acquérant une prépondérance menaçante, faire éprouver à la France elle-même de justes inquiétudes. Mais cette dernière puissance combattra toujours avec plus ou moins de succès des dangers qu'elle n'a pas pu prévenir, elle servira de point d'appui aux ennemis de l'Espagne, et leur action combinée sauvera l'Europe de l'asservissement. L'équilibre sera plus que jamais imparfait, mais il ne sera pas entièrement détruit; il y aura toujours des contre-poids suffisans pour empêcher l'excès du principal, et le système des contre-forces gagnera de plus en plus en solidité et en étendue.

CHAPITRE VIII.

Charles d'Espagne succède à Ferdinand-le-catholique. Parallèle entre la France et l'Espagne.

1516. Charles fils de Philippe-le-bel et de Jeanne d'Espagne, petit-fils de Maximilien et de Ferdinand, avoit seize ans lorsque la mort de son aïeul fit passer dans ses mains la plus riche succession. Les malheurs de sa famille contribuèrent à sa puissance, et il se trouva appelé à gouverner une grande partie de l'Europe, dans un âge où l'on sait à peine communément se gouverner soi-même. Ce prince organisé par la nature pour se tirer du pair, dans quelque condition que le ciel l'eût fait naître, doué d'un esprit pénétrant, d'une âme active, et de cette force de volonté qui seule assure au génie des succès durables, devoit beaucoup à la fortune qui travailloit à préparer à ses talens un vaste théâtre; mais il devoit encore plus à une éducation excellente, digne d'un souverain d'un grand empire. Philippe-le-bel confia le jeune Charles à Guillaume de Croy - Chièvres, qui réunissoit toutes les qualités de l'esprit néces-

nécessaire dans une place aussi importante. et habile instituteur devina bientôt le genre de facultés et de talens dont son élève avoit apporté le germe, et vit dans ses premières inclinations des symptômes précieux de son caractère futur. Il ne négligea rien pour diriger sur des objets utiles l'activité de Charles: son esprit étoit porté à la réflexion; il lui fournit des ali-mens, ne lui faisant étudier l'histoire et la politique comme il convient à un souverain. Charles annonçoit de l'aptitude aux affaires; l'introduisit de bonne heure dans les travaux de l'administration, et exerça son jugement sur des objets de la plus grande importance. Sans mépriser les exercices qui donnent au corps la force et la grâce, bien moins encore ceux qui ornent et embellissent l'esprit; c'étoient les travaux qui lui donnent de l'attention, de la justesse, de la suite et de la tenue, auxquels il astreignoit surtout son élève. Ses soins secondés par un naturel heureux ne furent pas stériles; à seize ans Charles n'annonçoit pas encore cette vigueur de génie qu'il déploya dans la suite, mais il joignoit déjà aux agrémens de la jeunesse, la sagesse et la gravité de l'âge mûr.

Déjà maître des Pays-bas, Charles hérita la monarchie espagnole par la mort de
 1516. Ferdinand - le - catholique. Irrité contre Isabelle, qui en mourant ne lui avoit pas laissé l'administration de la Castille, et contre son gendre l'archiduc Philippe, qui ne lui témoignoit pas assez de déférence, Ferdinand avoit épousé Germaine de Foix, la nièce de Louis XII, dans l'espérance d'avoir des enfans, et de pouvoir déshériter ses petits-fils. Ces espérances ayant été trompées, il avoit eu un moment l'idée de préférer à Charles l'archiduc Ferdinand son frère. Mais l'orgueil d'être regardé comme le créateur d'une puissance vraiment colossale, l'avoit emporté sur ses autres passions, et il avoit légué tous ses états à l'heureux Charles. Ce prince recueillit le fruit des ruses, des perfidies, des trahisons de Ferdinand qui avoit passé sa vie à tromper tout le monde, sans partager la honte de son aieul, et joignit à la succession de la maison de Bourgogne, l'Espagne toute entière, le royaume de Naples, les terres que le génie de Colomb avoit découvertes et que l'audace de ses successeurs avoit conquises ou alloit conquérir; de plus, il avoit l'espérance d'y ajouter l'héritage

de Maximilien, et les droits de l'Autriche sur la Bohême, la Hongrie et le Milanès. Cette masse de puissance dans la main d'un souverain dont les talens et le caractère sont à l'unisson de ses moyens, devoit donner de vives alarmes à tous les états de l'Europe, voisins de lui, et qui pouvoient redouter que ses forces devinssent la mesure de ses prétentions et la règle de ses entreprises.

La France étoit plus exposé que tous les autres état à l'action de cette puissance redoutable, mais elle trouvoit aussi dans les qualités personnelles de son roi, et dans ses propres ressources, les moyens de la contenir et de lui opposer un contre-poids nécessaire. Les états de Charles sont plus vastes, mais ils sont séparés par les mers, et ne forment pas un tout continu. La France est mieux arrondie, et on peut du centre passer avec une égale rapidité à tous les points de la circonférence. Il y a plus d'industrie, d'activité, de commerce et de richesse nationale dans les Pays-bas qu'en France; les mines du nouveau monde, tout en préparant la décadence de

l'Espagne, peuvent pour le moment offrir à son souverain un numéraire abondant. Mais le pouvoir de Charles est limité dans ses états, par des lois consacrées, et par les corps des représentans de la nation; il ne peut employer à son gré toutes ses ressources, et il rencontrera souvent dans ses sujets une résistance souvent plus difficile à vaincre que celle de ses ennemis. François dispose plus librement de la fortune publique; ses ordres et ses desirs rencontrent moins d'obstacles; la constitution de la France a changé de forme depuis Louis XI, le pouvoir royal n'est plus gêné dans sa marche, et le gouvernement trouve partout de l'obéissance. Les Flamands sont plus attachés à l'argent qu'à la gloire; les Espagnols graves et fiers, peu susceptibles d'enthousiasme pour les personnes, se défient de leur souverain, l'observent d'un oeil inquiet et jaloux. Les François vifs, passionnés, confians à l'excès, épris de la gloire militaire, ne savent rien refuser à un roi qu'ils admirent; l'humeur belliqueuse et chevaleresque de la nation et l'amour qu'elle a pour son roi, multiplient ses forces en lui rendant tous les efforts et tous les

sacrifices faciles. L'infanterie espagnole a acquis dans les guerres d'Italie une réputation méritée qui doit encore s'accroître; la gendarmerie bourguignonne est réputée excellente; mais celle de la France passe avec raison pour la première de toutes, et les Suisses avec qui François vient de conclure une paix durable, et qui n'ont encore été vaincus que par des François, vont effacer leurs torts en combattant avec eux. Charles ne manque pas de capitaines habiles. Gonzalve de Cordoue est mort, mais il a formé des élèves qui le surpassent; Pescaire, aussi brave qu'aimable, à qui les inspirations subites du talent tiennent lieu d'une tactique savante; Antoine de Lève; qui de simple soldat, s'est élevé par son mérite au commandement; Lannoi, également propre à conquérir des provinces et à les gouverner, et ce duc d'Albe qui devoit être le fléau des ennemis de sa patrie et de ses concitoyens, mais dont la barbarie n'a pu faire oublier les triomphes. La France peut leur opposer avec confiance Bayard, dont le nom seul anime le soldat, et qui fidèle à son devoir, préfère l'honneur de servir avec gloire à l'ambition de

commander; le connétable plus réfléchi, plus profond, et digne d'employer le bras de Bayard; Lautrec d'une valeur brillante quoique malheureuse; la Trimouille et Trivulce, que l'âge et l'expérience rendent admirables pour le conseil; enfin François lui-même, dont l'exemple est d'autant plus puissant qu'il est relevé par le rang suprême.

Sans manquer de bravoure personnelle, Charles n'avoit pas cette valeur brillante qui caractérisoit son rival; il ne savoit pas faire la guerre, mais il savoit choisir des hommes capables de la faire, et ce qui est plus rare, s'abandonner à eux avec confiance; François dominé par son imagination, ne voyoit que le moment. Charles embrassoit d'un coup-d'oeil un vaste ensemble; il enchaînoit l'avenir au présent, et subordonnoit les détails à des vues générales: François étoit grand dans le malheur, et déployoit de la vigueur dans les circonstances critiques. Charles mettoit tout son art à les prévenir, et conservoit ensuite dans les situations les plus difficiles toute sa présence d'esprit: le plaisir faisoit tout oublier à François, et la gaieté le consolait de tout. Charles n'étoit pas ennemi

de la volupté, mais il y mettoit de la mesure, comme dans tous ses goûts et toutes ses actions; plutôt calme et serein que gai, la réflexion le faisoit incliner à la gravité. L'un étoit sensible et léger; généreux et imprudent, plus touché de la gloire que de la puissance: l'autre donnoit tout à la raison, et soumettoit tout au calcul; il pensoit avec justesse, même avec profondeur, mais il étoit tout-à-fait étranger aux élans de la sensibilité; il ne voyoit qu'une chose, le succès; il ne connoissoit qu'une passion, la soif du pouvoir. On admiroit la tête de Charles; on aimoit le coeur de François: le second avoit une belle âme; le premier un esprit supérieur.

Tels étoient les deux rivaux qui pendant trente ans occuperont l'Europe de leurs sanglans démêlés; telles, les deux puissances qui pour s'empêcher réciproquement de devenir dominantes, lutteront quatre fois l'une contre l'autre. Henri VIII auroit pu prévenir ces guerres continuelles s'il avoit eu assez de sagesse et de fermeté pour se déclarer toujours contre le premier agresseur; mais séduit par les flatteries de Charles, subjugué par Wolsey, à qui l'ar-

gent et l'espérance de la tiare faisoient perdre de vue les vrais intérêts de sa patrie, Henri par sa versatilité et un défaut total de principes fixes, ne fit que multiplier les guerres. Il étoit égaré par la vanité, comme François l'étoit par l'amour de la gloire, et Charles par l'orgueil et par l'ambition. Le roi d'Angleterre, également intéressé à la conservation et à la puissance de la France et de l'Espagne, pouvoit et devoit maintenir l'équilibre: peu s'en fallut qu'il ne fût perdu pour toujours, et que l'Espagne n'établît un système de domination, qui ne laissant aux autres états qu'une indépendance titulaire, n'eût bientôt offert en Europe qu'un maître et des esclaves. Ce genre de monarchie universelle, le seul que l'Europe ait eu à redouter dans les temps modernes, consisteroit dans la prépondérance décisive d'une seule puissance, telle qu'elle ne permît aux autres puissances de subsister que de nom, qu'elle les asservît par le fait, que sans leur donner le titre de provinces, elle les gouvernât par la force de sa volonté, et les assujettît par la crainte de la guerre. Il n'y auroit d'autre refuge contre elle que la coalition des foibles ou la création de

quelque puissance qui pût contre-balancer son action.

A l'époque de Charles V, l'Europe fut pour la première fois menacée de ce danger. Cette époque mémorable nous présente plusieurs tableaux intéressans. Les quatre guerres de Charles et de François; les progrès de l'esprit humain, qui tenoient à l'état politique de l'Europe; la réformation, qui tenoit aux progrès de l'esprit humain; les révolutions qu'elle a opérées dans le Nord, fixeront successivement nos regards.

CHAPITRE IX.

Causes d'animosité entre Charles et François I.

À l'avènement de Charles au trône d'Espagne, François et lui avoient conclu à 1516. Noyon un traité, qui terminant ou prévenant les démêlés qui pouvoient s'élever entre eux, paroissoit annoncer à l'Europe les bienfaits d'une paix durable. Mais ce traité étoit plutôt une affaire de bienséance ou de politesse, qu'un engagement sérieux. Charles avoit promis de restituer la Navarre; il avoit été convenu qu'il épouseroit Louise la fille de François. Maximilien avoit accédé à ce traité; mais il étoit facile de prévoir que deux souverains jeunes, puissans, ambitieux, peut-être déjà personnellement jaloux l'un de l'autre, ne tarderoient pas à se diviser. Charles étant dévoré d'ambition et d'orgueil, François fier et passionné pour la gloire, leur union ne pouvoit être sincère ni durable; ces princes n'avoient d'autre garant de leur sûreté que leur puissance; chacun d'eux pouvoit craindre l'abus que d'un moment à l'autre son rival pouvoit faire de ses moyens; ennemis na-

turels par la position géographique de leurs états, leurs passions ne manquoient pas de prétextes plausibles; ils pouvoient être conduits à croire qu'il falloit prévenir les attaques pour y résister, affoiblir son adversaire afin de l'empêcher d'acquérir une trop grande supériorité, et confondre des démarches hostiles avec des précautions purement défensives. Rien de plus difficile dans cette science des probabilités qu'on appelle la politique, où le but est fixe et où les moyens sont variables, que de distinguer toujours ce qui est vraisemblable de ce qui est simplement possible, de déterminer les degrés et les nuances qui les séparent, d'imaginer et de calculer toutes les chances, de savoir placer à propos le mouvement et l'inaction, de ne pas sacrifier le présent à l'avenir sans nécessité, mais de se rappeler quand il le faut, que le présent doit animer, préparer, assurer l'avenir. Lorsqu même que la froide raison tient la balance, cette tâche n'est pas aisée; à plus forte raison ne l'est-elle pas quand les passions se jettent de toute leur force dans les bassins qui ne devoient porter que les intérêts, ou ne céder qu'à l'action des princi-

pes. D'ailleurs, au temps de François et de Charles la politique étoit encore dans son berceau, le point d'honneur étoit plus délicat, et le goût de la guerre plus général.

La vacance du trône impérial d'Allemagne fut le premier objet qui troubla la bonne harmonie qui paroissoit régner entre le roi de France et le roi d'Espagne. Maximilien étoit mort après une vie plus agitée qu'active, où il avoit beaucoup entrepris et rien achevé, emportant au tombeau l'attachement plus que l'estime de ses sujets. Les rois de France et d'Espagne se mirent sur les rangs pour lui succéder; Henri VIII parut un moment le desirer, mais faute d'espérance il y renonça bientôt. Les deux concurrens employèrent les mêmes moyens pour réussir, l'argent et les promesses, l'adresse et l'éloquence de leurs négociateurs; les électeurs étoient partagés. D'un côté on redoutoit la puissance des deux concurrens, et l'Allemagne craignoit de se donner un maître; et de l'autre, il falloit élire un prince puissant pour défendre l'Allemagne menacée et même attaquée par les Turcs. Frédéric-le-sage électeur de Saxe ayant refusé la couronne, et ayant conseillé

de choisir Charles, il fut nommé. L'étourderie et la pétulance de Bonivet, ministre de France, l'incompatibilité de caractère et d'humeur des deux nations, la gloire de François, son ambition déjà connue, tandis que celle de Charles étoit encore secrète, agirent plus sur l'esprit des électeurs que les conseils de Frédéric. L'accroissement réel de pouvoir que le roi d'Espagne acqueroit par la dignité impériale, étoit peu de chose; mais elle lui donnoit un grand relief dans l'opinion, et l'opinion étoit déjà une puissance. De plus, Charles l'emportoit sur un rival justement considéré; ce triomphe le transporta de joie, mais plus il flattoit son amour-propre, plus il humilioit celui de François, et cette préférence accordée à son jeune rival à la vue de toute l'Europe, déposa dans son sein un germe de jalousie et de haine qui ne tarda pas à se développer.

Charles-quinz étoit en Espagne lorsqu'il apprit cette grande nouvelle. L'ingratitude dont il avoit payé les services du cardinal Ximenès, régent de l'Espagne pendant son absence, qui devoit tout à son mérite et rien à la faveur, qui avoit conservé, étendu

et éclairé la monarchie, qui se refusoit tout à lui-même et qui ne savoit rien refuser à l'état, avoit révolté les Espagnols. Ce peuple fier, mais généreux, avoit craint Ximènes, il l'avoit même haï, mais il savoit estimer cette austérité qui le rendoit aussi sévère pour lui-même que pour les autres; cette force d'âme qui fermoit son cœur aux passions comme au sentiment; cette justice inflexible qui ne lui permettoit pas de composer avec le crime. Tout en froissant les intérêts particuliers et en les immolant tous à l'intérêt général, ce grand homme commandoit l'admiration. Les Espagnols ne pouvoient pardonner à Charles, d'avoir par ses dédains hâté la mort d'un vieillard qui avoit su tout supporter excepté l'ingratitude de son maître, et d'avoir même refusé de voir le ministre habile qui lui remettoit un royaume florissant, qui avoit obtenu la confiance d'Isabelle, forcé celle de Ferdinand, humilié l'orgueil des grands, protégé les faibles, conquis Oran à ses dépens, gouverné, défendu et enrichi son pays. D'ailleurs, Charles en paroissant désavouer les principes d'administration du cardinal, en suivoit d'autres qui étoient de nature à faire regretter

les premiers. Né et élevé en Flandre, ses habitudes et ses moeurs contrastoient avec celles des Espagnols. Sa gaieté qui n'étoit rien moins qu'excessive, paroissoit telle aux yeux de ce peuple grave et concentré. On ne voyoit en lui qu'un étranger qui ne pouvoit ou ne vouloit pas se conformer au ton et aux usages de sa nation; les ministres flamands ne pensoient l'avoir accompagné que pour s'enrichir et s'élever aux dépens des naturels du pays. Charles lui-même sembloit n'être venu que pour demander de l'argent, qui lui servit à réaliser des projets d'ambition contraires, ou du moins inutiles au bonheur de l'Espagne. La constitution de la Castille attribuoit aux Cortès ou aux Etats du pays, le droit d'accorder ou de refuser l'impôt. Les lois politiques de l'Aragon, particulières à ce royaume, plutôt bizarres que sages, plaçoient au-dessus des Etats et du prince un grand-justicier, chargé de prononcer dans les conflits des différens pouvoirs, et limitoient encore plus qu'en Castille l'autorité royale. Ferdinand avoit mis tout son art à se passer de ces corps intermédiaires, à les gagner quand il avoit besoin d'eux, et à faire tomber insen-

siblement leurs prérogatives en désuétude, Charles auroit pu employer les mêmes moyens, et il étoit fait pour réussir dans ce genre d'entreprises; mais après avoir assemblé les États à la Corogne, voyant leurs lenteurs et leur opposition à ses vues, pressé

1519. de partir pour se faire couronner à Francfort, il avoit quitté brusquement l'Espagne, et y avoit laissé un levain de mécontentement que son précepteur Adrien d'Utrecht, qu'il avoit choisi pour le représenter pendant son absence, étoit peu propre à dissiper. Les mécontents, aigris et encouragés à la révolte par l'absence de Charles, forment une confédération sous le nom de Santa Junta; et Burgos, Ségovie, Madrid, Tolède, Salamanque prennent les armes pour défendre ce qu'ils appellent leurs droits. Les villes demandent hautement de nouvelles formes municipales, la réduction des domaines de la couronne, l'abolition des immunités pécuniaires de la noblesse, et veulent placer sur le trône la mère de Charles, l'infortunée Jeanne, à qui la mort de son époux a fait perdre la raison, et qui ensevelie dans une mélancolie profonde, pleure son époux dans les murs de Tordesillas.

sillas. Antonio d'Acugna évêque de Zamora, prêtre plus ambitieux que fanatique, et Don Pédre Giron, dont les talens et peut-être même le zèle ne répond pas au voeu des insurgés, sont à leur tête. Les uns n'ont qu'un but louable, et s'égarant dans le choix des moyens; d'autres couvrent du masque de la justice et du bien public, leur avidité, leur orgueil, les vengeances de la vanité et de la haine. Le désordre s'accroît, les rebelles s'emparent de Tolède; leurs vues s'étendent avec leurs succès, déjà leur langage change, et ils ne voient plus la liberté que dans les formes républicaines. Jean de Padilla, jeune gentilhomme plein d'idées hardies, de courage et de dévouement à la cause qu'il défend, et sa femme Marie de Pachéco, brûlant d'enthousiasme et capable des plus grands sacrifices, ont remplacé Don Pedro et dirigent l'insurrection. Charles étoit menacé de perdre l'Espagne, et si la presse avoit déjà fait circuler à cette époque des principes désorganiseurs et des maximes incendiaires; si les nobles n'avoient pas été assez sages pour sentir que les villes les attaquoient en attaquant l'autorité royale, ou si les villes

n'avoient pas trop tôt trahi leurs desseins secrets en prêchant les avantages et les charmes de l'égalité politique; si le comte d'Ossone n'avoit pas suppléé à la foiblesse et à l'incapacité d'Adrien gouverneur de l'Espagne, une révolution totale pouvoit bouleverser cette belle et riche contrée.

1511. La défaite totale des insurgés amena le retour de l'ordre, et prévint les plus terribles catastrophes.

François qui est instruit de l'état de l'Espagne, croit le moment favorable pour recouvrer la Navarre, enlevée à Jean d'Albret par Ferdinand-le-catholique, et peut-être nourrit-il le coupable espoir de voir les feux de la guerre s'étendre plus loin. Lesparre frère de Lautrec, de Lescun et de la comtesse de Châteaubriant, est chargé de cette expédition; il pénètre dans la Navarre, et Pampelune lui ouvre ses portes. Enhardi par ses succès, il compte sur les invitations des rebelles, et s'avance jusqu'à Logroño dans la Castille; mais la présence de l'ennemi ramène à la bonne cause une partie de ceux qui avoient été égarés, la noblesse espagnole déploie une vigueur et une sagesse étonnantes, les rebelles sont

battus à Villalar, les chefs périssent sur l'é- 1521.
chafaud, ou les armes à la main, ou prennent la fuite; Lesparre est défait et pris dans une bataille qu'il livre à une lieue de Pampelune au duc de Najarre et au connétable de Castillo qui commandent les Espagnols. Charles revient dans ses états, et après des exécutions sanglantes ordonnées par ses officiers, et dont la haine retombe sur eux, il peut sans danger montrer une clémence qui achève de tout pacifier. François a montré une mauvaise volonté impuissante; le roi d'Espagne ne peut plus se méprendre sur ses intentions et ses projets; la guerre paroît inévitable, et François est évidemment l'agresseur.

CHAPITRE X.

Guerres entre Charles-quin et François I. Première guerre 1521—1526. Paix de Madrid. Seconde guerre 1527—1529. Paix de Cambrai. Troisième guerre 1536—1538 Trêve de Nice. Quatrième guerre 1542—1544. Paix de Crespy.

Dans le même temps où François tâchoit de rejeter cette agression sur Henri d'Albret, il engage Robert de la Marck comte de Bouillon, qui avoit des sujets de plaintes contre l'empereur, à commettre des hostilités dans les Pays-bas. Charles ne voit dans la Marck qu'un instrument des passions du roi de France, et à la tête d'une armée considérable il vient mettre le siège devant Mezières. La place est mal fortifiée, mais Bayard la défend, et sa valeur la couvre mieux que les plus solides ouvrages. François lui-même accourt, mais il manque l'occasion de battre l'armée impériale près de Valenciennes. Henri VIII essaie d'arrêter la guerre, et les négociations s'ouvrent à Calais; mais la partialité évidente de ce prince empêche qu'il réussisse à tout pacifier. En vain François a-t-il cru le gagner

dans la fameuse entrevue du camp du drap d'or entre Ardres et Guines, par sa franchise et ses caresses; Charles plus adroit et plus rusé, a gagné le roi d'Angleterre en lui faisant visite dans ses états, et Wolsey en lui promettant la tiare; Henri incline en sa faveur. François ne peut accepter les conditions proposées dans les conférences de Calais; le roi d'Angleterre se ligue contre lui avec l'empereur, et les hostilités commencent en Italie.

Les violences du maréchal de Lautrec dans le Milanès et les excès des François leur avoient aliéné le coeur des habitans; la coalition se forme, Léon X se propose de remettre François Sforze sur le trône de Milan, et peut espérer de réussir. Prosper Colonne, général ferme et habile, actif sans précipitation et prudent sans timidité, commande l'armée des alliés et obtient des succès rapides. Lautrec manque d'argent; l'avidité de Louise de Savoie et la foiblesse de Semblançai ministre des finances, ont diverti les fonds destinés à l'armée d'Italie. Lautrec se voit hors d'état de payer les Suisses; ces troupes mutinées le forcent à attaquer Prosper Colonne retranché dans

le parc de la Bicoque près de Milan; malgré sa bravoure et ses sages dispositions le
 1521. maréchal est battu. Les Suisses découragés repassent leurs montagnes, le Milanès est perdu, et il ne reste aux François, de leurs conquêtes en Italie, que le château de Milan et celui de Crémone. La joie que ces nouvelles causent à Léon X lui devient funeste; il tombe malade et meurt. Sa mort paroît devoir changer la face des affaires.

Charles au mépris des promesses qu'il a faites à Wolsey, place sur le trône pontifical le savant et foible Adrien, plus fait pour vivre avec les livres qu'avec les hommes, et qui lui est entièrement dévoué; mais il persuade à Wolsey que ce vieillard malade laissera bientôt le siège de Rome vacant, il lui renouvelle ses assurances, et Wolsey y ajoute foi. L'Angleterre déclare formellement la guerre à la France; Venise jusqu'ici son alliée, Florence, Gènes, le duc de Ferrare et le marquis de Mantoue épousent les intérêts de Charles, et accèdent à la coalition.

François ne peut opposer à cette masse de puissance que son courage, les ressour-

ces de sa nation, l'intrépidité de Bayard et les talens du connétable; lorsqu'une terrible conjuration vient accroître ses périls, et enlève à la France le héros qui seul peut sauver l'état. Bourbon qui étoit devenu l'objet de la haine de Louise de Savoie, parce qu'il avoit dédaigné son amour, n'avoit supporté qu'en frémissant les affronts que lui avoit attirés cette femme vindicative, et les faveurs peu méritées dont François combloit Bonivet, la créature de sa mère. On lui dispute encore la succession de son épouse Susanne de Bourbon, qui par son contrat de mariage lui avoit fait une donation formelle de ses terres, qu'elle venoit de confirmer en mourant. La reine Louise de Savoie, tante de la princesse, ose prétendre à cet héritage malgré l'évidence des droits du connétable. Duprat, qui ne devoit être que l'organe de la justice, et qui est celui des volontés de la mère du roi, prononce contre Bourbon, et il se voit frustré des riches domaines *) qu'il réclamoit à juste titre. Se croyant libéré de

*) Il ne s'agissoit de rien moins que du Bourhonnois, de l'Auvergne, de la Marche, du Fores, du Beaujolois et de la principauté de Dombes.

toute obligation envers un gouvernement qui l'outrage et le dépouille de ses biens, il devient infidèle aux devoirs les plus sacrés parce que d'autres ont violé les leurs, et n'écoutant que la vengeance et l'ambition, il prête l'oreille aux propositions artificieuses que Charles lui fait faire par le comte de Buren; l'empereur le flatte de l'idée de lui former un état indépendant, et même de ressusciter en sa faveur le royaume d'Arles; il lui promet en mariage sa soeur Eléonore, veuve du roi de Portugal, s'il veut, pendant que le roi sera en Italie, se mettre à la tête de ses amis et de ses nombreux vassaux, soulever ou démembrer la France.

543. La conjuration est découverte, Bourbon se sauve en Italie, l'empereur lui confie le commandement de ses troupes, et ce moderne Coriolan oubliant ce qu'il se doit à lui-même et à la France, emploie ses talens contre sa patrie, et ne respire que la vengeance.

François que le desir de découvrir les détails et de prévenir les effets de la conjuration retient en France, envoie Bonivet avec une armée en Italie. Bonivet, qui croit qu'une bravoure aveugle tient lieu de tout, incapable de s'assurer des succès par

sa prévoyance et de profiter de ceux que le hasard lui procure, imprudent et présomptueux, remporte des avantages qu'il ne doit qu'à la foiblesse de ses ennemis; le Milanès est sur le point d'être reconquis, mais il perd un temps précieux, il laisse aux alliés celui d'augmenter leurs forces; dirigées par Bourbon, Pescaire, Lannoi, elles obligent Bonivet à se retirer. Il est battu à Biagrasse. Bayard couvre sa retraite, et ce héros dangereusement blessé, meurt avec toute sa gloire, mais il est enlevé à la France dans le moment où elle a le plus besoin de son bras et de ses talens. Vaincus sur un territoire étranger, les François soutiennent dans leurs foyers l'honneur de leurs armes, et y paroissent invincibles. Bourbon fait une descente dans la Provence et assiège inutilement Marseille; Henri s'avance du côté de la Picardie jusqu'à vingt lieues de Paris. Tous deux désespèrent de pénétrer plus avant, François fait face à tout, et les oblige à se retirer. Au lieu de l'éclairer sur le système qu'il lui convient de suivre, ce triomphe le ramène à son projet favori, qui est de conquérir le Milanès; il repasse de nouveau

les Alpes, la saison déjà avancée ne l'arrête pas, ses ennemis qui ne s'attendent pas à cette opération, sont pris au dépourvu. Bourbon manque de troupes et d'argent. Milan ouvre ses portes. Au lieu de chasser les Impériaux de l'Italie et de poursuivre ses avantages, François s'obstine à assiéger 1524. Pavie, place forte bien approvisionnée et défendue par le génie d'Antoine de Lève. L'hiver se passe, et la ville se défend encore. Bourbon arrive avec une armée créée par son activité, mais il est facile de prévoir que faute de moyens, elle se dispersera bientôt si les opérations languissent. François qui s'est affoibli inutilement en envoyant un corps d'armée contre Naples, reste devant Pavie, et contre l'avis de ses meilleurs officiers s'obstine à continuer le siège. Les alliés attaquent les retranchemens de François. La bataille s'engage, il y en a eu peu de plus animées et de plus sanglantes; Antoine de Lève fait une sortie vigoureuse, Pescaire rompt la gendarmerie française, en mêlant à sa cavalerie des fantassins armés de mousquetons; après des 1525. prodiges de valeur les François sont vaincus, dix mille d'entre eux sont étendus sur

le champ de bataille, Bonivet est tué, le roi lui-même qui voit que la résistance est inutile, est fait prisonnier, et rend son épée à Lannoi. D'abord conduit à Pizzighetone, il est ensuite sur ses instances transféré à Madrid. Charles dissimule la joie que lui cause ce triomphe, mais il s'en montre indigne en traitant François sans noblesse et même sans humanité; il paroît au dessous de sa fortune, tandis que François fier et calme, paroît supérieur à la sienne.

Tout sembloit perdu, comme l'écrivait François, hors l'honneur, et tout fut réparé. Louise de Savoie régente du royaume, expie ses torts par une vigilance active et éclairée; l'Europe s'alarme des victoires de Charles et veut arrêter son ambition. Henri VIII jaloux et inquiet de ses étonnans succès, se déclare pour la France qu'il a combattue; Wolsey irrité contre Charles qui l'a trompé une seconde fois et qui ne lui a pas procuré la tiare après la mort d'Adrien, détermine son maître à ce changement de système. Clément VII de la famille de Médicis, pontife éclairé et ami des lettres, avoit succédé au précepteur de Charles V. Fidèle aux anciens principes de la

cour de Rome, ce pontife ne veut pas qu'une puissance étrangère domine en Italie, et par son activité et son influence il soulève la plupart des états de l'Italie contre Charles.

La captivité de François duroit toujours, mais le dépérissement de sa santé fit craindre à l'empereur de perdre le fruit de ses victoires; les négociations s'entamèrent. Charles auroit dû renvoyer son prisonnier sans condition; mais à son défaut François auroit pu jouer un rôle superbe dans ce moment, et donner un grand exemple au monde. Il n'avoit qu'à déclarer que jamais il ne souscriroit à aucune proposition déshonorante, que le sort de la France n'étoit pas indissolublement lié à celui de sa personne, qu'il ne consentiroit pas à recouvrer sa liberté aux dépens de l'état; et confirmant par ses actions cette noble et fière déclaration, il devoit proclamer lui-même son fils roi de France. Cette conduite généreuse eût encore été prudente et même adroite; en épargnant à François la honte de manquer à sa parole, en lui attirant l'admiration de l'Europe et l'amour de ses sujets, elle eût été le moyen le plus

sûr d'obtenir sa liberté. Il aime mieux l'acheter en sacrifiant les trésors et les provinces de la France, ou plutôt se proposant déjà de ne pas tenir se qu'il promettra, il accepte toutes les propositions de Charles et signe le traité de Madrid. Il s'engage à céder la Bourgogne, à payer 14 janv.
1526. deux millions d'écus, et à envoyer ses fils en Espagne comme otages de sa fidélité. Conduit sur les frontières de la France, il se jette sur un cheval, s'écrie dans les transports de sa joie: Je suis encore roi! je suis encore roi! et vole à Paris arranger les moyens de ne pas remplir les conditions de la paix.

Cette paix de Madrid devoit amener une nouvelle guerre. Les traités ne sont durables qu'autant que la modération en a dicté tous les articles, et que toutes les puissances contractantes trouvent leur avantage à les maintenir. Les traités sont toujours éphémères, quand le vainqueur abusant de sa fortune, impose aux autres états des conditions onéreuses et infamantes. Charles avoit eu tort de former des prétentions excessives, François avoit eu plus tort encore de tout accorder en se résér-

vant de ne rien tenir; à la vérité, son agrément étoit forcé, mais le consentement du vaincu à un traité désavantageux n'est jamais entièrement volontaire. Les circonstances lui font toujours la loi. En vain François allègue l'intérêt de la France pour rompre ses engagements; ou il n'avoit pas le droit de les former, ou c'étoit pour lui un devoir sacré de les remplir. On ne compose pas avec les principes, mais on peut composer avec ses convenances. François dans cette occasion ne consulte et ne suit qu'elles seules; il oublie tout le reste. Les États de Bourgogne d'intelligence avec le roi, protestent en présence des députés de Charles, contre la cession qu'on a faite de leur province. Clément délie François du serment qu'il a prêté, et non-seulement il le dégage de ses promesses, mais il travaille à lui assurer les moyens de les violer impunément, et réunissant contre l'empereur le roi d'Angleterre, Gènes, Venise, Florence et le duc de Milan, François Sforze lui-même, il forme une nouvelle ligue qu'il décore du nom de sainte. C'est sur ce pontife imprudent que tombe toute la vengeance de Charles; Bourbon à qui il a pro-

mis le Milanès, s'en empare; et le foible François Sforze qui ne fait que descendre du trône et y monter, cède des états qu'il ne sait pas défendre. Bourbon qui manque d'argent et qui voit le moment où ses troupes vont le quitter, les mène contre Rome, pour les occuper, les payer et punir en même temps le pape. Rome est prise d'assaut. Bourbon dresse la première échelle contre les murs, il est tué; ne pouvant pas supporter la honte de ses dernières victoires, ne sachant ni réparer, ni oublier, ni justifier sa défection, il étoit las de la vie, et cherchoit à se délivrer de ce fardeau; la mort qu'il trouve à trente-huit ans est un bienfait pour lui, et son armée pille et ravage Rome. Les excès que jadis y commirent les Barbares sont surpassés par ceux dans lesquels se plongent ces soldats chrétiens qui reconnoissoient l'autorité du pape. Au lieu de fuir, Clément VII qui s'est retiré dans le château St Ange, y est fait prisonnier. Charles reçoit cette nouvelle avec une douleur simulée, et ce profond hypocrite ordonne des prières dans toute l'Espagne pour la délivrance du pontife.

6 mai
1527.

François et Henri se préparent à lui

rendre la liberté; l'un donné des troupes, l'autre de l'argent, et l'armée française

1527. commandée par Lautrec s'avance jusqu'à Rome. L'armée impériale affoiblie par des maladies contagieuses, ne peut lui résister; Clément sort de sa prison. Lautrec marche

1528. sur Naples; et l'assiège, pendant qu'André Doria bloque la ville du côté de la mer. Philippin Doria, neveu de ce grand homme, remporte une victoire complète sur Hugues de Moncade, viceroy de Naples et sur le marquis de Guast, l'élève de Pescaire. Moncade est tué dans la bataille, Guast est fait prisonnier, mais ces triomphes sont inutiles. Lautrec a perdu du temps, la peste fait de grands ravages parmi ses troupes, François ne lui envoie point de numéraire. Doria, objet de la calomnie des courtisans qui lui prêtent les vues les plus odieuses, est irrité de l'ingratitude du roi qui ne lui paye pas ses pensions, dispose de ses prisonniers, et paroît vouloir favoriser Savone aux dépens de Gènes. Doria fait entrer des provisions dans Naples affamée, retourne ensuite avec sa flotte à Gènes, l'engage à secouer le joug de la France, lui donnant des lois sages et

lui

lui procurant la protection de l'empereur, il assure à la fois sa liberté et son indépendance extérieure. Lautrec affaibli et abandonné s'opiniâtre au siège de Naples; il meurt de chagrin et de maladie, laissant la réputation d'une grande valeur mal dirigée et presque toujours malheureuse. Les débris de son armée regagnent la France. L'année suivante les armes françaises ne sont pas plus heureuses; le comte de St Paul qui commande dans le Milanès, est battu à Landriane par Antoine de Lève avec des forces inférieures.

Charles et François desirent l'un et l'autre la paix; l'un craint les succès des Turcs et veut arrêter leurs progrès, l'autre est épuisé. Les conférences s'ouvrent à Cambrai entre Marguerite de Savoie la tante de l'empereur, et Louise mère de François; toutes deux initiées dans les secrets de la politique, toutes deux habiles et adroites, donnent la paix à l'Europe; cette paix est avantageuse et honorable pour l'Espagne, elle est humiliante pour la France. A la vérité la Bourgogne lui reste, mais Charles se réserve ses droits sur cette province. François cède ses prétentions sur l'Artois

et la Flandre, s'engage à payer deux millions d'écus pour la rançon de ses fils. Gènes reste libre; François Sforze est remplacé sur le trône de Milan; l'empereur asservit Florence à Alexandre de Médicis neveu du pape Clément VII, et lui fait épouser Marguerite sa fille naturelle. Ainsi la violation de la paix de Madrid n'a servi qu'à étendre et à consolider la puissance de l'Espagne. Les François sont chassés de l'Italie, Charles paroît l'unique arbitre de l'Europe.

1529
jusqu'à
1536. Pendant sept ans la lutte entre Charles et François fut suspendue; au bout de ce terme elle recommence. Six années de paix avoient suffi pour remettre la France de l'épuisement où l'avoit jetée la guerre. Ce beau pays où la nature libérale s'empresse à réparer les effets des fautes et des crimes des hommes, renouveloit ses ressources avec une facilité étonnante; le temps avoit effacé l'impression profonde que les malheurs de François avoient faite sur lui; à mesure que ce souvenir s'éloignoit, ses anciennes passions plutôt assoupies qu'éteintes, reprenoient le dessus; et voyant les moyens dont il pouvoit disposer, il méditoit de nouvelles

guerres et en cherchoit l'occasion. Elle se présente. François Sforze avoit fait décapiter Merveille agent de la cour de France, 1534 sous prétexte d'un meurtre qu'il devoit avoir commis, mais dans le fait pour plaire à l'empereur qui se défoit de Merveille et des relations secrètes qu'il pouvoit former en Italie. François qui desire de recouvrer le Milanès, croit le moment favorable. A la vérité, il ne pouvoit compter sur l'alliance du roi d'Angleterre absorbé par les affaires intérieures de son royaume; mais Charles étoit occupé sur les côtes de la Barbarie d'une expédition dirigée contre Chairodin Barberousse, qui infestoit la Méditerranée et ravageoit les côtes de l'Espagne. Le roi de France espéroit de profiter de son absence. Il entre en Italie, s'empare des terres de Charles duc de Savoie, qui lui conteste la succession de sa mère. La mort de François Sforze donne de nouvelles espérances au roi de France, et il se prépare 1535. à faire valoir ses droits.

La Savoie, le Piémont, le Milanès ne pouvoient pas opposer aux armes des François une résistance sérieuse. La Bresse et le Bugey se soumettent, Chambéry ouvre

ses portes, le duc de Savoie quitte Turin, et les François y entrent en vainqueurs. François auroit pu facilement s'emparer du Milanès, mais sa vivacité ordinaire semble l'abandonner, et les opérations languissent. Bientôt l'arrivée de Charles à Naples rend cette perte de temps irréparable, et change entièrement la face des affaires.

Charles est de retour de son expédition d'Afrique, victorieux et triomphant; il a pris la Goulette, humilié Tunis, et trente mille esclaves chrétiens à qui il a rendu la liberté, publient dans toute l'Europe sa générosité et ses exploits. Charles se rend à Rome, et en plein consistoire, en présence des ambassadeurs de François, il prononce une diatribe violente, où il dénonce au pape, à l'Europe entière, la violation des traités, et ce qu'il appelle les crimes du roi de France. Paul III de la famille des Farnèses, occupoit le siège pontifical. Ce pape doux et pacifique essaie inutilement de calmer l'animosité de Charles, et de détourner de l'Italie de nouveaux malheurs. L'empereur joignant l'action aux paroles, chasse les François du Milanès, du Piémont, de la Savoie; déjà il menace la France elle-même

et pénètre en Provence, tandis qu'une autre armée, sous les ordres du comte de Buren, doit attaquer la Picardie. François adopte de nouveau avec succès le système défensif. Montmorency assied son camp au confluent de la Durance et du Rhône; Marseille et Arles se défendent avec vigueur; le reste de la Provence est ravagé par les François eux-mêmes; les habitans se retirent dans l'intérieur des terres avec leurs effets les plus précieux; les villes sont abandonnées, les campagnes désertes et dégarnies. Charles voit son armée se fondre par les fatigues, les maladies et la faim. La France est sauvée. La mort subite du dauphin, jeune prince de dix-neuf ans, qui donnoit les plus belles espérances, plonge le roi dans le deuil; la douleur le rend injuste, et il soupçonne Charles d'un crime aussi atroce qu'inutile. Le peuple toujours enclin à expliquer par des causes extraordinaires la mort des grands personnages, accuse hautement l'empereur d'avoir fait empoisonner le prince. Le comte Montecuculi expie par le dernier supplice un forfait dont les tortures lui arrachent l'aveu, et qu'il n'a probablement pas commis.

François plus animé que jamais contre Charles, fait une alliance contre lui avec Soliman II. Une saine politique lui dicte cette mesure. La différence des religions ne doit pas empêcher, de s'unir, des puissances à qui l'identité des intérêts en fait une loi. La maison d'Autriche est l'ennemie naturelle de la Porte-ottomane, comme elle est celle de la France. François se mettant au-dessus des idées régnantes de son siècle qui réprouvent toute alliance avec les Infidèles comme une impiété scandaleuse, saisit le premier à cette époque les vrais intérêts de la France, et trace à ses successeurs une route qu'ils ont suivie fidèlement et avec succès. Il conclut un traité offensif avec Soliman; en conséquence, une armée turque attaque la Hongrie, et Barberousse à la tête d'une flotte considérable ravage les côtes du royaume de Naples. Charles est alarmé de cette alliance dont il mesure tout le danger. Paul III scrupuleux et zélé, est effrayé d'une union qu'il juge monstrueuse; il interpose sa médiation, elle est efficace. Les deux rois et le pape se rendent à Nice pour conférer ensemble sur les moyens de terminer la

guerre; on ne parvient pas à y conclure la paix, mais une simple trêve de dix ans, durant laquelle l'empereur et le roi de France doivent rester en possession de ce qu'ils possèdent, jusqu'à ce que le traité définitif soit conclu. Charles qui s'est emparé du Milanès après la mort de François Sforze, donne à François l'espérance de le lui céder. François toujours crédule et confiant, se laisse de nouveau tromper. L'empereur passant par Paris pour aller châtier les Gantois révoltés, s'engage même par des promesses formelles à donner le Milanès au duc d'Orléans, et il se joue de cette promesse comme de toutes les autres, 1538.

Cette nouvelle perfidie inspire au roi de France une juste indignation. Un crime atroce vient encore l'accroître. Au mépris du droit des gens et des premiers principes de la justice et de l'humanité, le marquis de Guast gouverneur du Milanès, fait assassiner en vertu des ordres secrets de Charles, deux envoyés françois Rinçone et Fregose, pour s'emparer de leurs papiers. L'un étoit destiné à Constantinople, l'autre à Venise. La vengeance de François éclate. Cinq armées françoises se mettent à la fois 1539.

en mouvement, et menacent l'Espagne du côté du Roussillon, les Pays-bas du côté de Luxembourg, l'Italie du côté du Montferrat. Bientôt on abandonne ce vaste plan d'opérations proposé par l'amiral d'Annebault et le cardinal Tournon, les nouveaux ministres de François, et l'Italie redevient le principal théâtre de la guerre. Mais malgré la victoire que le duc d'Enguien remporte à ¹⁵⁴⁴ Cérisolles sur les Impériaux commandés par le marquis de Guast, les François ne font rien de décisif; le défaut d'ensemble dans les mesures et la pénurie des moyens d'exécution, paralysent leur valeur et rendent la conquête du Montferrat inutile. D'ailleurs, la France se voit obligée de rappeler ses défenseurs dans son sein. Henri VIII gagné par Charles, fait une invasion dans le royaume et prend Boulogne. Charles lui-même s'empare de Saint Dizier, pénètre en Champagne, et avec le secours des intrigues de la duchesse d'Etampes, maîtresse puissante et perfide du roi de France, il enlève les magasins de Château-Thierry, et empêche le dauphin qui couvre la frontière, d'agir avec vigueur.

L'empereur répand l'alarme dans Paris,

mais il ne peut ni ne veut profiter de ses avantages; les affaires de l'Allemagne et de la Hongrie sollicitent son attention; François dont l'âge a ralenti l'activité et les passions, a besoin de la paix et la desire: elle est signée à Crespy en Laonnois. Charles dicte la loi, et la France est obligée de la recevoir; finalement le but de la guerre est manqué; l'Espagne garde ses conquêtes en Italie, et bien loin d'être punie et humiliée, elle parle en puissance victorieuse; la France n'obtient ni vengeance ni nouvelles acquisitions ni une plus forte garantie de son existence. François renonce à ses prétentions sur Naples et sur l'Artois; l'empereur garde le Milanès, et donne une promesse vague d'investiture au duc d'Orléans dans le cas où il épouserait sa nièce. Les intérêts de la maison de Navarre sont abandonnés à la discrétion de l'Espagne; cette puissance ne renonce pas formellement à la Bourgogne; tous les alliés de Charles sont compris dans ce traité; le roi d'Angleterre garde Boulogne. La paix replace la France précisément dans le même état où elle étoit à la mort de Louis XII.

CHAPITRE XI.

Considérations générales sur les guerres entre François I et Charles V.

Après quatorze années de guerres qui avoient entraîné une déperdition immense d'hommes et de capitaux, la France et l'Espagne, toutes deux affoiblies et appauvries, se trouvèrent à-peu-près dans les mêmes rapports de puissance réelle où elles étoient avant de commencer leur longue et sanglante lutte; avec la différence qu'à cette époque leurs moyens d'action pouvoient se balancer, et qu'à la paix de Crespy leurs pertes ayant été à-peu-près égales, elles ont également besoin de repos. Cependant l'avantage est plutôt du côté de l'Espagne, et pour la force réelle et pour la force d'opinion. A la fin d'une guerre qui auroit été entreprise pour empêcher un état formidable par ses ressources et par l'abus qu'il en fait ou qu'il menace d'en faire, d'écraser de son poids l'indépendance des états voisins, ce résultat seroit satisfaisant et répondroit du moins au but de la guerre; l'affoiblissement proportionnel des

puissances belligérantes les auroit sauvées des dangers qu'elles redoutoient; elles auroient gagné tout ce qu'elles n'auroient pas perdu et tout ce qu'elles auroient empêché les autres d'acquérir. Mais les premières guerres de François I et de Charles V ne furent pas des guerres de ce genre, elles ne furent pas dictées par une nécessité impérieuse et par des périls imminens. Ces deux rivaux pouvoient et devoient même se craindre réciproquement, mais ils n'étoient pas dans le cas de se combattre l'un l'autre pour sauver leur existence politique. Leurs moyens d'attaque et de défense pouvoient soutenir le parallèle; les bassins qui les portoient étoient en équilibre, ou plutôt les deux puissances sont prépondérantes dans le système général de l'Europe; et en multipliant leurs ressources par le développement interne de leurs forces, en rivalisant de sagesse et d'activité dans leurs opérations d'économie politique, la France et l'Espagne pouvoient augmenter leur puissance à l'indéfini, sans que l'équilibre fût dérangé. Mais François vouloit de la gloire militaire; il espéroit effacer entièrement son jeune rival, et faire rougir

l'Allemagne de son choix. Il attaqua Charles sans raison; Charles provoqué arma; il eut des succès, ses succès lui donnèrent le goût des conquêtes, il porta toujours plus loin ses prétentions; bientôt il menaça l'existence politique des autres états; et une guerre injuste, entreprise sans nécessité, amena d'autres guerres plus justes et plus nécessaires. Ce ne fut pas les dangers que couroit l'équilibre qui mit les armes à la main au roi de France, ce furent les hostilités gratuites qu'il commit qui mirent l'équilibre en danger; et de nouveaux périls succédant aux premiers, il fallut qu'il combattit pour rétablir un état de choses qui sans lui n'eût peut-être jamais été dérangé.

Après nombre d'oscillations et de vicissitudes, Charles garda le Milanès, et François fut obligé d'y renoncer, ou perdit du moins toute espérance de recouvrer le patrimoine de ses ancêtres. La maison d'Autriche acquit une province fertile et riche, mais c'étoit une province isolée qui ne tenoit pas au corps de la monarchie, et c'étoit un point d'attaque de plus du côté de la France dont il étoit difficile de l'éloigner, et qu'il étoit difficile de défendre

avec succès. La France perdit le duché de Milan, mais elle perdit en même temps les titres qu'il lui donnoit à la jalousie et à la haine des puissances d'Italie. Depuis ce moment elle devint leur amie naturelle, et fut regardée comme leur boulevard contre la prépondérance toujours croissante de l'Espagne.

Non-seulement les guerres de Charles et de François furent des guerres dont l'intérêt de leur sûreté ne leur faisoit pas une loi, et qui finalement les replacèrent dans la même situation et ne changèrent rien à leurs rapports politiques; mais encore elles furent conduites sans suite et sans ensemble, et dirigées sans qu'il y eût de plan fixe et général. Au lieu de transporter toujours le théâtre en Italie, c'étoit sur la frontière des Pays-bas qu'auroient dû se porter les coups décisifs. Des succès et des revers dans le Milanès ou dans le royaume de Naples ne pouvoient amener un résultat final, et mettre l'une des deux puissances dans la nécessité de demander la paix à l'autre. Des défaites ralentissoient les débats sans les terminer, des victoires ne procuroient que des avantages momentanés

et imparfaits. En portant sur la Flandre les forces qu'il sacrifia sans fruit en Italie, François auroit pu, surtout dans la première guerre, faire des conquêtes utiles à la France, et enlever à son ennemi ses plus riches provinces. D'un autre côté, Charles en prenant la Flandre pour point de départ, pouvoit espérer de pénétrer dans le coeur du royaume. Cependant ce ne fut que dans la dernière guerre qu'il l'essaya sérieusement, et il prit mal ses mesures. Jusqu'à cette époque, la Provence fut toujours le théâtre de ses invasions; elles ne furent pas heureuses, et elles ne pouvoient pas l'être. Il étoit facile de pénétrer dans les provinces du midi; mais ces provinces n'étant pas des pays de blé, il étoit difficile d'y approvisionner l'armée, et par conséquent de s'y maintenir.

Le défaut d'argent fut la cause principale de l'inutilité des victoires, du peu de danger des défaites, et du défaut total d'ensemble qui frappe dans l'histoire de ces guerres célèbres. L'emploi et la multiplication de l'artillerie, les troupes soldées et l'usage d'entretenir des corps d'infanterie étrangère, absorboient des sommes considé-

rables; la guerre étoit devenue très-dispendieuse, et les ressources pécuniaires des princes n'avoient pas augmenté à raison de leurs dépenses. La noblesse s'honoroit du service militaire, mais ne vouloit pas s'entendre à payer des contributions. On ne pouvoit imposer les autres classes sans leur consentement, qui n'étoit pas toujours facile à obtenir. On ne connoissoit pas les impositions indirectes, et la taille ou l'impôt territorial ne pouvoit pas dépasser certaines limites.

Les souverains étoient toujours réduits aux expédiens. François porta la taille jusqu'à neuf millions, mais cette mesure fut insuffisante; il eut recours à la ressource dangereuse de vendre les places de la magistrature; il fit des aliénations de domaines, en révoqua d'autres, ouvrit des emprunts, et créa les premières rentes sur l'hôtel de ville de Paris; mais tous ces moyens que la nécessité lui suggéra, ne purent lui fournir les fonds dont il auroit eu besoin pour conduire ses opérations avec suite et avec rapidité; aussi manquèrent-elles presque toutes faute de numéraire. Les soldats nationaux, vivant en pays ennemi, et com-

mandés par un roi qu'ils admiroient, supportoient sans murmure le retard du prêt; mais les étrangers étoient moins faciles et moins patients, et les Suisses quittoient sur-le-champ l'armée, dès qu'on ne remplissoit pas avec scrupule les engagements qu'on avoit pris avec eux.

Charles V étoit encore moins riche que François; les Espagnols et les Flamands plus attachés à leur constitution politique qu'à leur argent, aimoient d'autant plus l'une qu'elle empêchoit le prince de disposer de l'autre. Ils craignoient de lui fournir des armes contre les formes représentatives, ou de lui apprendre à s'en passer, s'ils lui accorderoient des sommes considérables pour un long espace de temps. Cette tactique peut paroître au premier coup-d'oeil aussi utile que savante, et cependant elle ne l'étoit pas. Comme dans tous les pays c'est le gouvernement seul qui peut et doit décider, commencer et diriger la guerre, il vaut mieux lui fournir en abondance les moyens de la faire active et prompte, et d'arriver plutôt au dénouement, que de la prolonger en ne donnant au prince que le moins de fonds possible.

Charles

Charles possédoit à la vérité les mines de l'Amérique. Le génie de Cortès, le courage et la cruauté des Pizarres et d'Almagre avoient découvert et conquis le Mexique et le Pérou, sans qu'il eût même fait les avances de ces brillantes expéditions; mais il falloit du temps avant que l'administration de ces vastes contrées fût organisée et que les travaux de l'exploitation fussent poussés avec ardeur. L'Amérique ne versoit pas encore ses trésors en Espagne avec abondance; c'étoit à Philippe II qu'ils étoient réservés, et c'est dans sa main que l'or du Pérou devoit servir à désoler et à ensanguanter l'Europe.

Cependant, dans toutes ses guerres Charles triompha de son rival, quoiqu'il eût moins de ressources pécuniaires que lui; ce phénomène s'explique facilement. Charles étoit moins absolu dans ses états, moins riche, moins brave, et moins aimé de ses soldats; mais Charles savoit choisir et ménager ses serviteurs. François étoit gouverné par sa mère et ses maîtresses, qui lui faisoient épouser leurs prédilections et leurs haines; et toujours dupe ou victime de leurs préventions, il donnoit et ôtoit les

commandemens les plus importans au gré de leurs caprices. Louise de Savoie sacrifia Lautrec à son avarice et à la haine qu'elle portoit à sa soeur, madame de Château-briant. Irrité contre le connétable, parce qu'il lui préféroit la maîtresse du roi, elle le força à des partis extrêmes, et l'arma contre la France. Bonivet ne dut sa faveur, et la France les mauvais services qu'il lui rendit, qu'à l'attachement que Louise avoit pour lui. Dans la dernière guerre que François fit à Charles, la duchesse d'Etampes qu'il aimoit à cette époque, trahit le secret de l'état, et livra les magasins de l'armée, pour enlever l'honneur de la campagne au dauphin qu'elle haïssoit, parce qu'elle étoit jalouse des charmes de Diane de Poitiers sa maîtresse. Ces intrigues si frivoles et si méprisables dans leurs motifs, si graves et si importantes par leurs suites; ce jeu secret ou découvert de mille petites passions, pour lesquelles il n'étoit rien de sacré, privèrent l'état, sous François I, des services du vrai mérite, toujours aussi modeste que fier, qui pour être employé ne sait ni s'empresser ni s'avilir. Elles étoient moins actives et moins dangereuses

à la cour de Charles-quin, qui écartoit ou pénétoit les intrigans. D'ailleurs, François toujours bouillant et impétueux, mettoit beaucoup d'ardeur à l'ouverture de la campagne, et se décourageoit ou se dégoûtoit facilement du travail; Charles portoit dans l'exécution de ses plans un feu moins vif, mais plus nourri, plus concentré, plus durable; et il monroit à la fin de la guerre la même activité que son rival avoit montrée en débutant.

Enfin, la bravoure la plus soutenue et le talent le plus décidé pour la guerre n'auroient pu prévenir ou réparer les suites des erreurs politiques dans lesquelles tomba le roi de France, et qui devinrent pour lui, vers la fin de son règne, de véritables maximes. On doit lui rendre la justice de dire qu'il fit tout ce qui dépendoit de lui pour gagner le roi d'Angleterre, et l'attacher à son parti. Dans un temps où la France n'avoit point encore de marine, et où l'Espagne étoit la première puissance maritime et possédoit les Pays-bas, cette dernière étoit l'ennemie naturelle de l'Angleterre, et si Henri VIII avoit connu les vrais intérêts de sa nation, c'est-à-dire ceux de son

commerce, et qu'il ne leur eût pas préféré l'intérêt de ses petites passions et de celles de Wolsey, il auroit soutenu François I avec vigueur. Il ne le fit pas; ce ne fut pas la faute du roi de France. Les puissances d'Italie auroient aussi dû se déclarer pour lui; ne pouvant empêcher les étrangers de s'établir en Italie, et voyant l'Espagne maîtresse de Naples, elles devoient craindre qu'elle le devînt encore du Milanès; elles saisirent un moment ce système à l'époque de la détention de François à Madrid, mais elles l'abandonnèrent plus promptement encore qu'elles ne l'avoient embrassé. La conduite de Lautrec dans le Milanès et l'ingratitude de la France envers Doria, n'étoient pas propres à les y ramener. Ce qu'on doit surtout reprocher à François I c'est de ne pas avoir fait de bonne heure une alliance solide avec Soliman II et d'avoir aliéné les protestans d'Allemagne. Quelque bizarre que pût paroître cette association, la sûreté de ses états, la première de toutes les lois, lui dictoit de tendre une main aux Turcs et l'autre aux Luthériens. Quelle puissante et terrible diversion Soliman et la ligue des protestans connue sous le nom

de Ligue de Smalkalde, n'auroient-ils pas pu faire en sa faveur? Ses relations avec Soliman se formèrent trop tard, et ne furent jamais bien intimes. La religion, ou la crainte d'irriter le pape, le retenoit; et pour les Luthériens, tandis que Charles qui les craignoit, les paralysoit par de fausses caresses ou par des promesses trompeuses, François leur allié naturel, punissoit du dernier supplice ceux de ses sujets qui étoient soupçonnés d'adhérer à la nouvelle doctrine, et préludoit en quelque sorte aux massacres de la St Barthélemy.

CHAPITRE XII.

De l'influence de la richesse, de la puissance et des relations politiques des états sur le développement de l'esprit humain. Beau siècle de Léon X et des Médicis. Progrès des lettres et des arts.

Pendant que les souverains employoient à des guerres d'ambition et de caprice la richesse et la puissance nationale que le travail avoit créées, des progrès de l'ordre social, de l'aisance et de l'activité générales, les lois de la nature faisoient naître le goût des sciences, des lettres et des arts. Les mêmes causes qui avoient amené dans le midi de l'Europe un système politique, avoient déposé dans plusieurs pays des germes de culture, qui se développant avec une rapidité étonnante, produisirent de riches moissons. Arrêtons-nous sur cet objet intéressant. Ce tableau n'est rien moins qu'étranger à l'histoire des révolutions du système politique. La culture de l'esprit, signe brillant de la puissance des nations, en est à la fois le résultat et le moyen, l'effet et la cause.

L'Italie fut le théâtre ou parurent tous

ces brillans phénomènes du génie, qui honorent l'espèce humaine, font oublier ses crimes, et consolent de ses malheurs. L'Italie eut la gloire d'éclairer deux fois le monde. Une famille puissante qui n'employa ses richesses qu'à encourager les lettres, qui aimoit les lumières parce qu'elle avoit assez de mérite pour ne pas les craindre, et qui accordoit aux savans cette approbation éclairée, plus précieuse et plus rare que l'or et les dignités; un souverain qui possédoit à un degré éminent ces qualités caractéristiques et héréditaires de sa maison, ont donné leur nom à cette belle époque de l'histoire de l'esprit humain. On l'appelle le siècle des Médicis, ou celui de Léon X. Cette période éblouissante commence bien avant lui, elle s'étend fort au-delà de sa mort; mais il a paru dans le moment le plus favorable, et il a beaucoup fait pour les lettres dans son court pontificat. Charles-quinat a coexisté avec les grands hommes de ce siècle, mais il ne rendoit pas aux muses un véritable culte, et les hommages qu'il leur a quelquefois offerts n'étoient pas les hommages du coeur. François I s'intéressoit à leurs succès, il étoit

fait pour applaudir à leurs travaux, et même pour les apprécier. On sait qu'il releva avec un respect religieux le pinceau du Titien, que Léonard de Vinci mourut dans ses bras, que Marot fut bien accueilli à sa cour, que lui-même s'amusoit à faire des vers que Marot n'auroit pas désavoués. Mais la France destinée à jeter un si grand éclat littéraire, étoit alors entièrement éclipsée par l'Italie. C'est donc à juste titre que les contemporains et la postérité reconnoissante ont donné le nom de Médicis et de Léon X à ce siècle célèbre.

Depuis le siècle de Périclès et celui d'Auguste, qui enfantèrent tant de chefs-d'oeuvres et dont les créations immortelles jouiront d'une éternelle jeunesse, jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus, on n'aperçoit qu'un désert dont la triste et stérile uniformité n'est interrompue que par quelques plantes isolées dont le jet vigoureux excite plus d'étonnement que d'admiration. La nature connoit-elle ces alternatives d'activité et de repos, de richesse et de pauvreté, qui caractérisent le travail de l'homme? Ne produit-elle pas toujours avec la même fécondité? et après avoir

animé une foule d'esprits supérieurs, de têtes fortes, de génies sublimes, a-t-elle besoin d'un long intervalle d'inaction pour se remettre de son épuisement? Cette manière d'expliquer les beaux siècles de l'histoire est la plus expéditive, mais est-elle bien analogue à la marche de la nature? Dans les autres genres, toujours égale à elle-même, elle produit aussi toujours un nombre égal d'êtres mieux organisés et plus parfaits que les autres: pourquoi les formes morales lui réussiroient-elles moins souvent que les formes physiques, et le génie seroit-il plus rare que la beauté?

Il est plus philosophique d'admettre que la mesure des forces intellectuelles et le nombre des esprits actifs sont à-peu près toujours les mêmes; mais que les causes qui arrêtent ou accélèrent le développement, n'agissent pas par-tout et dans tous les temps avec la même activité. La variété des circonstances locales peut seule faire comprendre, pourquoi dans la carrière du développement, l'espèce humaine avance quelquefois à pas de géans, et rétrograde ensuite avec une rapidité effrayante? pourquoi elle paroît stationnaire, et condamnée

à une enfance perpétuelle dans une partie de la terre, tandis que d'autres l'ont vu plus d'une fois faire des progrès marqués, et ne s'arrêter que pour en faire de plus grands encore?

Mais quelles sont les causes physiques et morales, et les circonstances qui sont tantôt favorables et tantôt contraires aux progrès de l'esprit humain? Elles sont nombreuses. Il n'y en a aucune, qui prise séparément et à l'exclusion des autres, explique le phénomène qu'on veut expliquer. Tous les écrivains qui séduits par la manie de tout simplifier, ont voulu ramener tous les faits à un seul principe de solution, ont altéré ou passé sous silence tous ceux qui ne venoient pas à l'appui de leur système; et dans des ouvrages plus ingénieux que solides, ont fait preuve d'ignorance ou de mauvaise-foi.

Le climat seul, en entendant même par ce mot non-seulement le degré de longitude et de latitude d'un pays, mais la nature du sol, ses productions, ses aspects, les alimens et le genre de vie, en tant qu'ils sont déterminés par l'état physique d'une contrée, ne rend raison de rien. La

Grèce n'a-t-elle pas aujourd'hui le même climat qu'elle avoit dans les beaux temps de son histoire, et elle est barbare; l'Angleterre et l'Allemagne sont parvenues au plus haut degré de culture depuis un siècle, et depuis cette époque leur sol et leur température ont-elles considérablement changé? D'ailleurs, l'expérience de tous les siècles a prouvé que les causes morales qui agissent sur l'intelligence et la volonté de l'homme, peuvent modifier à l'indéfini chez lui l'action des causes physiques, et que ces dernières n'exercent toute leur influence que sur les êtres dénués de raison et de liberté.

Aucune des causes morales elles-mêmes, ni l'éducation, ni la religion, ni la forme du gouvernement, ni la protection accordée aux gens de lettres, prise isolément, ne paroît être une des conditions absolues du développement de l'esprit humain: souvent on les rencontre chez un peuple sans qu'elles produisent l'effet désiré; plus souvent l'effet existe, et elles n'ont pu y contribuer en rien. L'éducation est décisive pour les hommes ordinaires; le génie refait presque toujours la sienne, et il atteint une grande

hauteur malgré le vice de celle qu'il a reçue : d'ailleurs, les progrès de l'art de l'éducation supposent déjà qu'il y a beaucoup de lumières chez un peuple, et ne peuvent pas expliquer leur origine. Qui a élevé Homère, Dante, Shakespeare, ceux qui ont donné le premier mouvement à leur nation ? Une religion sensible et poétique peut sans doute fournir aux arts de beaux sujets et des motifs d'émulation ; mais les Romains avoient adopté la mythologie des Grecs, et cependant ils n'ont point eu de grands artistes indigènes. L'Espagne est catholique comme l'Italie, et elle n'a produit ni des Michel-Ange ni des Raphaël. La religion du peuple est-elle abstraite et raisonnée ? elle doit favoriser les progrès des sciences et de la philosophie. Le protestantisme a produit cet effet en Angleterre et dans une partie de l'Allemagne, mais il y a des pays protestans où la raison humaine n'a pas eu cette marche rapide, hardie et heureuse.

La forme du gouvernement n'exerce aussi qu'une action secondaire sur les progrès de la culture. Si l'on consulte l'histoire, on verra qu'il n'y a que le despotisme et l'anarchie qui soient contraires au dévelop-

pement de l'esprit humain; et l'un et l'autre sont des maladies du corps politique, et non des modes d'organisation; ils peuvent se rencontrer dans tous les gouvernements, et ne sont pas plus essentiels à l'un qu'à l'autre. Les sciences, les lettres et les arts ont prospéré dans tous les pays où les individus trouvant la sûreté et la liberté civile, le but de l'ordre social étoit rempli, quel que fût d'ailleurs le nom et la nature des moyens qu'on avoit choisis pour y arriver. Voyez l'éclat littéraire d'Athènes, sous l'administration bienfaisante mais illégale de Périclès, ou sous le sceptre des rois de Macédoine, qui étoient ses maîtres, sans en porter le nom. Sophocle et Euripide, Socrate et Xénophon, Platon et Aristote, Apelles et Praxitèle ont-ils vu les beaux jours de la république? Horace et Virgile, Tite-Live et Tacite, Sénèque et Epictète n'ont-ils pas écrit sous les empereurs de Rome? L'histoire, l'architecture, la peinture ont fleuri dans le même temps sous le régime de l'aristocratie vénitienne, au milieu des agitations populaires de Florence, et à la cour des papes. L'éloquence qui demande un vaste théâtre et de grands

intérêts pour produire de grands effets, a sans doute un beau champ dans les pays où la constitution fait discuter les lois dans des assemblées nombreuses: mais il ne s'agit-là que d'un genre d'éloquence, et on sait qu'il y en a plusieurs; les génies poétiques peuvent trouver des alimens dans les convulsions et les bouleversemens inséparables des formes démocratiques; mais il leur faut de la tranquillité pour donner à leurs ouvrages la correction, et pour rencontrer des auditeurs et des lecteurs qui ayent le temps et la volonté de s'intéresser à leurs fictions et à leurs tableaux. Les sciences qui étudient et expliquent la nature, cherchent et aiment des formes politiques fixes et stables, qui leur permettent de suivre sans interruption leurs observations et leurs expériences, et qui ne les forcent pas à déranger leurs cercles, pour s'occuper d'une manière directe de la chose publique.

Ces réflexions suffisent pour prouver que telle ou telle forme politique n'est pas une condition absolue des progrès de l'esprit humain; on peut en dire autant des encouragemens, des récompenses, des hon-

neurs accordés aux gens de lettres; quand les circonstances ont amené chez une nation un haut degré de culture, et qu'elle est mûre pour les sciences et les lettres, les faveurs des rois et des grands peuvent contribuer à accélérer le développement, mais elles seules ne le produisent pas. L'exemple de la Russie donne à cette observation la plus grande évidence; on y a transplanté à grands frais des plantes exotiques, mais la munificence des souverains de ce vaste empire a-t-elle fait éclore beaucoup de savans et d'artistes nationaux? Quand une société n'est pas arrivée à ce degré de développement où les plaisirs de l'esprit deviennent de véritables besoins, on a beau encourager les talens, on ne fait que multiplier les écrivains médiocres; au contraire, quand tout annonce et prépare une riche récolte, les gens de lettres peuvent dire aux gouvernemens: Protégez-nous et laissez-nous faire! Ils trouveront dans l'estime publique et dans les fruits même de leurs travaux, des récompenses plus que suffisantes pour leurs modestes desirs.

En effet, la nature suit dans le développement de tous les êtres une marche inva-

riable; et l'on essaieroit en vain d'intervenir sa marche et ses procédés. Marquant à chaque chose son temps, elle a placé l'éveil de l'imagination et de la pensée, le moment de la naissance du beau et du vrai, après l'époque où une nation s'est assuré une existence physique commode et douce, et où pour disposer d'une grande masse de moyens, elle a non-seulement le nécessaire, mais encore le superflu. Les sciences et les arts d'imagination supposent dans ceux qui s'y livrent pour produire, et dans ceux qui les cultivent pour jouir de ces productions, une liberté d'esprit incompatible avec le sentiment du besoin, un loisir que ne connoissent pas ceux qui travaillent pour vivre et qui disputent leur existence à la nature, et l'ennui, maladie presque inconnue à un peuple pauvre, et qui seule donne le desir des plaisirs de la raison et de la sensibilité. S'il est une condition absolue et nécessaire du développement de l'esprit humain, ou plutôt des progrès des sciences et des arts, c'est ce degré de richesse nationale qui fait qu'un peuple familiarisé avec tous les autres objets de luxe, veut connoître le luxe de l'esprit, qu'il a du temps

temps de reste, et que revenu des jouissances purement sensuelles, et desirieux de les rajeunir ou de leur en substituer d'autres, il veut charmer par des amusemens d'un nouveau genre les heures de son loisir.

Ainsi un peuple qui vit de la chasse ou de l'éducation du bétail, ne brillera jamais dans les arts d'imagination, et ne cultivera pas la science avec succès; chez un tel peuple la vie est difficile, la subsistance précaire, et il sait tout au plus parvenir à une étroite médiocrité; il n'en sera peut-être que plus heureux, mais ce point est étranger à la question. L'agriculture seule ne donnera jamais à une nation cette opulence et ce besoin de jouissances variées, qui amènent à leur suite les sciences et les lettres; car l'agriculture languit, si l'industrie et le commerce ne multiplient pas les débouchés de ses productions. L'agriculture isole les hommes; les arts et le commerce les réunissent sur un même point, et forment un foyer de lumières où les esprits s'éclairent. La vie agricole n'admet que des rapports simples et peu nombreux; il en faut de plus compliqués et de plus fréquens pour que les têtes fermentent et

se développent. La richesse nationale d'un peuple doit donc être fondée sur les travaux réunis de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, pour que les poètes, les artistes, les savans, les philosophes naissent et se multiplient dans son sein. Cette opulence si favorable au développement des esprits sera peut-être funeste à la vertu; en fournissant des alimens aux talens, elle en fournira aux passions; on aura chez ce peuple beaucoup d'idées et point de principes, du goût et point de pudeur; on y verra de beaux ouvrages, et peu de belles actions. Athènes étoit au temps de Périclès aussi corrompue qu'éclairée. Sous Auguste, Rome étoit infectée de tous les vices, et embellie par tous les talens. La dépravation des mœurs et le développement des esprits étoient l'un et l'autre les résultats de la richesse nationale, qu'Athènes devoit au commerce, et Rome à la conquête du monde; mais on auroit tort de croire que deux effets simultanés d'une même cause se produisent l'un l'autre, et de prétendre que les progrès des lettres amènent les progrès de l'immoralité, parce qu'elles existent toujours ensemble; et quelque triste

que soit cette vérité, elle n'infirmé pas le principe: que la première condition du développement d'un peuple est son opulence. Appliquons ces principes au siècle de Léon X, et nous verrons que toutes les causes physiques et morales qui influent sur le développement de l'espèce humaine, ont contribué à amener cette époque brillante, mais qu'elles n'ont agi avec succès que dans un temps où l'Italie avoit atteint le plus haut degré de richesse nationale, et l'emportoit à cet égard sur tous les autres pays de l'Europe. Le soleil de Naples, de Florence, de Venise, n'est pas plus brillant et plus actif que celui de Valence et de la France méridionale: l'éducation étoit à peu-près la même par-tout dans le midi de l'Europe; elle se réduisoit par-tout aux exercices du corps et à l'étude des langues mortes. Le despotisme et l'anarchie avoient cessé en France, en Espagne, en Allemagne comme en Italie; une autorité tutélaire et rien moins qu'illimitée contenoit toutes les passions, et étoit elle-même sagement contenue par des pouvoirs qui balançoient son action; et l'Italie, bien loin d'offrir à ses habitans plus de sûreté et de liberté civile

qu'on n'en avoit ailleurs, avoit même vu ses formes politiques modifiées par les événemens, et de véritables tyrans s'établir dans plusieurs villes. La religion uniforme dans toute l'Europe, offroit par-tout aux peuples les mêmes idées, à la poésie les mêmes images, aux arts les mêmes sujets; mais il y avoit au commencement du seizième siècle plus de richesses en Italie que dans tout le reste de l'Europe. Les historiens du temps sont unanimes à exalter son opulence. Elle approvisionnoit tous les autres pays. Un travail varié, soutenu, immense, faisoit refluer chez elle le numéraire de tous les peuples, et ce numéraire devenoit un nouveau principe d'activité; une agriculture florissante, des manufactures de soie et de laine, des fabriques d'ouvrages d'acier, d'or et d'argent, le commerce des Indes et du Levant y avoient multiplié les moyens de subsistance, et avoient amené le moment où le besoin des plaisirs de l'esprit devenant commun et presque général, devoit demander au génie et à l'art de nouvelles jouissances. L'Italie étant arrivée à ce degré de culture et de richesse, les Grecs fugitifs de Constantinople y trouvèrent un

sol mieux préparé qu'ailleurs; leurs leçons et leurs exemples y fructifièrent davantage; l'imprimerie y fit des progrès plus rapides: ce ne fut qu'alors que le spectacle d'une nature riche et pittoresque, sublime et riante, ce beau ciel qui donne à tous les objets une teinte magique, cette religion qui parle aux sens et à l'imagination, les convulsions politiques et les guerres mêmes qui impriment du mouvement aux esprits et leur donnent d'utiles secousses, les magnifiques débris de la puissance romaine et de l'art des Grecs, que depuis des siècles les Italiens fouloient aux pieds avec indifférence, développèrent les talens, enflammèrent le génie, et enfantèrent les chefs-d'oeuvre. Toutes les causes de développement furent inactives, tant que l'Italie ne se fut pas élevée sur l'échelle de l'activité et de la richesse; ces circonstances les firent sortir de leur repos léthargique. Les Médicis, et surtout Léon X, furent au niveau de cet âge brillant; ils parurent à propos, pour tout admirer, encourager, récompenser; les talens et les poètes, les historiens, les savans, les artistes semblèrent naître, à leur voix, pour embellir leur cour, célébrer leurs vertus et leur donner l'immortalité.

La poésie avoit été créée en Italie par le génie sublime et inégal de Dante. L'imagination sensible de Pétrarque lui avoit prêté de nouveaux charmes; toujours élégant et gracieux, harmonieux et pur, ce poète avoit deviné toutes les richesses de sa langue, en avoit employé toutes les ressources pour charmer l'oreille et le coeur. Ces grands hommes n'avoient eu que de foibles imitateurs, mais dans le siècle de Léon ils trouvèrent des rivaux dignes d'eux. San-
 m. en 1530. nazar, l'ami de l'infortuné Frédéric roi de Naples, qui pendant long-temps consacra les accens de sa muse à consoler son souverain détrôné, peignit dans son Arcadie les moeurs pastorales avec plus de simplicité qu'aucun de ses compatriotes, et sous des couleurs vives et riantes, avec ces touches molles et tendres que le ciel de Naples devoit lui inspirer. Bembo sut allier
 1481 jusqu'à 1547. a la dignité d'un prince de l'Église les grâces d'une versification douce et légère, et s'éleva avec succès à la hauteur et à la majesté de l'ode. Les scènes de la chevalerie, qui paroissoit n'être qu'un poème réalisé, offroient un vaste champ aux imaginations poétiques, et de beaux sujets pour

l'épopée. Le merveilleux, le grand ressort des compositions de ce genre, que la raison attaque et rejette, et qui plaira toujours aux âmes ardentes et actives, y régnoit comme dans un domaine qui lui étoit propre. Il auroit fallu plus d'art pour l'en arracher, qu'il n'en faut aujourd'hui pour l'introduire dans d'autres sujets. Boyardo, comte de Scandiano, se saisit de ce genre, et dans son poème de Roland l'amoureux, il prépara le canevas de Roland le furieux; c'étoit un tissu habilement formé, sur lequel le génie de l'Arioste jeta les broderies les plus riches et les plus éclatantes.

Aucune nation n'a peut-être de poète ^{m. en} qu'on puisse lui comparer pour la richesse ^{1553.} de l'imagination: la sienne toujours féconde, ne se lasse pas de produire; toujours facile, elle semble se jouer en produisant. Quelle source intarissable des fictions les plus ingénieuses! quelle abondance de comparaisons aussi neuves que frappantes! quelle suite de scènes artistement enchaînées les unes aux autres, où les contrastes d'objets, de sentimens et de ton se succèdent avec rapidité! Comme tous les êtres de sa créa-

tion ont des traits individuels, prononcés, caractéristiques ! Ennemi des descriptions vagues autant que des abstractions, comme toutes ses peintures sont achevées et finies ! Il change de pinceaux et de couleurs avec une facilité inimitable. Tour-à-tour sublime et naïf, riant et terrible, voluptueux et tendre, sa perfection est toujours la même, qu'il peigne les horreurs de la tempête ou les jardins d'Alcine, le délire d'Angélique ou la tendresse vertueuse d'Isabelle dont la tête tombe en prononçant le nom de Zerbin. On a reproché à ce poëme le défaut d'unité, et on a eu raison, si un ordre sévère étoit compatible avec cette diversité prodigieuse de personnages et d'actions, de grands traits et d'heureux détails : mais s'il manque d'unité, il ne manque pas d'ensemble ; son désordre n'est qu'apparent, et cache un art profond. Il est inégal et irrégulier comme la nature ; c'est qu'il est varié, pittoresque, inépuisable comme elle. Ce poëte unique, et peut-être, si l'on excepte La Fontaine, le plus original de tous, ne sauroit être traduit avec succès ; les grâces se perdent, la naïveté s'évapore, l'harmonie disparoît dans

quelque langue qu'on essaie de faire passer ses beautés. Outre cette vaste galerie de tableaux, l'Arioste a fait des satyres qui suffiroient à la gloire d'un autre; ce n'est pas Juvénal à qui une sainte indignation donne de la verve et qui marque le vice d'un fer ardent; c'est Horace fin et enjoué, délicat et badin, qui attaque le ridicule avec ses propres armes.

L'Arioste n'a pas vu paroître sur l'horizon le poète qui seul peut lui disputer la couronne poétique; mais on aime à croire que s'il avoit pu le connoître, ces deux grands hommes eussent été émules sans être rivaux, et que chacun d'eux se fût honoré lui-même en honorant les talens de l'autre. Le Tasse étoit né à Sorrento dans le royaume de Naples. Peu d'hommes sont plus célèbres, peu d'hommes ont été plus malheureux que lui. Les jouissances du génie peuvent consoler du malheur des circonstances; les plaisirs d'un travail de choix qui absorbe toutes les facultés de l'âme, rendent indifférent ou étranger à la plupart des choses qui décident du bonheur du commun des hommes; le besoin de la gloire ne laisse de place qu'aux be-

1544
jusqu'à
1596.

soins de la nature, et bannit tous les autres. D'ailleurs, il y a une sorte de satisfaction pour les coeurs nobles et fiers, à sentir qu'ils valent mieux que leur fortune; mais l'infortune du Tasse tenoit à sa sensibilité même; la cause et le principe de son malheur étoit dans son âme, et non dans les choses extérieures ou dans les événemens; cette imagination active, ardente, forte, qui lui inspiroit ses conceptions sublimes, le rendoit aussi susceptible de passions profondes et durables. On sait qu'il aima la princesse Eléonore soeur du duc de Ferrare; cet amour qu'il nourrissoit dans le silence, d'autant plus vif qu'il étoit malheureux, le plongea dans une noire mélancolie, et ayant éclaté, lui attira les traitemens les plus cruels. Quel tableau que celui du Tasse arrêté par ordre du duc de Ferrare, s'évadant de sa prison, errant et fugitif dans les campagnes de l'Italie, luttant avec la misère, en proie aux fantômes de la crainte, vivant à Turin sous un nom supposé sans autre trésor que son génie, sans autre consolation que la nature et les muses; et lorsqu'un penchant irrésistible le ramène dans les murs de Ferrare,

saisi de nouveau et enfermé dans l'hospice de Ste Anne parmi les infortunés qui sont privés de leur raison, n'obtenant sa liberté qu'après un long espace de temps, à la suite des sollicitations les plus respectables; sur le point d'être couronné au capitolé par les soins du cardinal Aldobrandin, atteint par une maladie cruelle, expirant dans le monastère de St Onuphre, et échangeant le triomphe contre le tombeau!

Pour adoucir l'impression de tristesse que fait sur l'âme cette tragique histoire, et pour se consoler des malheurs du Tasse, il faut se dire que la composition de ses immortels ouvrages doit l'avoir dédommagé de ses peines, et qu'il a sans doute connu des intervalles de bonheur et d'ivresse, que lui seul pouvoit éprouver, et que lui seul auroit pu peindre. Il devoit avoir la conscience de ses forces et de son activité; et quelle force d'imagination, quelle activité d'esprit que la sienne! Le monde qu'il se créoit à lui-même avec tant de facilité, qu'il peuploit d'êtres de son choix, qu'il savoit ordonner avec tant d'art et d'habileté, étoit un asile où il se déroboit aux misères de la réalité et aux persécutions

des hommes; il jouissoit en produisant, il jouissoit encore après avoir produit, par le sentiment involontaire et presque forcé du mérite de ses ouvrages. Lui-même a fait oublier l'Aminte, pastorale agréable, où il sait être délicat avec simplicité, touchant et noble sans cesser d'être naturel. La vaste composition historique de la Jérusalem délivrée a éclipsé ce paysage intéressant.

La gloire dont jouit ce poëme, quelque grande qu'elle soit, est peut-être au-dessous de son mérite réel. Quelle marche régulière et savante, quelle unité admirable! comme toutes les actions sont enchaînées et subordonnées à l'action principale! quelle perfection dans l'ensemble! et à côté de ces beautés qui paroissent n'annoncer qu'un esprit réfléchi, quelle rapidité de mouvemens! quel feu d'expressions! quelle vivacité et quelle fraîcheur de coloris! malgré cette unité sévère qui paroît incompatible avec une grande variété, quelle richesse et quelle magnificence de détails qui se suivent, se pressent sans désordre et sans nuire à l'effet total. Les caractères des héros du poëme se ressemblent toujours à eux-mêmes, et ne ressemblent jamais les

uns aux autres. La même passion dominante, les mêmes qualités dans plusieurs individus, prennent une teinte différente, et se distinguent par des nuances qui ne peuvent échapper à un oeil attentif. La valeur bouillante de Renaud, le courage réfléchi et froid de Tancrede, la bravoure féroce d'Argant, l'intrépidité calme et pieuse de Godefroi, sont des traits bien prononcés, et qu'il seroit aussi difficile de confondre que la tendresse chaste et timide d'Olinde et de Sophronie, le délire des sens et de l'imagination d'Armide, l'amour rêveur et mélancolique de la douce Herminie, et l'amour noble et fier s'indignant de lui-même comme d'une foiblesse, qui caractérise Clorinde. L'Arioste laisse quelquefois échapper un léger souris, lors même qu'il paroît grave et qu'il peint des objets saisissans. Le Tasse incline plus à la tristesse qu'à la gaieté; c'est un effet de sa sensibilité native et de ses malheurs. Le Tasse plus sévère, plus imposant, plus majestueux que léger et badin, aime de préférence les sujets qui harmonisent avec la teinte de son âme, et trahit quelquefois le secret de son coeur dans les momens même où il

ne paroît respirer et peindre que les plaisirs et la joie. L'Arioste est plus abondant et plus fécond; le Tasse est supérieur pour l'ordonnance, et sait mieux distribuer et employer ses richesses. L'un excelle à imaginer des actions et des incidens, l'autre à parler le langage du sentiment et des passions; le Tasse toujours régulier et fini, est l'élève de la beauté; l'Arioste celui des grâces.

La poésie dramatique est peut-être de tous les genres de poésie le plus difficile; elle demande une réunion rare de qualités, une réunion de circonstances peut-être plus rare encore. Elle suppose que la sociabilité a fait de grands progrès chez un peuple, qu'il s'est formé dans son sein des villes populeuses et riches, où le choc des intérêts a produit le choc des passions, et peut fournir une riche matière à l'observateur du coeur humain; d'ailleurs, ce genre exige la plus grande simplicité d'expression alliée à l'énergie des sentimens, et cette simplicité est le comble de l'art. Aussi les Italiens avoient déjà atteint la perfection dans plusieurs genres, et celui-ci étoit encore dans un état d'enfance. Dans la So-

phonisbe du Trissin il a tout imité et emprunté des Grecs; mais imitateur servile, ou plutôt copiste mal-adroit, il n'a pas observé les convenances du sujet; et cette tragédie, ainsi que le poëme épique du même auteur, l'Italie délivrée du joug des Goths, décèle plus de travail que de vrai talent. La pompe des expressions, l'abondance des images et le goût des descriptions, qui caractérisent le génie poétique des Italiens, qui expliquent leurs succès dans la poésie épique, doit encore long-temps empêcher leurs progrès dans la tragédie. Ils avoient mieux réussi dans la comédie: les Supposés de l'Arioste, la Calandre du cardinal Bibiena, la Clitie et la Mandragore de Machiavel, sont plutôt des pièces d'intrigues que de caractères; et les premières sont plus faciles que les autres: mais il y a des détails charmans, le dialogue en est coupé, vif, rapide. Il y a de la gaieté et cette force comique qui naît du contraste des situations. Le caractère de Timothée dans la Mandragore rappelle celui du Tartuffe. On regrette que la liberté y dégénère quelquefois en licence, et qu'en respectant le bon goût, l'auteur n'ait pas toujours respecté les bonnes moeurs.

A côté de ces poètes qui enrichissoient et perfectionnoient la langue nationale en l'employant à peindre les conceptions de leur génie, beaucoup d'autres ressuscitoient l'idiome de Virgile et d'Horace, et croyoient les imiter d'autant mieux qu'ils adoptoient leur langue. Plusieurs écrivirent avec une égale facilité dans les deux langues. Dans notre siècle dédaigneux, qui méprise ce qu'il ignore, où l'on croit savoir les choses parce qu'on se soucie peu d'étudier les mots, et où le nombre des gens de lettres initiés dans toutes les richesses des langues grecque et latine devient tous les jours plus rare, on dispute aux poètes latins du siècle de Léon X d'avoir pu écrire avec une noblesse et une élégance soutenues; on prétend que Virgile auroit souri en entendant leurs vers, et on commence modestement par sourire soi-même. Il peut y avoir quelque chose de vrai dans ces réflexions, mais elles sont évidemment outrées; on en presse trop les conséquences; et d'ailleurs, que signifient des raisonnemens là où les faits parlent? Le Syphilis du médecin Fracastor, où il peint, avec tant de force, les ravages d'une maladie dévorante;

rante; la Poétique de Vida, où il donne à la fois l'exemple et le précepte; les pièces légères du cardinal Bembo qui imite heureusement Catulle et Properce; les poésies latines de Sannazar, peut-être supérieures à ses poésies italiennes, prouvent que le talent et le travail réunis peuvent, même dans une langue morte, produire des écrits qui joignent le mérite de l'expression à celui de la pensée et du sentiment.

Pendant que ces hommes célèbres s'exerçoient à faire revivre les muses latines, les Manuces, les Sadolet rappeloient dans leur prose élégante et harmonieuse, le style de Pline et de Cicéron; d'autres passaient une vie laborieuse à faire des fouilles utiles; ils tâchoient de découvrir et de sauver du naufrage les débris de l'antiquité. Puis ils se livroient aux études les plus pénibles pour corriger le texte altéré de ces écrits, ou pour commenter leur sens, ou pour réduire en système les préceptes et les règles de la langue. Le culte qu'on rendoit aux anciens dans ce siècle, tenoit peut-être de l'idolâtrie; mais cet enthousiasme paroît bien pardonnable quand on pense que ces monumens long-temps en-

fous ressuscitoient pour l'instruction des âges, cet enthousiasme n'alloit pas jusqu'à négliger d'observer et de peindre la nature; mais l'étude des anciens apprenoit comment de beaux génies avoient su l'imiter et la rendre, et certainement cette admiration étoit moins dangereuse que notre froide indifférence.

L'éloquence n'a pas marché de pair dans ce siècle; elle demande plus d'idées que d'images, plus de mouvemens que de tableaux, plus de sensibilité que d'imagination; et à cette époque les esprits avoient peut-être une tendance directement opposée. On vouloit persuader sans convaincre, remuer sans éclairer; et la véritable éloquence doit faire l'un et l'autre: elle n'est que le langage de la raison animée par l'imagination et le sentiment; une logique serrée, rapide, entraînante, lui est plus nécessaire que les figures et les ornemens. L'éloquence de la chaire n'offroit que des discours hérissés de citations ou de subtilités polémiques. Dans les affaires on harangoit beaucoup, mais on mettoit dans ces harangues plus de mesure que de force, de précautions et de prudence que d'abandon; et

l'éloquence d'un sénateur vénitien, parlant sur des affaires délicates et craignant de fournir des armes contre lui à un gouvernement jaloux et vindicatif, devoit parler avec moins de hardiesse et d'énergie que Démosthènes dénonçant les desseins de Philippe au peuple d'Athènes, ou Cicéron tonnant contre Verrès et contre Catilina.

D'ailleurs, la prose n'étoit pas encore formée comme l'étoit la langue poétique, et il est sûr que la passion d'écrire en latin arrêta les progrès des langues vivantes. A la vérité, Bocace avoit donné près de deux siècles auparavant dans son *Décameron* un modèle de style dans le genre du conte; ses tournures et ses expressions pures et élégantes n'avoient pas vieilli; mais plus il avoit bien saisi le ton de son genre, moins il pouvoit servir de règle dans les autres; des discours oratoires ne pouvoient ressembler à des conversations légères et piquantes. Aussi les discours moraux de Spéronne sont les seuls de cette époque qu'on lise encore avec plaisir; mais la phrase se traîne plus qu'elle ne marche; moulée sur la période latine, elle se déroule lentement; et le grand nombre d'idées incidentes que

Sperone veut toujours lier à l'idée principale, lui donne de l'embarras et de l'obscurité.

On peut faire le même reproche aux historiens de ce siècle. L'histoire doit être rapide, serrée, pleine, comme le cours des événemens; et leur style manque quelquefois de rapidité. D'ailleurs, Bembo, Machiavel, Guichardin, marchant sur les traces de Thucydide et de Tite-Live, en imitant les grands modèles, sont devenus eux-mêmes des modèles difficiles à atteindre et à égaler. Les actions et les événemens forment dans leurs ouvrages une chaîne continue, où elles se lient, s'expliquent l'un par l'autre; la série de faits qu'ils nous présentent n'est pas toujours exactement conforme à la vérité: mais là où la vérité les abandonne, ils ont su saisir la vraisemblance; on y trouve peu de lacunes, point de transitions forcées ou de soudures maladroites. Contemporains des événemens, ils ont été à même de les voir et de les connaître; et quoique voisins ou même témoins des faits qu'ils rapportent, ils ont su par la force de leur raison froide et judicieuse les projeter à une distance artificielle, où ils les aperçoivent, à leur manière

sans doute, mais sans passions, et les jugent sans se permettre de les altérer. Acteurs eux-mêmes sur la scène du monde politique, c'est après avoir été initiés dans les secrets des transactions et des affaires, qu'ils se retirent du théâtre, pour transmettre à la postérité ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont vu. La vie pratique leur a donné un coup-d'oeil juste et exercé; les connoissances de détail individuelles et locales qu'ils ont acquises, les garantissent de la manie de généraliser ce qui ne sauroit l'être; l'habitude de traiter avec des hommes d'état, a développé en eux cette sagacité si nécessaire à l'historien, et qui fait distinguer les prétextes et les motifs des actions, les causes et les occasions des événemens. Leur ton est grave sans être sententieux, leurs réflexions naissent du fond du sujet, et elles sont plus justes que saillantes; ils excellent à peindre les détails, mais il ne se refusent pas à des vues générales, et il y a peu d'historiens plus propres à remplacer l'expérience, et à donner ce tact prompt et sûr qui est indispensable dans les affaires publiques.

Guichardin a écrit l'histoire de son temps. C'est le vaste et sombre tableau

1482
jusqu'à
2650

des malheurs de l'Italie et des folles entreprises de la France. Il le composa dans la retraite, où après avoir joui de toute la confiance de Léon X, d'Adrien et de Paul III, il montra qu'il avoit été digne des honneurs puisqu'il savoit s'en passer, et où plaçant un intervalle entre la vie et la mort, il écrivit son bel ouvrage pour se juger de sang-froid lui-même et ses contemporains. On voit qu'il avoit étudié Tite-Live de préférence, et qu'il y avoit entre eux quelque analogie secrète. Il est moins brillant mais plus solide que l'historien latin; sa marche n'est pas aussi rapide, parce que ses phrases sont plus longues. Sa forme n'est pas aussi dramatique; il y a plus de politique et moins d'action dans son ouvrage; cette différence existe encore d'une manière plus frappante entre les siècles dont ils nous ont transmis l'histoire. Guichardin ne pouvoit donner à son ouvrage ce charme du merveilleux répandu sur les cinq premiers siècles de Rome, et qui fait paroître quelquefois les événemens inexplicables; mais il y a substitué le charme de la raison, qui par des développemens heureux explique les actions et les résultats.

Les harangues sont peut-être un peu trop fréquentes dans l'historien italien, et elles manquent de mouvement oratoire; mais elles sont pleines d'idées et d'aperçus lumineux, et répandent un grand jour sur les événemens.

Machiavel est plus serré, plus nerveux, ^{1529.} plus concis que Guichardin; peu d'hommes ont réuni plus de connoissances pratiques et un sens plus exquis, plus de talens pour les affaires et plus de profondeur dans la spéculation. Dans notre siècle systématique où l'on fait moins de cas de la richesse et du nombre des idées, que de l'ordre méthodique dans lequel on les présente, et où l'on sacrifie la variété des observations et la vérité des choses, à la manie de ramener tout à un petit nombre de notions et de principes, la politique de Machiavel est négligée parce qu'elle ne forme pas un corps de doctrine, et qu'elle n'est pas réduite en système. Mais on n'a peut être jamais mieux que lui analysé les ressorts des gouvernemens, leur principes et leurs lois, leurs avantages et leurs inconvéniens, et personne ne fait mieux connotre tous les obstacles que les passions et les préju-

gés opposent aux théories abstraites, le danger des innovations, et les vrais rapports de la liberté civile avec la liberté politique. Né et élevé au milieu des agitations populaires de Florence, honoré lui-même pendant long-temps d'une des premières places de l'état, il a présenté dans l'histoire de cette république jadis célèbre, le tableau des phases qu'offrent les gouvernemens populaires, et a montré, sans le vouloir peut-être, que les démocraties, même dans les petits états, donnent aussi peu ce qu'on appelle la liberté, que la sûreté et le repos. Ses discours sur Tite-Live devroient être le manuel des législateurs et des hommes d'état, et on admire en le lisant, comment sa pensée féconde les fait les moins intéressans. Le Prince a été un objet de scandale, parce qu'on en a mal saisi l'esprit. Machiavel partisan éclairé de la véritable liberté, ne pouvoit avoir le but de donner des leçons de despotisme; le Prince n'est pas un recueil de préceptes, ni un traité de l'art de gouverner; c'est un tableau effrayant, mais vrai, des maximes et des moyens que suivoient du temps de Machiavel, pour se maintenir dans leur usurpation, ceux

des tyrans des villes d'Italie qui savoient être conséquens dans le crime. César Borgia et ses pareils ont fourni les principaux traits; Machiavel les a réunis pour l'instruction et l'effroi de Florence, qu'il vouloit attacher à sa constitution et à ses lois; et il n'a probablement pas cru qu'en exposant le fait, il seroit accusé d'avoir voulu établir le droit de la tyrannie. Son traité de l'art de la guerre est estimé des connoisseurs; ses portraits de la France et de l'Allemagne ne sont pas sans mérite; ce sont les premiers essais de ce genre, et indépendamment des notices curieuses qu'ils renferment, ils prouvent que l'esprit observateur de Machiavel ne méprisoit rien, et que sa philosophie étoit au-dessus de son siècle.

En général, la philosophie n'est pas le côté brillant du siècle, la mémoire et l'imagination se développent et travaillent avant la raison spéculative: telle est la marche de la nature. L'homme a eu des sentimens et des passions avant d'avoir des idées; il a fait des fictions ingénieuses, ou il a raconté les événemens, avant de savoir interroger la nature, et de se demander compte à lui-même de ses opérations et

de l'origine de ses pensées. La scolastique exerçoit encore son funeste empire sur les esprits. On combinait des notions abstraites de toutes les manières possibles, sans rechercher quelle étoit leur origine et leur valeur; et l'on ne s'apercevoit pas que ce n'étoient que des cases destinées à contenir et à ranger les faits; on croyoit être riche, et on étoit pauvre: c'étoit le moyen de le rester long-temps. Galilée n'avoit pas encore paru, et Bacon généralisant les procédés de Galilée n'avoit pas encore prescrit sa marche à l'esprit humain et jalonné la route du vrai. On commençoit à se douter que l'observation et l'expérience étoient les seuls moyens de pénétrer les secrets de la nature. Fallope de Modène, Eustache qui enseignoit à Padoue, le flamand Vesal, observoient avec succès les organes du corps humain, et leurs noms consacrent encore leurs découvertes. La chimie vouloit produire des miracles au lieu d'étudier les merveilles de la nature, et la science regrettera toujours que des hommes aussi

1493
 jusqu'à
 1541. actifs et aussi laborieux que Paracelse et van Helmont, ayent consumé leurs forces, leur fortune et leur vie à chercher des

chimères. On connoissoit l'algèbre, et l'on devoit aux Arabes ces nouveaux signes qui devoient amener ou faciliter tant de découvertes, mais on n'en avoit pas encore fait l'application aux mathématiques. Copernic imaginoit au fond de la Prusse le vrai système planétaire; et ce qui n'étoit chez lui qu'une idée heureuse, devoit acquérir le plus haut degré de certitude par les observations et les calculs des siècles suivans.

Il faut être artiste pour essayer de peindre les créations nombreuses de l'art dans le siècle de Léon X, car les artistes surtout ne peuvent être jugés que par leurs pairs. Il nous suffira de rappeler que dans aucune époque, si l'on en excepte le siècle de Périclès, le génie n'a enfanté des ouvrages plus parfaits; et le nombre de ces productions originales est si grand, qu'on diroit qu'il a produit sans effort, et qu'il a semé ses richesses d'une main facile. Les arts mécaniques qui ne travaillent que pour l'utile, ou qui du moins le mettent en première ligne et lui subordonnent le beau, avoient multiplié en Italie les moyens de subsistance et de luxe, lorsque les artistes

qui ne veulent voir et reproduire que la beauté, jetèrent le plus grand éclat. Les modèles existoient depuis long-temps, le temps avoit épargné des monumens dignes de l'être. Le prototype du vrai beau, la nature étoit toujours la même, et offroit mille traits épars qui pouvoient conduire à l'idéal; mais les modèles ne parurent exister qu'à l'éveil de ces génies capables de les étudier, de les sentir, de les égaler. L'art n'eut presque point d'enfance en Italie: les sciences, filles du temps, marchent lentement, et n'avancent que par les efforts réunis des siècles; mais le génie des arts, comme celui de la poésie, s'élève souvent de prime-abord au comble de la perfection, et réalise d'un seul jet l'idéal de la beauté. Rome réunit dans ses murs sous le pontificat de Julius II, de Léon X, de Clément VII, de Paul III, des hommes que la nature avare ne prodigue pas d'ordinaire, et dont un seul eût suffi pour la gloire

1520 d'une nation; Raphaël d'Urbain qui mort
à 37 ans, dans la force de l'âge avoit assez vécu
pour être immortel, Jules Romain, Jean

1475 d'Udine, Polidore Caravage, Jacques San-
jusqu'à
1564 sovin, et ce Michel-Ange Buonarrotti, qui

remporta la triple couronne d'architecte, de peintre et de sculpteur. La plupart de ces artistes travaillèrent à cette basilique de St Pierre, édifice immense et unique, digne résultat du concours de tous les talents, dont Bramante donna le premier plan, et que Michel-Ange exécuta. Ce fut alors que se formèrent en Italie ces écoles du génie, qui toutes avoient un caractère particulier, dont le mérite égal, quoique différent, partage les juges, et a formé tant de sectes qu'il est peut-être plus facile d'admirer et de distinguer que de définir. Raphaël l'emportoit au jugement des connoisseurs pour la correction, et enseignoit à l'école romaine la perfection du dessin. Le Giorgion, le Titien, le Tintoret assurèrent à l'école vénitienne la supériorité pour le coloris. Corrège qui vécut et mourut dans l'indigence, qui travailloit pour avoir du pain et qui acquéroit la gloire, Corrège le peintre des grâces, a donné à l'école lombarde un modèle inimitable. Michel-Ange dessinoit et élevoit la coupole de St Pierre de la même main dont il peignoit le jugement dernier, et exprimoit dans le marbre le génie profond et l'âme forte de

Moïse. Toujours hardi, vaste, sublime, donnant à l'âme le sentiment de l'infini en présentant à l'oeil des formes finies, son génie sembloit à l'étroit dans les proportions de l'humanité.

Le travail et l'industrie avoient produit la richesse et la puissance; ces circonstances heureuses firent naître les lumières, et développèrent les talens; les arts et les lumières rendirent au travail le bien qu'ils avoient reçu de lui; multipliant les besoins et les inventions, les demandes et l'activité qui les satisfait, les découvertes et les débouchés, elles multiplièrent la richesse et la puissance des nations, et mirent un nouveau poids dans la balance du système politique.

Fin du Tome premier.

TABLE DES MATIERES

DU

PREMIER VOLUME.

	<i>Pages.</i>
<i>Discours préliminaire. Plan et point de vue de l'ouvrage</i>	I—LVI.
<i>Introduction.</i>	
<i>Chute de l'empire romain</i>	1—10.
<i>Mahomet et les Arabes</i>	11—37.
<i>Charlemagne</i>	38—66.
<i>Gouvernement féodal</i>	66—78.
<i>Monarchie spirituelle des papes, sa naissance, ses progrès</i>	79—107.
<i>Croisades</i>	107—139.
<i>Tableau des révolutions du système politique.</i>	
CHAP. I. <i>Des causes qui ont préparé la naissance politique du système politique en Europe</i>	143—188
CHAP. II. <i>Situation des états de l'Europe à la fin du quinzième siècle</i>	189—240.
CHAP. III. <i>Charles VIII monte sur le trône de France. Premières guerres des François en Italie</i>	241—269.
CHAP. IV. <i>Ligue contre Charles VIII. Les François perdent l'Italie. Mort de Charles</i>	270—285.
CHAP. V. <i>Louis XII succède à Charles VIII. Conquête du Milanès</i>	286—306.
CHAP. VI. <i>Jules II. Ligue de Cambrai. Ses suites. Coalition contre la France. Ses effets</i>	307—356.

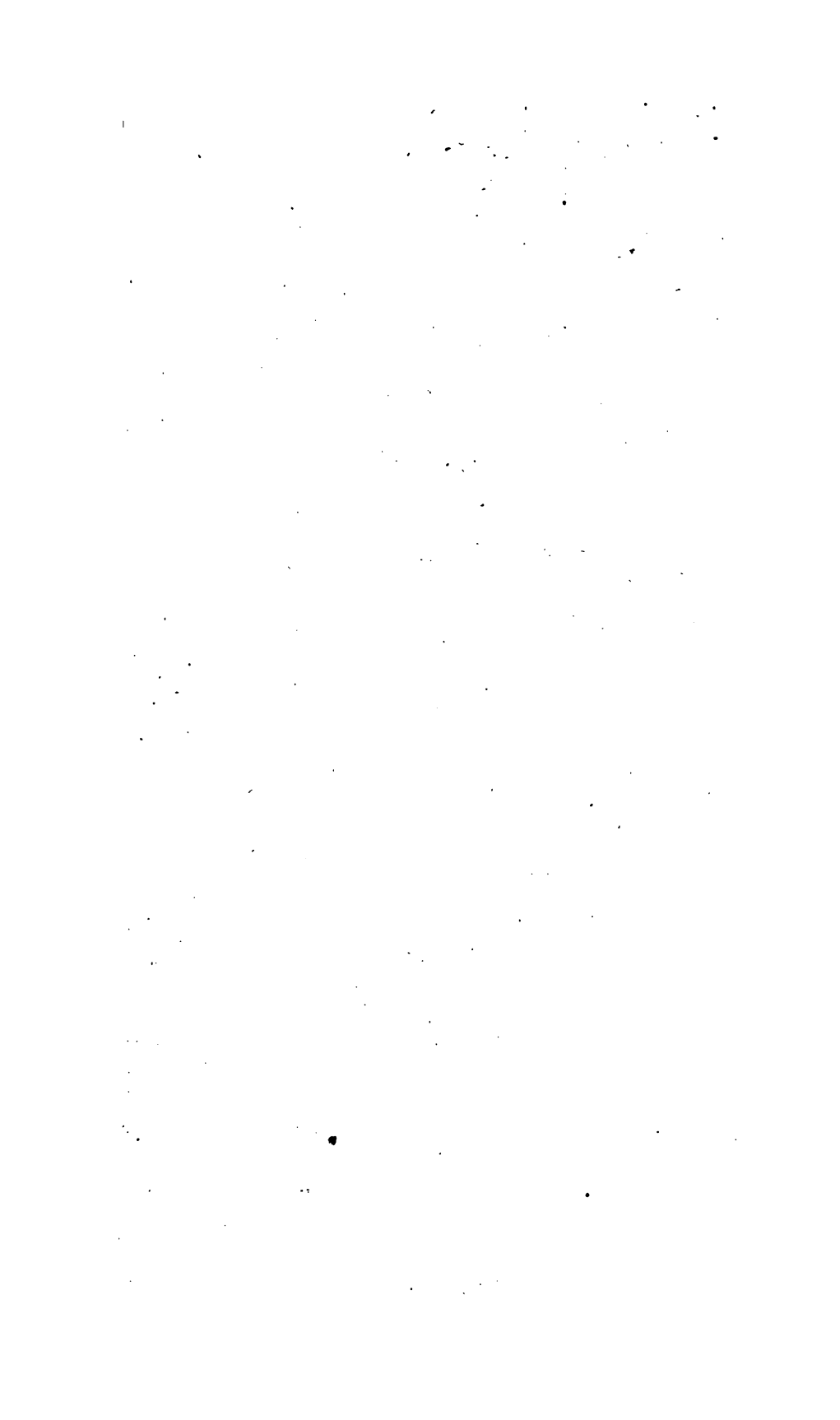
CHAP. VII.	<i>François I. Guerre avec les Suisses. Bataille de Marignan. Conquête du Milanès</i>	- - - -	337—351.
CHAP. VIII.	<i>Charles d'Espagne succède à Ferdinand-le-catholique. Parallèle entre la France et l'Espagne</i>		352—361.
CHAP. IX.	<i>Causes d'animosité entre Charles et François</i>	- - -	362—372.
CHAP. X.	<i>Guerres entre Charles-quin et François I</i>	- - - - -	373—393
CHAP. XI.	<i>Considérations générales sur les guerres entre Charles-quin et François I</i>	- - - - -	394—405.
CHAP. XII.	<i>De l'influence de la richesse, de la puissance et des relations politiques des états sur le développement de l'esprit humain. Beau siècle de Léon X et des Médicis. Progrès des lettres et des arts</i>	- -	406—446.



ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

- Page xxiv lig. 13: les autres, lisez: les premiers.
— xxxviii lig. 13: des moyens, lisez: de moyens.
— xl lig. 10: les faces, lisez: leurs faces.
— 8 lig. 6: franchissent lisez: franchissant.
lig. 19: de ces, lisez: des.
— 13 lig. 14: sa nature, lisez: sa structure.
— 24 lig. 8: leur titre, lisez: leurs titres.
— 34 lig. 15: d'émirs et d'omrahs, lisez: d'émirs el omrah.
— 41 lig. 7: secondant, lisez secourant.
— 61 lig. 4: celui-ci, lisez: le premier.
— 73 lig. 24: ou d'un, lisez: ou celui d'un.
— 83 lig. 19: de ce, lisez: du.
— 129 lig. 10: qui puisse, lisez: qui pût.
— 134 lig. 19: la force, lisez la force des choses.
— 156 lig. 23: Eric, lisez: Eric IX.
— 178 lig. 2: auroit, lisez: eût.
— 185 lig. 7: à leur école, lisez: l'école des Troubadours.
— 203 lig. 22: titres, lisez: têtes.
— 219 lig. 2: Badoïr, lisez: Badoër.
— 224 lig. 15: n'interrompit, lisez: n'interrompoit.
— 260 lig. 11. vouloit le, lisez: vouloit attendre le.
— 262 lig. 22: celles, lisez: celle.
— 269 lig. 4: rend, lisez: rende.
— 276 lig. 7: toutes les, lisez: toutes celles des.
— 282 lig. 22: tous, lisez toutes.
— 284 lig. 9: filles attachées à, lisez: filles d'honneur de.
— 329 lig. 9: voisine, lisez: sa voisine.
— 351 lig. 1: ces essais et ces, lisez: ses essais et ses.
— 355 lig. 5: son lisez: étoient.
— 356 lig. 7: souvent effacez.
— 368 lig. 18: ce qu'ils, lisez: ce qu'elles.
— 370 lig. 8: totale, effacez.
— 384 lig. 19: de la calomnie, lisez: des calomnies.
— 400 lig. 1: animé, lisez amené.
— 416 lig. 8: où pour, lisez: où pouvant.
— 417 lig. 11: il sait, lisez: il peut.
— 418 lig. 26: qu'elles, lisez: qu'ils.
— 421 lig. 16: les, lisez: des. lig. 24: tout, effacez.
— 424 lig. 15: étoit: lisez: est.
— 431 lig. 12: devoit, lisez: devoient.
lig. 22: cette, lisez: de cette.
— 435 lig. 1: l'éloquence d'un, lisez: un.
— 440 lig. 22: au, lisez: de.
— 445 lig. 11: et effacez. lig. 12: qu'il, lisez: et qu'il.







11/15

D'D WBS 101915

